



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

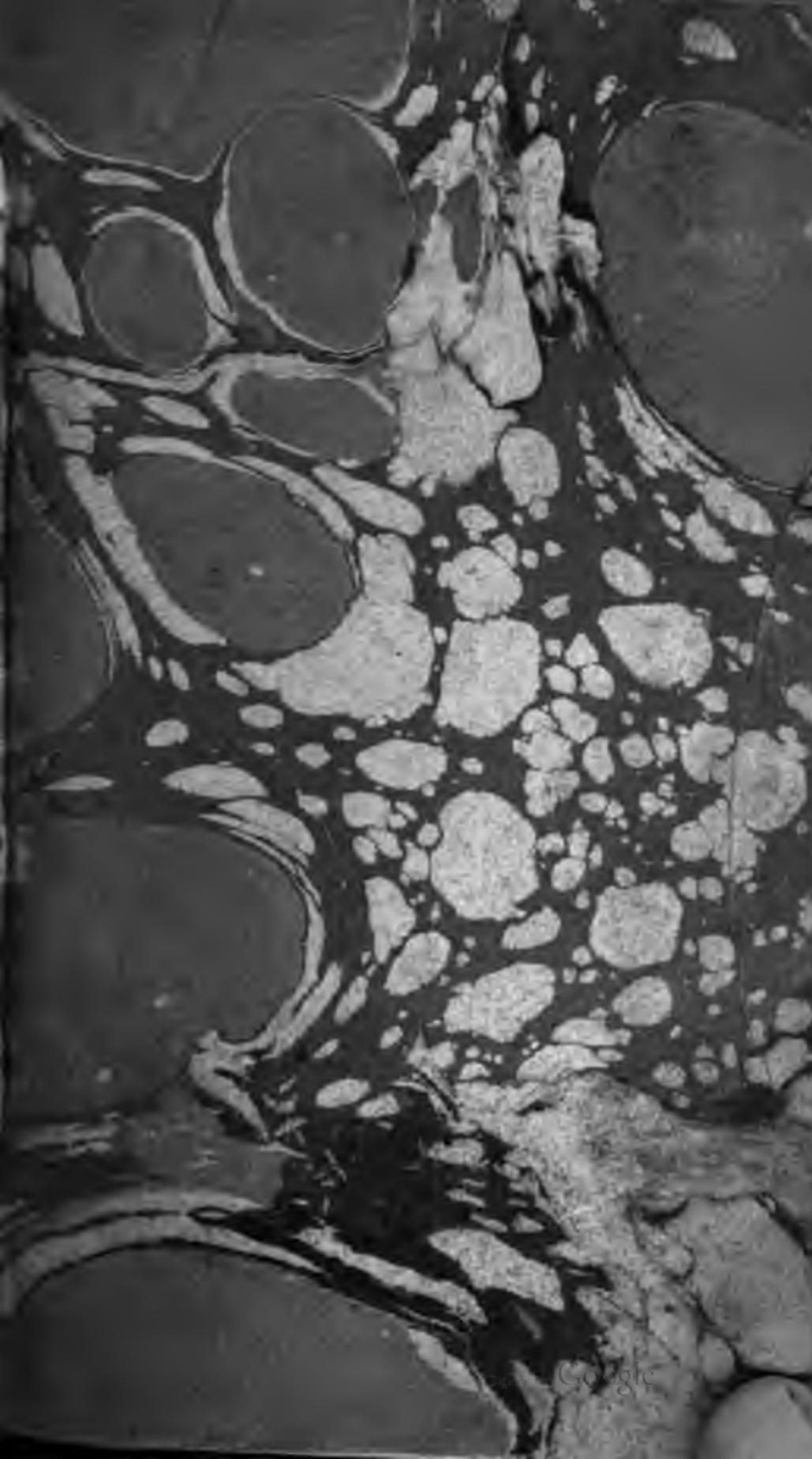
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

~~UNS 1017 H. 117~~



VD2. 1772 (2)



REYNAUD.

1836

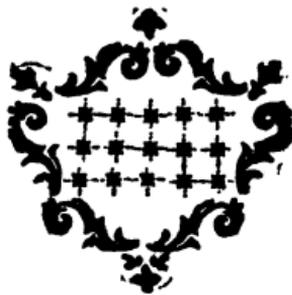
Œ U V R E S

DE THÉÂTRE

DE M. DIDEROT.

TOME, SECOND.

Œ U V R E S
DE THÉÂTRE
DE M. DIDEROT,
AVEC UN DISCOURS
SUR LA POÉSIE DRAMATIQUE:
TOME . SECOND.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXII.



L E
PERE DE FAMILLE ;
D R A M E
EN CINQ ACTES ET EN PROSE ;
Par M. DIDEROT :
CONFORME A LA REPRÉSENTATION.

*Ætatis cujusque notandi sunt tibi mores ,
Mobilibusque decor naturis dandus & annis.*
HORAT. *de Art. Poët.*

A



A SON ALTESSE
SÉRÉNISSIME,
MADAME LA PRINCESSE
DE
NASSAU-SAARBRUCK.

MADAME,

EN soumettant le *Pere de Famille*
au jugement de VOTRE ALTESSE
SÉRÉNISSIME, je ne me suis point
dissimulé ce qu'il en avoit à redouter,
Femme éclairée, mere tendre, quel
est le sentiment que vous n'eussiez
exprimé avec plus de délicatesse que

A ij

4 . É P I T R E

lui ? Quelle est l'idée que vous n'eussiez rendue d'une manière plus touchante ? Cependant ma témérité ne se bornera pas , MADAME , à vous offrir un si foible hommage. Quelque distance qu'il y ait de l'ame d'un Poète à celle d'une mere , j'oserai descendre dans la vôtre ; y lire , si je le fais , & révéler quelques-unes des pensées qui l'occupent. Puissiez-vous les reconnoître & les avouer !

Lorsque le Ciel vous eut accordé des enfans , ce fut ainsi que vous vous parlâtes. Voici ce que vous vous êtes dit :

Mes enfans sont moins à moi peut-être par le don que je leur ai fait de la vie , qu'à la femme mercénaire qui les allaita. C'est en prenant le soin de leur éducation , que je les revendiquerai sur elle ; c'est l'éducator qui fondera leur recon-

DÉDICATOIRE. 5

noissance & mon autorité. Je les élèverai donc.

Je ne les abandonnerai point fans réserve à l'étranger ni au subalterne. Comment l'étranger y prendroit-il le même intérêt que moi ? Comment le subalterne en seroit-il écouté comme moi ? Si ceux que j'aurai constitué les censeurs de la conduite de mon fils , se disoient au dedans d'eux-mêmes : *aujourd'hui mon disciple , demain il sera mon maître* ; ils exagéreroient le peu de bien qu'il feroit ; s'il faisoit le mal , ils l'en reprendroient mollement , & ils deviendroient ainsi ses adulateurs les plus dangereux.

Il seroit à souhaiter qu'un enfant fût élevé par son supérieur , & le mien n'a de supérieur que moi.

C'est à moi à lui inspirer le libre exercice de sa raison , si je veux que

A iij

son ame ne se remplisse pas d'erreurs & de terreurs, telles que l'homme s'en faisoit à lui-même sous un état de nature imbécille & sauvage.

Le mensonge est toujours nuisible. Une erreur d'esprit suffit pour corrompre le goût & la morale. Avec une seule idée fausse, on peut devenir barbare ; on arrache les pinceaux de la main du Peintre ; on brise le chef d'œuvre du Statuaire ; on brûle un ouvrage de génie ; on se fait une ame petite & cruelle ; le sentiment de la haine s'étend, celui de la bienveillance se resserre ; on vit en transe, & l'on craint de mourir. Les vues étroites d'un instituteur pusillanime ne réduiront pas mon fils dans cet état, si je puis.

Après le libre exercice de sa raison, un autre principe que je ne cesserai de lui recommander, c'est la

DÉDICATOIRE. 7

sincérité avec soi-même. Tranquille alors sur les préjugés auxquels notre foiblesse nous expose, le voile tomberoit tout-à-coup ; & un trait de lumière lui montreroit tout l'édifice de ses idées renversé, qu'il diroit froidement : Ce que je croyois vrai, étoit faux ; ce que j'aimois comme bon, étoit mauvais ; ce que j'admirois comme beau, étoit difforme ; mais il n'a pas dépendu de moi de voir autrement.

Si la conduite de l'homme peut avoir une base solide dans la considération générale, sans laquelle on ne se résout point à vivre ; dans l'estime & le respect de soi-même, sans lesquels on n'ose guere en exiger des autres ; dans les notions d'ordre, d'harmonie, d'intérêt, de bienfaisance & de beauté, auxquelles on n'est pas libre de se refuser, & dont

A iv.

nous portons le germe dans nos cœurs , où il se déploie & se fortifie sans cesse ; dans le sentiment de la décence & de l'honneur ; dans la sainteté des lois : pourquoi appuierai-je la conduite de mes enfans sur des opinions passagères , qui ne tiendront ni contre l'examen de la raison , ni contre le choc des passions plus redoutables encore pour l'erreur que la raison ?

Il y á dans la nature de l'homme deux principes opposés ; l'amour-propre qui nous rappelle à nous , & la bienveillance qui nous répand. Si l'un de ces deux ressorts venoit à se briser , on seroit ou méchant jusqu'à la fureur , ou généreux jusqu'à la folie. Je n'aurai point vécu sans expérience pour eux , si je leur apprends à établir un juste rapport entre ces deux mobiles de notre vie.

C'est en les éclairant sur la valeur réelle des objets , que je mettrai un frein à leur imagination. Si je réussis à dissiper les prestiges de cette magicienne , qui embellit la laideur , qui enlaidit la beauté , qui pare le mensonge , qui obscurcit la vérité , & qui nous joue par des spectres qu'elle fait changer de formes & de couleurs , & qu'elle nous montre quand il lui plaît & comme il lui plaît , ils n'auront ni craintes outrées , ni désirs déréglés.

Je ne me suis pas promis de leur ôter toutes les fantaisies ; mais j'espère que celle de faire des heureux , la seule qui puisse consacrer les autres , fera du nombre des fantaisies qui leur resteront. Alors si les images du bonheur couvrent les murs de leur séjour , ils en jouiront. S'ils ont embelli des jardins , ils s'y promene-

ront. En quelque'endroit qu'ils aillent ; ils y porteront la sérénité.

S'ils appellent autour d'eux les Artistes , & s'ils en forment de nombreux ateliers , le chant grossier de celui qui se fatigue depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher , pour obtenir d'eux un morceau de pain , leur apprendra que le bonheur peut être aussi à celui qui scie le marbre & qui coupe la pierre ; que la puissance ne donne pas la paix de l'ame ; & que le travail ne l'ôte pas.

Auront-ils élevé un édifice au fond d'une forêt , ils ne craindront pas de s'y retirer quelquefois avec eux-mêmes , avec l'ami qui leur dira la vérité , avec l'amie qui saura parler à leur cœur , avec moi.

J'ai le goût des choses utiles ; & si je le fais passer en eux , des façades , des places publiques , les tou-

cheront moins qu'un amas de fumier sur lequel ils verront jouer des enfans tout nuds ; tandis qu'une paysanne assise sur le seuil de sa chaudière , en tiendra un plus jeune attaché à sa mamelle , & que des hommes basanés s'occuperont , en cent manières diverses , de la subsistance commune.

Ils seront moins délicieusement émus à l'aspect d'une colonnade , que , si traversant un hameau , ils remarquent les épis de la gerbe sortir par les murs entr'ouverts d'une Ferme.

Je veux qu'ils voient la misère , afin qu'ils y soient sensibles , & qu'ils sachent par leur propre expérience , qu'il y a autour d'eux des hommes comme eux , peut-être plus essentiels qu'eux , qui ont à peine de la paille pour se coucher , & qui manquent de pain.

A vj

Mon fils , si vous voulez connoître la vérité ; forttez , lui dirai - je , répandez - vous dans les différentes conditions ; voyez les campagnes ; entrez dans une chaumiere ; interrogez celui qui l'habite : ou plutôt regardez son lit , son pain , sa demeure , son vêtement ; & vous saurez ce que vos flatteurs chercheront à vous dérober.

Rappelez - vous souvent à vous-même qu'il ne faut qu'un seul homme méchant & puissant pour que cent mille autres hommes pleurent , gémissent & maudissent leur existence.

Que cette espece de méchans , qui bouleversent le globe & qui le tyrannisent , sont les vrais auteurs du blasphême.

Que la nature n'a point fait d'esclaves , & personne sous le Ciel n'a plus d'autorité qu'elle.

Que l'idée d'esclavage a pris naissance dans l'effusion du sang & au milieu des conquêtes.

Que les hommes n'auroient aucun besoin d'être gouvernés, s'ils n'étoient pas méchans; & que par conséquent le but de toute autorité doit être de les rendre bons.

Que tout système de morale, tout ressort politique qui tend à éloigner l'homme de l'homme, est mauvais.

Que, si les Souverains font les seuls hommes qui sont demeurés dans l'état de nature où le ressentiment est l'unique loi de celui qu'on offense, la limite du juste & de l'injuste est un trait délié qui se déplace ou qui disparoît à l'œil de l'homme irrité.

Que la justice est la première vertu de celui qui commande, & la seule qui arrête la plainte de celui qui obéit.

Qu'il est beau de se soumettre soi-même à la loi qu'on impose , & qu'il n'y a que la nécessité & la généralité de la loi qui la fassent aimer.

Que , plus les Etats sont bornés ; plus l'autorité politique se rapproche de la puissance paternelle.

Que , si le Souverain a les qualités d'un Souverain , ses Etats seront toujours assez étendus.

Que , si la vertu d'un particulier peut se soutenir sans appui , il n'en est pas de même de la vertu d'un peuple : qu'il faut récompenser les gens de mérite ; encourager les hommes industrieux ; approcher de soi les uns & les autres.

Qu'il y a par-tout des hommes de génie , & que c'est au Souverain à les faire paroître.

Mon fils , c'est dans la prospérité que vous vous montrerez bon ; mais

DÉDICATOIRE. 15

c'est l'adversité qui vous montrera grand. S'il est beau de voir l'homme tranquille , c'est au moment où les hafards se rassemblent sur lui.

Faites le bien , & songez que la nécessité des événemens est égale sur tous.

Soumettez-vous-y , & accoutumez-vous à regarder d'un même œil le coup qui frappe l'homme & qui le renverse , & la chute d'un arbre qui briserait sa statue.

Vous êtes mortel comme un autre ; & lorsque vous tomberez , un peu de poussière vous couvrira comme un autre.

Ne vous promettez point un bonheur sans mélange ; mais faites-vous un plan de bienfaisance que vous opposiez à celui de la nature qui nous opprime quelquefois. C'est ainsi que vous vous éleverez , pour ainsi dire ,

au-dessus d'elle , par l'excellence d'un systême qui répare les désordres du sien. Vous ferez heureux le soir , si vous avez fait plus de bien qu'elle ne vous aura fait de mal. Voilà l'unique moyen de vous réconcilier avec la vie. Comment haïr une existence qu'on se rend douce à soi-même par l'utilité dont elle est aux autres ?

Persuadez-vous que la vertu est tout , & que la vie n'est rien ; & , si vous avez de grands talens , vous ferez un jour compté parmi les héros.

Rapportez tout au dernier moment , à ce moment où la mémoire des faits les plus éclatans ne vaudra pas le souvenir d'un verre d'eau présenté par humanité à celui qui avoit soif.

Le cœur de l'homme est tantôt ferein , & tantôt couvert de nuages ;

mais le cœur de l'homme de bien , semblable au spectacle de la nature , est toujours grand & beau , tranquille ou agité.

Songez au danger qu'il y auroit à se faire l'idée d'un bonheur qui fût toujours le même , tandis que la condition de l'homme varie sans cesse.

L'habitude de la vertu est la seule que vous puissiez contracter sans crainte pour l'avenir. Tôt ou tard les autres sont importunes.

Lorsque la passion tombe , la honte , l'ennui , la douleur commencent. Alors on craint de se regarder. La vertu se voit par elle-même toujours avec complaisance.

Le vice & la vertu travaillent sourdement en nous ; ils n'y sont pas oisifs un moment : chacun mine de son côté. Mais le méchant ne s'occupe pas à se rendre méchant , comme

l'homme de bien à se rendre bon. Celui-là est lâche dans le parti qu'il a pris; il n'ose se perfectionner. Faites-vous un but qui puisse être celui de toute votre vie.

Voilà, MADAME, les pensées que médite une Mere telle que vous, & les discours que ses enfans entendent d'elle. Comment, après cela, un petit événement domestique, une intrigue d'amour, où les détails sont aussi frivoles que le fond, ne vous paroîtroient-ils pas insipides? Mais j'ai compté sur l'indulgence de VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME; &, si elle daigne me soutenir, peut-être me trouverai-je un jour moins au-dessous de l'opinion favorable dont elle m'honore.

Puisse l'ébauche que je viens de tracer de votre caractère & de vos sentimens, encourager d'autres fem-

DÉDICATOIRE. 19

mes à vous imiter ! Puissent-elles concevoir qu'elles passent à mesure que leurs enfans croissent ; & que , si elles obtiennent les longues années qu'elles se promettent , elles finiront par être elles-mêmes des enfans rîdés , qui demanderont en vain une tendresse qu'elles n'auront pas ressentie.

Je suis avec un profond respect ;

MADAME ;

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ;

Le très - humble &
très-obéissant serviteur ;
DIDEROT.

A C T E U R S.

Monfieur D'ORBESSON, *Pere de Famille.*

Monfieur le COMMANDEUR D'AUVILÉ, *beau-frere du Pere de Famille.*

SAINT-ALBIN, *filz du Pere de Famille.*

GERMEUIL, *filz de feu Monfieur de * * *, un ami du Pere de Famille.*

Monfieur LE BON, *Intendant de la maifon.*

LA BRIE, }
PHILIPPE, } *domestiques du Pere de Famille.*

DESCHAMPS, *domestique de Germeuil.*

CÉCILE, *fille du Pere de Famille.*

SOPHIE, *une jeune inconnue.*

Mademoifelle CLAIRET, *femme de chambre de Cécile.*

Madame HÉBERT, *hôtesse de Sophie.*

M * * *. *pauvre honteux.*

Un PAYSAN,

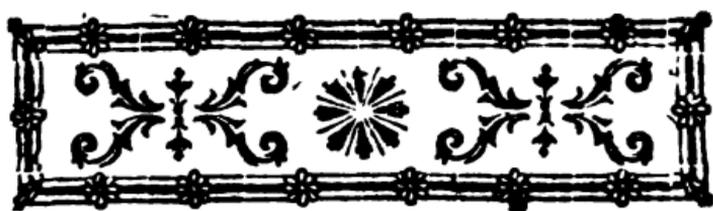
Un EXEMPT,

GARDES,

DOMESTIQUES *de la maifon.*

} *Personna-
ges muets.*

La Scene est à Paris, dans la maifon du
Pere de Famille.



L E

PERE DE FAMILLE,
D R A M E.

Le Théâtre représente une Salle de compagnie, décorée de tapisseries, glaces, tableaux, pendule, &c. C'est celle du Pere de Famille. La nuit est fort avancée; il est entre cinq & six heures du matin.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, CÉCILE,
GERMEUIL.

Sur le devant de la Salle, on voit le Pere de Famille qui se promene à pas

22 LE PERE DE FAMILLE ,

lents. Il a la tête baissée , les bras croisés , & l'air tout-à-fait pensif.

Un peu sur le-fond , vers la cheminée , qui est à l'un des côtés de la Salle , le Commandeur & sa niece font une partie de trictrac.

Derriere le Commandeur , un peu plus près du feu , Germeuil est assis négligemment dans un fauteuil , un Livre à la main. Il en interrompt de temps en temps la lecture pour regarder tendrement Cécile dans les momens où elle est occupée de son jeu , & où il ne peut en être apperçu.

Le Commandeur se doute de ce qui se passe derriere lui. Ce soupçon le tient dans une inquiétude qu'on remarque à ses mouvemens.

C É C I L E .

MON oncle , qu'avez - vous ? Vous me paroissez inquiet.

LE COMMANDEUR ,
(*en s'agitant dans son fauteuil.*)
Cen'est rien , ma niece. Ce n'est rien.

D R A M E. 23

(*Les bougies sont sur le point de finir : il dit à Germeuil :*)

Monfieur , voudriez-vous bien sonner ?

(*Germeuil va sonner. Le Commandeur saisit ce moment pour déplacer le fauteuil de Germeuil , & le tourner en face du trictrac. Germeuil revient , remet son fauteuil comme il étoit.*)

S C E N E - I I.

LA BRIE , LE PERE DE FAMILLE ,
LE COMMANDEUR , CÉCILE ,
GERMEUIL.

LE COMMANDEUR ,
(*au laquais qui entre.*)

DES bougies.

LA BRIE *sort.*



S C E N E III.

LE PÈRE DE FAMILLE ,
LE COMMANDEUR, CÉCILE,
GERMEUIL.

(*Cependant la partie de trictrac s'avance. Le Commandeur & sa niece jouent alternativement, & nomment leurs dés.*)

LE COMMANDEUR.

SIX, cinq.

GERMEUIL.

Il n'est pas malheureux.

LE COMMANDEUR.

Je couvre l'une & je passe l'autre.

CÉCILE.

Et moi, mon cher oncle, je marque six points d'école. Six points d'école....

LE COMMANDEUR,

(*à Germeuil.*)

Monfieur, vous avez la fureur de parler sur le jeu.

CÉCILE.

D R A M E. 25

C É C I L E.

Six points d'école.....

LE COMMANDEUR.

Cela me distrait , & ceux qui regardent derriere moi , m'inquiètent.

C É C I L E.

Six & quatre que j'avois , font dix.

LE COMMANDEUR ,

(toujours à Germeuil.)

Monfieur , ayez la bonté de vous placer autrement , & vous me ferez plaisir.

LE PERE DE FAMILLE ,

(à part.)

Est-ce pour leur bonheur , est-ce pour le nôtre qu'ils font nés ?... Hélas ! ni l'un ni l'autre.



B

SCENE IV.

LE PERE DE FAMILLE ;
LE COMMANDEUR, CÉCILE,
GERMEUIL, LA BRIE.

(*La Brie vient avec des bougies , en place où il en faut ; & lorsqu'il est sur le point de sortir , le Pere de Famille l'appelle.*)

LE PERE DE FAMILLE.

LA Brie !

L A B R I E.

Monfieur.

LE PERE DE FAMILLE,
(*après une petite pause , pendant laquelle il a continué de rêver & de se promener.*)

Où est mon fils ?

L A B R I E.

Il est parti.

LE PERE DE FAMILLE.

A quelle heure ?

L A B R I E.

Monfieur, je n'en fais rien.

LE PERE DE FAMILLE;
(*après une pause.*)

Et vous ne savez pas où il est allé ?

L A B R I E.

Non, Monfieur.

LE COMMANDEUR.

Le coquin n'a jamais rien fu. Double
deux.

C É C I L E.

Mon cher oncle, vous n'êtes pas à
votre jeu.

LE COMMANDEUR,
(*ironiquement & brusquement.*)

Ma niece, songez au vôtre.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à la Brie, toujours en se promenant
& rêvant.*)

Il vous a défendu de le fuivre.

L A B R I E,
(*feignant de ne pas entendre.*)

Monfieur ?

B ij

28 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

Il ne répondra pas à cela. Terne.

LE PERE DE FAMILLE,
(*toujours en se promenant & rêvant.*)

Y a-t-il long-temps que cela dure ?

LA BRIE,
(*feignant de ne pas entendre.*)

Monfieur ?

LE COMMANDEUR.

Ni à cela non plus. Terne encore.
Les doublets me pourfuivent.

LE PERE DE FAMILLE.

Que cette nuit me paroît longue !

LE COMMANDEUR.

Qu'il en vienne encore un , & j'ai
perdu. Le voilà.

GERMEUIL *rit.*

LE COMMANDEUR,
(*à Germeuil.*)

Riez , Monfieur. Ne vous contrai-
gnez pas.

LA BRIE *sort.*

S C E N E V.

**LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, CÉCILE,
GERMEUIL.**

*(La partie de trictrac finit. Le Com-
mandeur , Cécile & Germeuil s'appro-
chent du Pere de Famille.)*

LE PERE DE FAMILLE.

DANS quelle inquiétude il me tient !
Où est-il ? Qu'est-il devenu ?

LE COMMANDEUR.

Et qui fait cela ?..... Mais vous vous
êtes assez tourmenté pour ce soir. Si
vous m'en croyez , vous irez prendre
du repos.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est plus pour moi.

LE COMMANDEUR.

Si vous l'avez perdu , c'est un peu
votre faute , & beaucoup celle de ma

B iij

30 LE PERE DE FAMILLE ;
sœur. C'étoit , (Dieu lui pardonne)
une femme unique pour gâter ses en-
fans.

C É C I L E *peinée.*

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

J'avois beau dire à tous les deux :
prenez-y garde , vous les perdez.

C É C I L E.

Mon oncle !

LE COMMANDEUR.

Si vous en êtes fous à présent qu'ils
sont jeunes , vous en serez martyrs
quand ils seront grands.

C É C I L E.

Monfieur le Commandeur !

LE COMMANDEUR.

Bon ! est-ce qu'on m'écoute ici ?

LE PERE DE FAMILLE.

Il ne vient point !

LE COMMANDEUR.

Il ne s'agit pas de soupirer , de gé-
mir , mais de montrer ce que vous
êtes. Le temps de la peine est arrivé.

Si vous n'avez pu la prévenir , voyons
du moins si vous saurez la supporter.....
Entre nous , j'en doute.....

(*La pendule sonne six heures.*)

Mais voilà six heures qui sonnent.....
Je me sens las..... J'ai des douleurs
dans les jambes comme si ma goutte
vouloit me reprendre. Je ne suis bon
à rien. Je vais m'envelopper dans ma
robe-de-chambre , & me jeter dans
un fauteuil. Adieu , mon frere.....
Entendez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE.
Adieu, Monsieur le Commandeur.

LE COMMANDEUR,
(*en s'en allant.*)

La Brie !



S C E N E V I.

LA BRIE, LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, CÉCILE,
GERMEUIL.

L A B R I E, *arrivant.*

MOnsieur.

L E C O M M A N D E U R.

Eclairez-moi ; & quand mon neveu
fera rentré , vous viendrez m'avertir.



S C È N E V I I.

**LE PÈRE DE FAMILLE,
CÉCILE, GERMEUIL.**

LE PÈRE DE FAMILLE,
(après s'être encore promené tristement.)

MA fille, c'est malgré moi que vous avez passé la nuit.

C É C I L E.

Mon pere, j'ai fait ce que j'ai dû.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je vous fais gré de cette attention ; mais je crains que vous n'en soyez indisposée. Allez vous reposer.

C É C I L E.

Mon pere, il est tard. Si vous me permettiez de prendre à votre santé l'intérêt que vous avez la bonté de prendre à la mienne.....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Je veux rester, Il faut que je lui parle.

B v

34 LE PERE DE FAMILLE ;

C É C I L E .

Mon frere n'est plus un enfant.

LE PERE DE FAMILLE .

Et qui fait tout le mal qu'a pu apporter une nuit ?

C É C I L E .

Mon pere.....

LE PERE DE FAMILLE .

Je l'attendrai. Il me verra.

(*En appuyant tendrement ses mains sur les bras de sa fille.*)

Allez, ma fille, allez. Je fais que vous m'aimez.

(*Cécile sort. Germeuil se dispose à la suivre.*)



S C E N E V I I I.

LE PERE DE FAMILLE,
GERMEUIL.

(*La marche de cette Scene est lente.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*retenant Germeuil.*)

GErmeuil , demeurez.

(*Comme s'il étoit seul , & en regardant aller Cécile.*)

Son caractère a tout-à-fait changé ;
elle n'a plus sa gaieté , sa vivacité.....
Ses charmes s'effacent.... Elle souffre....
Hélas ! depuis que j'ai perdu ma femme
& que le Commandeur s'est établi chez
moi , le bonheur s'en est éloigné !.....
Quel prix il met à la fortune qu'il fait
attendre à mes enfans !..... Ses vues
ambitieuses , & l'autorité qu'il a prise
dans ma maison , me devient

B vj

36 LE PERE DE FAMILLE ;
de jour en jour plus importunes....
Nous vivions dans la paix & dans l'u-
nion. L'humeur inquiète & tyranni-
que de cet homme nous a tous sé-
parés. On se craint , on s'évite , on
me laisse ; je suis solitaire au sein de
ma famille , & je péris..... Mais le jour
est prêt à paroître , & mon fils ne
vient point !.... Germeuil , l'amertume
a rempli mon ame. Je ne puis plus
supporter mon état.....

G E R M E U I L.

Vous , Monsieur ?

LE PERE DE FAMILLE ;

Oui , Germeuil.

G E R M E U I L.

Si vous n'êtes pas heureux , quel
pere l'a jamais été ?

LE PERE DE FAMILLE.

Aucun.... Mon ami , les larmes d'un
pere coulent souvent en secret. (*Il sou-*

pire, il pleure.) Tu vois les miennes....

Je te montre ma peine.

G E R M E U I L.

Monfieur, que faut-il que je faffe ?

LE P E R E D E F A M I L L E.

Tu peux, je crois la foulager.

G E R M E U I L.

Ordonnez.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Je n'ordonnerai point. Je prierai. Je dirai : Germeuil, fi j'ai pris de toi quelque foin ; fi depuis tes plus jeunes ans je t'ai marqué de la tendrefle, & fi tu t'en fouviens ; fi je ne t'ai point diftingué de mon fils ; fi j'ai honoré en toi la mémoire d'un ami qui m'eft & me fera toujours préfent.... Je t'afflige ; pardonne ; c'eft la première fois de ma vie & ce fera la dernière.... Si je n'ai rien épargné pour te fauver de l'infortune, & remplacer un pere à ton égard ; fi je t'ai chéri ; fi je t'ai gardé chez moi, malgré le Commandeur à

38 LE PERE DE FAMILLE ;
qui tu déplaïs , si je t'ouvre aujourd'hui mon cœur , reconnois mes bienfaits & réponds à ma confiance.

G E R M E U I L .

Ordonnez , Monsieur , ordonnez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne fais-tu rien de mon fils..... Tu es son ami , mais tu dois être aussi le mien.... Parle.... Rends-moi le repos ou achève de me l'ôter.... Ne fais-tu rien de mon fils ?

G E R M E U I L .

Non , Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Tu es un homme vrai , & je te crois. Mais vois combien ton ignorance doit ajouter à mon inquiétude. Quelle est la conduite de mon fils , puisqu'il la dérobe à un pere dont il a tant de fois éprouvé l'indulgence , & qu'il en fait mystere au seul homme qu'il aime !.... Germeuil , je tremble que cet enfant

G E R M E U I L.

Vous êtes pere ; un pere est toujours prompt à s'alarmer.

L E P E R E D E F A M I L L E.

Tu ne fais pas , mais tu vas savoir & juger si ma crainte est précipitée..... Dis-moi , depuis un temps n'as-tu pas remarqué comme il est changé ?

G E R M E U I L.

Oui ; mais c'est en bien. Il est moins curieux dans ses chevaux , ses gens , son équipage ; moins recherché dans sa parure. Il n'a plus aucune de ces fantaisies que vous lui reprochiez. Il a pris en dégoût les dissipations de son âge ? Il fuit ses complaisans , ses frivoles amis ? Il aime à passer les journées retiré dans son cabinet ? Il lit ; il écrit ; il pense ? Tant mieux. Il a fait de lui-même ce que vous en auriez tôt ou tard exigé.

L E P E R E D E F A M I L L E.

Je me disois cela , comme toi ; mais

40 LE PERE DE FAMILLE ;
j'ignorois ce que je vais t'apprendre....
Ecoute.... Cette réforme , dont , à ton
avis , il faut que je me félicite , & ces
absences de nuit qui m'effraient.....

G E R M E U I L.

Ces absences & cette réforme ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ont commencé en même temps ;
(*Germeuil marque sa surprise.*)
Oui , mon ami , en même temps.

G E R M E U I L.

Cela est singulier.

LE PERE DE FAMILLE.

Cela est. Hélas ! le désordre ne m'est
connu que depuis peu , mais il a duré....
Arranger & suivre à la fois deux plans
opposés , l'un de régularité qui nous
en impose de jour ; un autre de dérè-
glement qu'il remplit la nuit ; voilà ce
qui m'accable.... Que , malgré sa fierté
naturelle , il se soit abaissé jusqu'à cor-
rompre des valets ; qu'il se soit rendu

maître des portes de ma maison ; qu'il attende que je repose ; qu'il s'en informe secrètement ; qu'il s'échappe seul , à pied , toutes les nuits , par toutes sortes de temps , à toute heure , c'est peut-être plus qu'aucun pere ne puisse souffrir , & qu'aucun enfant de son âge n'eût osé..... Mais avec une pareille conduite , affecter l'attention aux moindres devoirs , l'austérité dans les principes , la réserve dans les discours , le goût de la retraite , le mépris des distractions.... Ah ! mon ami !.... Qu'attendre d'un jeune homme qui peut tout-à-coup se masquer & se contraindre à ce point ?.... Je regarde dans l'avenir , & ce qu'il me laisse entrevoir , me glace.... S'il n'étoit que vicieux , je n'en désespérerois pas. Mais s'il joue les mœurs & la vertu !.....

G E R M E U I L.

En effet , je n'entends pas cette conduite ; mais je connois votre fils.

42 LE PERE DE FAMILLE ,
La fausseté est de tous les défauts le
plus contraire à son caractère.

LE PERE DE FAMILLE.

Il n'en est point qu'on ne prenne
bientôt avec les méchans ; & mainte-
nant avec qui penses-tu qu'il vive ?....
Tous les gens de bien dorment quand
il veille.... Ah ! Germeuil !.... Mais il
me semble que j'entends quelqu'un....
C'est lui peut-être.... Eloigne-toi.

SCENE IX.

LE PERE DE FAMILLE , *seul.*

(*Il s'avance vers l'endroit où il a en-
tendu marcher. Il écoute , & dit
tristement :)*

JE n'entends plus rien.

(*Il se promene un peu , puis il dit :)*

Afféyons-nous.

(*Il cherche du repos ; il n'en trouve
point ; & dit :)*

Je ne saurois.... Quels pressentimens s'élevent au fond de mon ame , s'y succedent & l'agitent!..... O cœur trop sensible d'un pere , ne peux-tu te calmer un moment?..... A l'heure qu'il est , peut-être il perd sa santé..... sa fortune..... ses mœurs..... Que fais-je ? sa vie..... son honneur..... le mien.....

(*Il se leve brusquement , & dit :*)
 Quelles idées me poursuivent !



S C E N E X.

LE PERE DE FAMILLE,
SAINT-ALBIN.

(*Tandis que le Pere de Famille erre accablé de tristesse, entre Saint-Albin vêtu comme un homme du peuple, en redingote & en veste; les bras cachés sous sa redingote, & le chapeau rabattu & enfoncé sur les yeux. Il s'avance à pas lents. Il paroît plongé dans la peine & la rêverie. Il traverse sans appercevoir personne.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*qui le voit venir à lui, l'attend, l'arrête par le bras, & lui dit :*)

QUI êtes-vous ? Où allez-vous ?
(*Saint-Albin ne répond point.*)

LE PERE DE FAMILLE.
Qui êtes-vous ! Où allez-vous ?
(*Saint-Albin ne répond point encore.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*releve lentement le chapeau de Saint-Albin, reconnoît son fils, & s'écrie :*)

Ciel !.... C'est lui !.... C'est lui !....
Mes funestes pressentimens , les voilà
donc accomplis !.... Ah !....

(*Il pousse des accens douloureux ,
il s'éloigne , il revient. Il dit :*)

Je veux lui parler.... Je tremble de
l'entendre..... Que vais-je savoir ?.....
J'ai trop vécu. J'ai trop vécu.

S A I N T - A L B I N ,

(*en s'éloignant de son pere , & soupi-
rant de douleur.*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE,

(*le suivant.*)

Qui es-tu ? D'où viens-tu ?.....
Aurois-je eu le malheur ?.....

S A I N T - A L B I N ,

(*en s'éloignant encore.*)

Je suis désespéré.

46 LE PERE DE FAMILLE ,

LE PERE DE FAMILLE.

Grand Dieu ! que faut-il que j'apprenne !

S A I N T - A L B I N .

Elle pleure. Elle soupire. Elle songe à s'éloigner ; & si elle s'éloigne , je suis perdu.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui , elle !

S A I N T - A L B I N .

Sophie..... Non , Sophie , non..... Je périrai plutôt.....

LE PERE DE FAMILLE.

Qui est cette Sophie ?... Qu'a-t-elle de commun avec l'état où je te vois , & l'effroi qu'il me cause ?

S A I N T - A L B I N ,

(se jetant aux pieds de son pere.)

Mon pere , vous me voyez à vos pieds. Votre fils n'est pas indigne de vous. Mais il va périr ; il va perdre celle qu'il chérit au-delà de la vie. Vous seul pouvez la lui conserver.

Ecoutez-moi ; pardonnez-moi ; secourez-moi.

(*Toujours à genoux.*)

Si j'ai jamais éprouvé votre bonté ; si, dès mon enfance, j'ai pu vous regarder comme l'ami le plus tendre ; si vous fûtes le confident de toutes mes joies & de toutes mes peines, ne m'abandonnez pas. Conservez-moi Sophie ; que je vous doive ce que j'ai de plus cher au monde. Protégez-la..... Elle va nous quitter, rien n'est plus certain.... Voyez-la, détournez-la de son projet..... La vie de votre fils en dépend..... Si vous la voyez, je serai le plus heureux de tous les enfans, & vous serez le plus heureux de tous les peres.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à part.*)

Dans quel égarement il est tombé !

(*à son fils.*)

Qui est-elle, cette Sophie ? Qui est-elle ?

48. LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N,
(*relevé, allant & venant avec enthousiasme.*)

Elle est pauvre ; elle est ignorée ; elle habite un réduit obscur ; mais je ne vois rien dans ma vie dissipée & tumultueuse , à comparer aux heures innocentes que j'ai passées près d'elle. J'y voudrais vivre & mourir , dussé-je être méconnu , méprisé du reste de la terre..... Je croyois avoir aimé. Je me trompois..... C'est à présent que j'aime.....

(*En saisissant la main de son pere.*)

Oui..... J'aime pour la première fois.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous jouez de mon indulgence & de ma peine. Malheureux ! laissez-là vos extravagances. Regardez - vous , & répondez-moi ? Qu'est-ce que cet indigne travestissement ? Que m'annonce-t-il ?

S A I N T - A L B I N.

S A I N T - A L B I N.

Ah ! mon pere , c'est à cet habit
que je dois mon bonheur , ma Sophie ,
ma vie !

LE PERE DE FAMILLE.

Comment ? Parlez.

S A I N T - A L B I N.

Il a fallu me rapprocher de son état ;
il a fallu lui dérober mon rang , de-
venir son égal. Ecoutez , écoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'écoute , & j'attends.

S A I N T - A L B I N.

Près de cet asile écarté qui la cache
aux yeux des hommes.... Ce fut ma
derniere ressource.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?.....

S A I N T - A L B I N.

A côté de ce réduit.... il y en avoit
un autre.

LE PERE DE FAMILLE.

Achevez.

50 LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N.

Je le loue. J'y fais porter les meubles qui conviennent à un indigent. Je m'y loge, & je deviens son voisin sous le nom de Sergi & sous cet habit.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah ! je respire !.... Grâce à Dieu, du moins je ne vois plus en lui qu'un insensé.

S A I N T - A L B I N.

Jugez si j'aime !.... Qu'il va m'en coûter cher !.... Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Revenez à vous, & songez à mériter par une entière confiance le pardon de votre conduite.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere, vous saurez tout. Hélas ! je n'ai que ce moyen pour vous fléchir !.... La première fois que je la vis, ce fut à l'Eglise. Elle étoit à genoux auprès d'une femme âgée, que je pris d'abord pour sa mere. Elle attachoit

tous les regards..... Ah ! mon pere ,
 quelle modestie , quels charmes !.....
 Non , je ne puis vous rendre l'im-
 pression qu'elle fit sur moi , quel trouble
 j'éprouvai , avec quelle violence mon
 cœur palpita , ce que je ressentis , ce
 que je devins..... Depuis cet instant
 je ne pensai , je ne rêvai qu'elle. Son
 image me suivit le jour , m'obséda la
 nuit , m'agita par-tout. J'en perdis la
 gaieté , la santé , le repos. Je ne pus vi-
 vre sans chercher à la retrouver. J'allois
 par-tout où j'espérois de la revoir. Je
 languissois , je périssois , vous le savez ;
 lorsque je découvris que cette femme
 âgée qui l'accompagnoit , se nommoit
 Madame Hébert ; que Sophie l'appel-
 loit sa Bonne ; & que , reléguées toutes
 deux à un quatrieme étage , elles y
 vivoient d'une vie misérable..... Vous
 avouerez-je les espérances que je con-
 çus alors , tous les projets que je for-
 mai ? Que j'eus lieu d'en rougir , lors-
 que le Ciel m'eut inspiré de m'établir

52 LE PERE DE FAMILLE,
à côté d'elle!..... Ah! mon pere, il faut que tout ce qui l'approche devienne honnête ou s'en éloigne..... Vous ignorez ce que je dois à Sophie, vous l'ignorez.... Elle m'a changé. Je ne suis plus ce que j'étois..... Dès les premiers instans, je sentis les désirs honteux s'éteindre dans mon ame, le respect & l'admiration leur succéder. Sans qu'elle m'eût arrêté, contenu, peut-être même avant qu'elle eût levé les yeux sur moi, je devins timide; de jour en jour je le devins davantage, & bientôt il ne me fut pas plus libre d'attenter à sa vertu qu'à sa vie.

LE PERE DE FAMILLE.

Et que font ces femmes? Quelles sont leurs ressources?

S A I N T - A L B I N.

Ah! si vous connoissiez la vie de ces infortunées! Imaginez que leur travail commence avant le jour, & que souvent elles y passent les nuits. La Bonne file au rouet. Une toile dure

& grossiere est entre les doigts tendres & délicats de Sophie, & les blesse. Ses yeux, les plus beaux yeux du monde, s'usent à la lumiere d'une lampe. Elle vit sous un toit, entre quatre murs tout dépouillés. Une table de bois, deux chaises de paille, un grabat; voilà ses meubles..... O Ciel! étoit-ce là le sort que tu lui destinois?

LE PERE DE FAMILLE.

Et comment eûtes-vous accès?
Soyez vrai.

S A I N T - A L B I N.

Il est inouï tout ce qui s'y opposoit, tout ce que je fis. Etabli auprès d'elles, je ne cherchai point d'abord à les voir; mais quand je les rencontrais en descendant, en montant, je les saluois avec respect. Le soir, quand je rentrais (car le jour on me croyoit à mon travail), j'allois doucement frapper à leur porte, & je leur demandois les petits services qu'on se rend entre voi-

54 LE PERE DE FAMILLE,
fins , comme de l'eau , du feu , de la
lumiere. Peu à peu elles se firent à
moi. Elles prirent de la confiance. Je
m'offris à les servir dans des baga-
telles. Par exemple , elles n'aimoient
pas à sortir la nuit , j'allois & je venois
pour elles.

LE PERE DE FAMILLE.

Que de mouvemens & de soins !
Et à quelle fin ? Ah ! si les gens de
bien !..... Continuez.

S A I N T - A L B I N .

Un jour j'entends frapper à ma
porte ; c'étoit la Bonne. J'ouvre. Elle
entre sans parler , s'affied , & se met
à pleurer. Je lui demande ce qu'elle a.
Sergi , me dit - elle , ce n'est pas sur
moi que je pleure. Née dans la misere,
j'y suis faite ; mais cet enfant me dé-
sole..... Qu'a-t-elle , que vous est-il
arrivé ?.... Hélas ! répond la Bonne ,
depuis huit jours nous n'avons plus
d'ouvrage , & nous sommes sur le

point de manquer de pain. Ciel ! m'écriai-je ; tenez , allez , courez. Après cela..... Je me renfermai , & on ne me vit plus.

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends. Voilà le fruit des sentimens qu'on leur inspire. Ils ne servent qu'à les rendre plus dangereux.

S A I N T - A L B I N .

On s'aperçut de ma retraite , & je m'y attendois. La bonne Madame Hébert m'en fit des reproches. Je m'enhardis. Je l'interrogeai sur leur situation. Je peignis la mienne comme il me plut. Je proposai d'affocier notre indigence , & de l'alléger en vivant en commun. On fit des difficultés. J'insistai , & l'on consentit à la fin. Jugez de ma joie ! Hélas ! elle a bien peu duré , & qui fait combien ma peine durera !

Hier , j'arrivai à mon ordinaire. Sophie étoit seule. Elle avoit les coudes

C iv

56 LE PERE DE FAMILLE ;

appuyés sur sa table , & la tête penchée sur sa main. Son ouvrage étoit tombé à ses pieds. J'entrai fans qu'elle m'entendît. Elle soupiroit. Des larmes s'échappoient d'entre ses doigts , & couloient le long de ses bras. Il y avoit déjà quelque temps que je la trouvois triste. Pourquoi pleuroit - elle ? Qu'est-ce qui l'affligeoit ? Ce n'étoit plus le besoin. Son travail & mes attentions pourvoyoit à tout. Menacé du seul malheur que je redoutois , je ne balançai point. Je me jettai à ses genoux. Quelle fut sa surprise ! Sophie , lui dis-je , vous pleurez ! Qu'avez-vous ? Ne me celez pas votre peine. Parlez - moi ; de grace , parlez - moi. Elle se taisoit. Ses larmes continuoient de couler. Ses yeux , noyés dans les pleurs , se tournoient sur moi , s'en éloignoient , y revenoient. Elle disoit seulement : pauvre Sergi ! malheureuse Sophie ! Cependant j'avois baissé mon visage sur ses genoux , & je mouillois

son tablier de mes larmes. Alors la Bonne rentra. Je me leve. Je cours à elle. Je l'interroge. Je reviens à Sophie. Je la conjure. Elle s'obstine au silence. Le désespoir s'empare de moi. Je marche dans la chambre sans savoir ce que je fais. Je m'écrie douloureusement : c'est fait de moi. Sophie , vous voulez nous quitter : c'est fait de moi. A ces mots ses pleurs redoublent , & elle retombe sur sa table comme je l'avois trouvée. La lueur pâle & sombre d'une petite lampe éclairait cette scene de douleur , qui a duré toute la nuit. A l'heure que le travail est censé m'appeller , je suis parti ; & je me retirois ici accablé de ma peine.....

LE PERE DE FAMILLE.

Tu ne pensois pas à la mienne.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez - vous ? Qu'espérez - vous ?

C v

Que vous mettez le comble à tout ce que vous avez fait pour moi depuis que je suis ; que vous verrez Sophie ; que vous lui parlerez ; que.....

LE PERE DE FAMILLE.

Jeune insensé !.... Et savez-vous qui elle est ?

S A I N T - A L B I N.

C'est-là son secret. Mais ses mœurs , ses sentimens , ses discours , n'ont rien de conforme à sa condition présente. Un autre état perce à travers la pauvreté de son vêtement. Tout la trahit, jusqu'à je ne sais quelle fierté qu'on lui a inspirée , & qui la rend impénétrable sur son état..... Si vous voyez son ingénuité , sa douceur , sa modestie !.... Vous vous souvenez bien de ma mere..... Vous soupirez. Eh ! c'est elle. Mon pere , voyez-la ; & si votre fils vous a dit un mot.....

LE PÈRE DE FAMILLE.

Et cette femme chez qui elle est, ne vous en a rien appris ?

S A I N T - A L B I N .

Hélas ! elle est aussi réservée que Sophie ! Ce que j'en ai pu tirer, c'est que cette jeune personne est venue de Province implorer l'assistance d'un parent, qui n'a voulu ni la voir, ni la secourir. J'ai profité de cette confiance pour adoucir sa misère, sans offenser sa délicatesse. Je fais du bien à ce que j'aime, & il n'y a que moi qui le sache.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dit que vous aimiez ?

S A I N T - A L B I N , (*avec vivacité.*)

Moi, mon père ?..... Je n'ai pas même entrevu dans l'avenir le moment où je l'oserois.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Vous ne vous croyez donc pas aimé ?

C vj

60 LE PERE DE FAMILLE,

S A I N T - A L B I N.

Pardonnez-moi..... Hélas! quelque-
fois je l'ai cru.....

LE PERE DE FAMILLE.

Et sur quoi?

S A I N T - A L B I N.

Sur des choses légères, qui se sentent
mieux qu'on ne les dit. Par exemple,
elle prend intérêt à tout ce qui me
touche. Auparavant, son visage s'é-
claircissoit à mon arrivée; son regard
s'animoit; elle avoit plus de gaieté.
J'ai cru deviner qu'elle m'attendoit.
Souvent elle m'a plaint d'un travail qui
prenoit toute ma journée; & je ne
doute pas qu'elle n'ait prolongé le sien
dans la nuit pour m'arrêter plus long-
temps.....

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'avez tout dit?

S A I N T - A L B I N.

Tout.

LE PERE DE FAMILLE,

(*après une pause.*)

'Allez vous reposer..... Je la verrai

S A I N T - A L B I N.

Vous la verrez ? Ah ! mon pere,
vous la verrez !.... Mais songez que le
temps presse.....

LE PERE DE FAMILLE.

Allez , & rougissez de n'être pas
plus occupé des alarmes que votre
conduite m'a données , & peut me
donner encore.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere , vous n'en aurez plus.



S C E N E X I.

LE PERE DE FAMILLE, *seul.*

DE l'honnêteté, des vertus, de l'indigence, de la jeunesse, des charmes, tout ce qui enchaîne les âmes bien nées !..... A peine délivré d'une inquiétude, je retombe dans une autre..... Quel sort !... Mais peut-être m'alarmé-je encore trop-tôt.... Un jeune homme passionné, violent, s'exagère à lui-même, aux autres..... Il faut voir..... Il faut appeler ici cette fille, l'entendre, lui parler..... Si elle est telle qu'il me la dépeint ; je pourrai l'intéresser, l'obliger..... Que fais-je ?



S C E N E X I I.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR,
(en robe de chambre & en bonnet de nuit.)

LE COMMANDEUR.

EH bien ! Monsieur d'Orbesson , vous avez vu votre fils ? De quoi s'agit-il ?

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur , vous le saurez. Entrons.

LE COMMANDEUR.

Un mot , s'il vous plaît. . . . Voilà votre fils embarqué dans une aventure qui va vous donner bien du chagrin ; n'est-ce pas ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere !....

LE COMMANDEUR.

Afin qu'un jour vous n'en prétendiez cause d'ignorance , je vous avertis

84 LE PERE DE FAMILLE ;
que votre chere fille & ce Germeuil ,
que vous gardez ici malgré moi , vous
en préparent de leur côté ; & , s'il
plaît à Dieu , ne vous en laisseront pas
manquer.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere , ne m'accorderez-vous
pas un instant de repos ?

LE COMMANDEUR.

Ils s'aiment ; c'est moi qui vous le
dis.

LE PERE DE FAMILLE ,
(*impatienté.*)

Eh bien ! je le voudrois.

(*Il entraîne le Commandeur hors de
la Scene , tandis qu'il parle.*)

LE COMMANDEUR.

Soyez content. D'abord ils ne peu-
vent ni se souffrir , ni se quitter. Ils se
brouillent sans cesse , & sont toujours
bien. Prêts à s'arracher les yeux sur
des riens , ils ont une ligue offensive
& défensive envers & contre tous.
Qu'on s'avise de remarquer en eux

quelques-uns des défauts dont ils se reprennent, on y fera bien venu!.....
Hâtez-vous de les séparer; c'est moi qui vous le dis.....

LE PERE DE FAMILLE.

Allons, Monsieur le Commandeur.
Entrons.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire, que vous voulez avoir du chagrin? Eh bien! vous en aurez.

Fin du premier Acte.





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE,
Mademoiselle CLAIRET, *Monsieur*
 LE BON, UN PAYSAN, LA
 BRIE, PHILIPPE, *domestique qui*
vient se présenter, UN HOMME
vêtu de noir, qui a l'air d'un pauvre
honteux, & qui l'est.

(*Toutes ces personnes arrivent les unes après les autres. Le Paysan se tient debout, le corps penché sur son bâton. L'homme vêtu de noir est retiré à l'écart, debout dans un coin auprès d'une fenêtre. La Brie est en papillotes. Philippe est habillé. La Brie tourne autour de lui, & le regarde un peu de travers.*

Le Pere de Famille entre, & tout le monde se leve.

Il est suivi de sa fille, & sa fille précédée de sa femme de chambre, qui porte le déjeuner de sa maîtresse. Elle sert le déjeuner sur une petite table. Cécile s'assied d'un côté de cette table; le Pere de Famille est assis de l'autre. Mademoiselle Clairet est debout derriere le fauteuil de sa maîtresse.)

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Paysan.*)

AH! c'est vous qui venez enchérir sur le bail de mon Fermier de Limeuil. J'en suis content. Il est exact. Il a des enfans. Je ne suis pas fâché qu'il fasse avec moi ses affaires. Retournez-vous-en.



. S C E N E 11.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE ;
Mlle. CLAIRET , M. LE BON ,
LE PAUVRE HONTEUX , LA
BRIE , PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,
(à son Intendant.)

EH bien ! Monsieur le Bon , qu'est-ce
qu'il y a ?

M. L E B O N.

Ce débiteur dont le billet est échu
depuis un mois , demande encore à
différer son paiement.

LE PERE DE FAMILLE.

Les temps sont durs ; accordez-lui
le délai qu'il demande. Risquons une
petite somme plutôt que de le ruiner.

M. L E B O N.

Les Ouvriers qui travaillent à votre
maison d'Orsigny , sont venus.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites leur compte.

M. L E B O N.

Cela peut aller au-delà des fonds.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Faites toujours. Leurs besoins sont plus pressans que les miens , & il vaut mieux que je sois gêné qu'eux.

(*Il apperçoit le pauvre honteux. Il se leve avec empressement ; il s'avance vers lui , & lui dit bas :*)

Pardon , Monsieur ; je ne vous voyois pas..... Des embarras domestiques m'ont occupé..... Je vous avois oublié.

(*Tout en parlant , il tire une bourse qu'il lui donne furtivement : il le reconduit.*)



S C E N E I I I.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE,
Mlle. CLAIRET, M. LE BON,
LA BRIE, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,
(*en revenant , bas , & d'un ton de
commisération :*)

UNE famille à élever ; un état à sou-
tenir , & point de fortune !

M. LE BON , (*au Pere de Famille.*)

Ce voisin , qui a formé des préten-
tions sur votre terre , s'en défisteroit
peut-être , si.....

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne me laisserai point dépouiller.
Je ne sacrifierai point les intérêts de
mes enfans à l'homme avide & injuste.
Tout ce que je puis , c'est de céder ,
si l'on veut , ce que la poursuite de ce
procès pourra me coûter. Voyez.

M. LE BON, (*va pour sortir.*)

LE PERE DE FAMILLE
(*le rappelle, & lui dit :*)

A propos, Monsieur le Bon. Souvenez-vous de ces gens de Province. Je viens d'apprendre qu'ils ont envoyé ici un de leurs enfans : tâchez de me le découvrir.

S C E N E I V.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE,
Mlle. CLAIRET, LA BRIE,
PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE,
(*à la Brie, qui s'occupoit à ranger
le fallon.*)

VOUS n'êtes plus à mon service. Vous connoissiez le dérèglement de mon fils. Vous m'avez menti. On ne ment pas chez moi.

72 LE PERE DE FAMILLE ,
CÉCILE , (*intercédant.*)

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE , (*-à part.*)

Nous sommes bien étranges. Nous les avilissons. Nous en faisons de mal-honnêtes gens ; & lorsque nous les trouvons tels , nous avons l'injustice de nous en plaindre.

(*A la Brie.*)

Je vous laisse votre habit , & je vous accorde un mois de vos gages. Allez.



SCENE V.

S C E N E V.

LE PERE DE FAMILLE, CÉCILE,
Mlle. CLAIRET, PHILIPPE.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Philippe.*)

EST-CE vous dont on vient de me parler ?

P H I L I P P E.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous avez entendu pourquoi je le renvoie ; souvenez - vous - en. Allez, & ne laissez entrer personne.

Mlle. CLAIRET & PHILIPPE
(*sortent, & emportent ce qui a servi pour le déjeuner.*)

D

S C E N E V I.

LE PERE DE FAMILLE,
C É C I L E.

LE PERE DE FAMILLE.

MA fille, avez-vous réfléchi ?

C É C I L E.

Oui, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE,
Qu'avez-vous résolu ?

C É C I L E.

De faire en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE.
Je m'attendois à cette réponse.

C É C I L E.

Si cependant il m'étoit permis de
choisir un état.....

LE PERE DE FAMILLE.

Quel est celui que vous préféreriez?....
Vous hésitez.... Parlez, ma fille.

C É C I L E.

Je préférerois la retraite.

LE PERE DE FAMILLE.

Que voulez - vous dire ? Un cou-
vent ?

C É C I L E.

Oui , mon pere : je ne vois que cet
afile contre les peines que je crains.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous craignez des peines , & vous
ne pensez pas à celles que vous me
causeriez ? Vous m'abandonneriez ?
Vous quitteriez la maison de votre
pere , pour un cloître ? Non , ma fille ,
cela ne fera point. Je respecte la vo-
cation religieuse , mais ce n'est pas la
vôtre. La Nature , en vous accord-
ant les qualités sociales , ne vous
destina point à l'inutilité..... Non ,
je n'aurai point donné la vie à un
enfant , je ne l'aurai point élevé , je
n'aurai point travaillé sans relâche
à assurer son bonheur , pour le laisser
descendre tout vif dans le tombeau ;

D ij

76 LE PERE DE FAMILLE ;
& avec lui mes espérances & celles
de la société trompées.... Et qui la
repeuplera de Citoyens vertueux , si
les femmes les plus dignes d'être des
meres de famille , s'y refusent ?

C É C I L E .

Je vous ai dit , mon pere , que je
ferois en tout votre volonté.

LE PERE DE FAMILLE .

Ne me parlez donc jamais de couvent.

C É C I L E .

Mais j'ose espérer que vous ne con-
traindrez pas votre fille à changer d'é-
tat ; & que , du moins , il lui sera per-
mis de passer des jours tranquilles &
libres à côté de vous.

LE PERE DE FAMILLE .

Si je ne confidérois que moi , je
pourrois approuver ce parti. Mais je
dois vous ouvrir les yeux sur un temps
où je ne ferai plus..... Cécile , la Na-
ture a ses vues ; & , si vous regardez
bien , vous verrez sa vengeance sur
tous ceux qui les ont trompées : les

hommes punis du célibat , par le vice ; les femmes , par le mépris & par l'ennui. Que cela soit ou non , l'âge avance , les charmes passent , les hommes s'éloignent , la mauvaise humeur prend : on perd ses parens , ses connoissances , ses amis. Une fille surannée n'a plus autour d'elle que des indifférens qui la négligent , ou des ames intéressées qui comptent ses jours. Elle le sent : elle s'en afflige ; elle vit sans qu'on la console , & meurt sans qu'on la pleure.

C É C I L E .

Cela est vrai. Mais est-il un état sans peine ? & le mariage n'a-t-il pas les siennes ?

L E P E R E D E F A M I L L E .

Qui le fait mieux que moi ? Vous me l'apprenez tous les jours. Mais c'est un état que la Nature impose. C'est la vocation de tout ce qui respire. Ma fille , celui qui compte

78 LE PERE DE FAMILLE ,
sur un bonheur sans mélange , ne con-
noît , ni la vie de l'homme , ni les
desseins du Ciel sur lui..... Si le ma-
riage expose à des peines cruelles , c'est
aussi la source des plaisirs les plus doux.
Où sont les exemples de l'intérêt pur
& sincere , de la tendresse réelle , de
la confiance intime , des secours con-
tinus , des satisfactions réciproques ,
des chagrins partagés , des soupirs en-
tendus , des larmes confondues , si ce
n'est dans le mariage ? Qu'est-ce que
l'homme de bien préfere à sa femme ?
Qu'y a-t-il au monde qu'un pere aime
plus que son enfant ?... O lien sacré
des époux ! si je pense à vous , mon
ame s'échauffe & s'éleve. O noms
tendres de fils & de filles ! je ne vous
prononçai jamais sans tressaillir , sans
être touché. Rien n'est plus doux à
mon oreille ; rien n'est plus intéressant
à mon cœur... Cécile , rappelez-
vous la vie de votre mere : en est-il
une plus douce , que celle d'une femme

qui a employé sa journée à remplir les devoirs d'épouse attentive , de mere tendre , de maîtresse compatissante ?... Quel sujet de réflexions délicieuses elle emporte en son cœur , le soir , quand elle se retire !

C É C I L E.

Oui , mon pere. Mais où sont les femmes comme elle , & les époux comme vous ?

L E P E R E D E F A M I L L E.

Il en est , mon enfant ; & il ne tiendroit qu'à toi d'avoir le sort qu'elle eut.

C É C I L E.

S'il suffisoit de regarder autour de soi , d'écouter sa raison & son cœur.....

L E P E R E D E F A M I L L E.

Cécile , vous baissez les yeux. Vous tremblez. Vous craignez de parler..... Mon enfant , laisse-moi lire dans ton ame. Tu ne peux avoir de secret pour ton pere ; & , si j'avois perdu ta con-

D iv

80 LE PERE DE FAMILLE,
fiance, c'est en moi que j'en cherche-
rois la raison.... Tu pleures....

C É C I L E.

Votre bonté m'afflige. Si vous pou-
viez me traiter plus sévèrement....

LE PERE DE FAMILLE.

L'auriez-vous mérité ? Votre cœur
vous feroit-il un reproche ?

C É C I L E.

Non, mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'avez-vous donc ?

C É C I L E.

Rien.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous me trompez, ma fille.

C É C I L E.

Je suis accablée de votre tendresse....
Je voudrois y répondre.

LE PERE DE FAMILLE.

Cécile, auriez-vous distingué quel-
qu'un ? Aimerez-vous ?

C É C I L E.

Que je serois à plaindre !

LE PERE DE FAMILLE.

Dites. Dis, mon enfant. Si tu ne me supposes pas une sévérité que je ne connus jamais, tu n'auras pas une réserve déplacée. Vous n'êtes plus un enfant. Comment blâmerois-je en vous un sentiment que je fis naître dans le cœur de votre mere? O vous qui tenez sa place dans ma maison, & qui me la représentez, imitez-la dans la franchise qu'elle eut avec celui qui lui avoit donné la vie, & qui voulut son bonheur & le mien..... Cécile, vous ne me répondez rien?

C É C I L E.

Le sort de mon frere me fait trembler.

LE PERE DE FAMILLE.

Votre frere est un fou.

C É C I L E.

Peut-être ne me trouveriez-vous pas plus raisonnable que lui.

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne crains pas ce chagrin de Cécile. Sa prudence m'est connue; & je

D V

82 LE PERE DE FAMILLE ,
n'attends que l'aveu de son choix pour
le confirmer.

(*Cécile se tait. Le Pere de Famille attend un moment ; puis il continue d'un ton sérieux , & même un peu chagrin.*)

Il m'eût été doux d'apprendre vos sentimens de vous-même ; mais , de quelque manière que vous m'en instruisiez , je serai satisfait. Que ce soit par la bouche de votre oncle , de votre frere , ou de Germeuil , il n'importe..... Germeuil est notre ami commun..... C'est un homme sage & discret..... Il a ma confiance.... Il ne me paroît pas indigne de la vôtre.

C É C I L E.

C'est ainsi que j'en pense.

LE PERE DE FAMILLE.

Je lui dois beaucoup. Il est temps que je m'acquitte avec lui.

C É C I L E.

Vos enfans ne mettront jamais de bornes , ni à votre autorité , ni à votre

reconnoissance..... Jusqu'à présent , il vous a honoré comme un pere , & vous l'avez traité comme un de vos enfans.

LE PERE DE FAMILLE.

Ne sauriez - vous point ce que je pourrois faire pour lui ?

C É C I L E.

Je crois qu'il faut le consulter lui-même..... Peut-être a-t-il des idées..... Peut-être..... Quel conseil pourrois-je vous donner ?

LE PERE DE FAMILLE.

Le Commandeur m'a dit un mot.

C É C I L E, (*avec vivacité.*)

Ah ! mon pere , n'en croyez rien. Vous connoissez mon oncle.

LE PERE DE FAMILLE.

Il faudra donc que je quitte la vie , sans avoir vu le bonheur d'aucun de mes enfans !..... Cécile !.... Cruels enfans , que vous ai-je fait pour me désoler ?.... J'ai perdu la confiance de ma

D vj

84 LE PERE DE FAMILLE ,
fille. Mon fils s'est précipité dans des
liens que je ne puis approuver, & qu'il
faut que je rompe.....

S C E N E V I I .

LE PERE DE FAMILLE,
CÉCILE, PHILIPPE.

P H I L I P P E .

MONfieur, il y a deux femmes qui
demandent à vous parler.

LE PERE DE FAMILLE.
Faites entrer.



S C E N E V I I I.

**LE PERE DE FAMILLE ;
C É C I L E.**

C É C I L E *se retire.*

LE PERE DE FAMILLE,
(rappelle sa fille , & lui dit tristement :)

CÉcile !

C É C I L E.

Mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.
Vous ne m'aimez donc plus ?

*(Les femmes annoncées entrent ; &
Cécile sort avec un mouchoir sur les
yeux.)*



S C E N E I X.

LE PERE DE FAMILLE, SOPHIE,
Madame HÉBERT.

LE PERE DE FAMILLE,
(*appercevant Sophie, à part, d'un ton
triste, & avec l'air étonné :*)

IL ne m'a point trompé. Quels charmes ! Quelle modestie ! Quelle douceur !.... Ah !....

Madame HÉBERT.

Monfieur , nous nous rendons à vos ordres.

LE PERE DE FAMILLE, (*à Sophie.*)

C'est vous , Mademoifelle , qui vous appelez Sophie ?

SOPHIE , (*tremblante , troublée.*)

Oui , Monfieur.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à Madame Hébert.*)

Madame , j'aurois un mot à dire à

Mademoiselle : j'en ai entendu parler ,
& je m'y intéresse.

Madame HÉBERT *s'éloigne.*

S O P H I E ,

(*toujours tremblante , la retenant par
le bras.*)

Madame !

LE PÈRE DE FAMILLE.

Mademoiselle, remettez-vous. Je ne
vous dirai rien qui puisse vous faire de
la peine.

S O P H I E.

Hélas !

(*Madame Hébert va s'asseoir sur le
fond de la Salle ; tire son ouvrage ,
& travaille.*)

LE PÈRE DE FAMILLE,

(*conduit Sophie à une chaise , & la
fait asseoir à côté de lui.*)

D'où êtes-vous, Mademoiselle ?

S O P H I E.

Je suis d'une petite ville de Pro-
vince.

88 LE PERE DE FAMILLE ;

LE PERE DE FAMILLE.

Y a-t-il long-temps que vous êtes à Paris ?

S O P H I E.

Pas long-temps ; & plutôt au Ciel que je n'y fusse jamais venue !

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'y faites-vous ?

S O P H I E.

J'y gagne ma vie par mon travail.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous êtes bien jeune.

S O P H I E.

J'en aurai plus long-temps à souffrir.

LE PERE DE FAMILLE.

Avez-vous Monsieur votre Pere ?

S O P H I E.

Non, Monsieur,

LE PERE DE FAMILLE.

Et votre mere ?

S O P H I E.

Le Ciel me l'a conservée : mais elle a eu tant de chagrins ; sa santé est si chancelante , & sa misere si grande !

LE P E R E D E F A M I L L E.

Votre mere est donc bien pauvre ?

S O P H I E.

Bien pauvre : avec cela, il n'en est point au monde dont j'aimasse mieux être la fille.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Je vous loue de ce sentiment. Vous paroissez bien née.... Et qu'étoit votre pere ?

S O P H I E.

Mon pere fut un homme de bien. Il n'entendit jamais le malheureux, sans en avoir pitié. Il n'abandonna pas ses amis dans la peine, & il devint pauvre. Il eut beaucoup d'enfans de ma mere : nous demeurâmes tous sans ressources à sa mort.... J'étois bien jeune alors.... Je me souviens à peine de l'avoir vu.... Ma mere fut obligée de me prendre entre ses bras, & de m'élever à la hauteur de son lit, pour l'embrasser..... Je pleurois. Hélas ! Je ne sentoiss pas tout ce que je perdois !

90 LE PERE DE FAMILLE,

LE PERE DE FAMILLE, (*à part.*)

Elle me touche.... (*haut.*) Et qui est-ce qui vous a fait quitter la maison de vos parens & votre pays ?

S O P H I E.

Je suis venue ici avec un de mes freres implorer l'assistance d'un parent, qui a été bien dur envers nous. Il m'avoit vue autrefois en Province. Il paroïssoit avoir pris de l'affection pour moi ; & ma mere avoit espéré qu'il s'en ressouviendroit. Mais il a fermé sa porte à mon frere, & il m'a fait dire de n'en pas approcher.

LE PERE DE FAMILLE.

Qu'est devenu votre frere ?

S O P H I E.

Il s'est mis au service du Roi. Et moi je suis restée avec la personne que vous voyez, & qui a la bonté de me regarder comme son enfant.

LE PERE DE FAMILLE.

Elle ne paroît pas fort aisée.

S O P H I E.

Elle partage avec moi ce qu'elle a.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Et vous n'avez plus entendu parler de ce parent ?

S O P H I E.

Pardonnez-moi , Monsieur. J'en ai reçu quelques secours. Mais de quoi cela sert-il à ma mere ?

LE P E R E D E F A M I L L E.

Votre mere vous a donc oubliée ?

S O P H I E.

Ma mere avoit fait un dernier effort pour nous envoyer à Paris. Hélas ! elle attendoit de ce voyage un succès plus heureux. Sans cela , auroit-elle pu se résoudre à m'éloigner d'elle ? Depuis , elle n'a plus su comment me faire revenir. Elle me mande , cependant , qu'on doit me reprendre , & me ramener dans peu. Il faut que quelqu'un s'en soit chargé par pitié. Ho ! nous sommes bien à plaindre !

92 LE PERE DE FAMILLE,

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous ne connoîtriez ici personne
qui pût vous secourir ?

S O P H I E.

Personne.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous travaillez pour vivre ?

S O P H I E.

Oui , Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Et vous vivez seules ?

S O P H I E.

Seules.

LE PERE DE FAMILLE.

Mais qu'est-ce qu'un jeune homme
dont on m'a parlé , qui s'appelle *Sergi* ,
& qui demeure à côté de vous ?

S O P H I E.

C'est un malheureux , qui gagne son
pain , comme nous ; & qui a uni sa
misère à la nôtre.

LE PERE DE FAMILLE.

Est-ce là tout ce que vous en savez ?

S O P H I E.

Oui, Monsieur.

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ! Mademoiselle ; ce malheur-là.....

S O P H I E.

Vous le connoissez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Si je le connois !.... C'est mon fils.

SOPHIE. | Madame HÉBERT.

Votre fils ! | Sergi !

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, Mademoiselle.

S O P H I E, (*à part.*)

Ah ! Sergi, vous m'avez trompée !

LE PERE DE FAMILLE.

Fille aussi vertueuse que belle, connoissez le danger que vous avez couru.

S O P H I E.

Sergi est votre fils !

LE PERE DE FAMILLE.

Il vous estime, vous aime ; mais sa passion prépareroit votre malheur & le sien, si vous la nourrissiez.

S C E N E X.

LE PERE DE FAMILLE , *seul.*

O Loïs du monde ! O préjugés cruels !..... Il y a déjà si peu de femmes pour un homme qui pense & qui sent ! Pourquoi faut - il que le choix en soit encore si limité ? Mais mon fils ne tardera pas à venir..... Secouons , s'il se peut , de mon ame , l'impression que cet enfant y a faite..... Lui représenterai - je , comme il me convient , ce qu'il se doit à lui-même , si mon cœur est d'accord avec le sien ?



SCENE XI.

S C E N E X X I.

**LE PERE DE FAMILLE;
SAINT-ALBIN.**

SAINT-ALBIN, (*en entrant, & avec
vivacité.*)

MON pere !

LE PERE DE FAMILLE,
(*se promene & garde le silence.*)

S A I N T - A L B I N,
(*suit son pere, & d'un ton suppliant :*)

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE,
(*s'arrêtant, & d'un ton sérieux :*)

Mon fils, si vous n'êtes pas rentré
en vous-même, si la raison n'a pas
recouvré ses droits sur vous, ne venez
pas aggraver vos torts & mon chagrin.

S A I N T - A L B I N.

Vous m'en voyez pénétré. J'approche
de vous en tremblant.... Je serai

E

98 LE PERE DE FAMILLE,
tranquille & raisonnable.... Oui, je le
serai.... Je me le suis promis.

LE PERE DE FAMILLE,
(*continue de se promener.*)

S A I N T - A L B I N ,
(*s'approchant avec timidité, dit à son
pere, d'une voix basse & tremblante.*)
Vous l'avez vue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui, je l'ai vue. Elle est belle, &
je la crois sage. Mais qu'en prétendez-
vous faire ? Un amusement ? Je ne le
souffrirois pas. Votre femme ? Elle ne
vous convient pas.

S A I N T - A L B I N ,
(*en se contenant.*)

Elle est belle, elle est sage ; & elle
ne me convient pas ! Quelle est donc
la femme qui me convient, mon pere ?

LE PERE DE FAMILLE.

Celle qui, par son éducation, sa
naissance, son état & sa fortune, peut
assurer votre bonheur, & satisfaire à
mes espérances.

S A I N T - A L B I N .

Ainsi le mariage sera , pour moi , un lien d'intérêt & d'ambition ? Mon pere , vous n'avez qu'un fils ; ne le sacrifiez pas à des vues qui remplissent le monde d'époux malheureux. Il me faut une compagne honnête & sensible , qui m'aide à supporter les peines de la vie , & non une femme riche & titrée , qui les accroisse. Ah ! souhaitez - moi la mort ; & que le Ciel me l'accorde plutôt , qu'une femme comme il y en a tant !

L E P E R E D E F A M I L L E .

Je ne vous en propose aucune ; mais je ne permettrai jamais que vous soyez à celle à laquelle vous vous êtes follement attaché. Je pourrois user de mon autorité , & vous dire : Saint-Albin , cela me déplaît ; cela ne sera pas ; n'y pensez plus. Mais je ne vous ai jamais rien demandé , sans vous en montrer la raison. J'ai voulu que vous m'approu-

E ij

100 LE PERE DE FAMILLE ,
vassiez, en m'obéissant ; & je vais avoir
la même condescendance. Modérez-
vous ; & écoutez-moi.

Mon fils , il y aura bientôt vingt ans
que je vous arrosai des premières lar-
mes que vous m'avez fait répandre.
Mon cœur s'épanouit en voyant en
vous un ami que la Nature me donnoit.
Je vous reçus entre mes bras du sein
de votre mere ; & vous élevant vers
le Ciel , & mêlant ma voix à vos cris ,
je dis à Dieu : ô Dieu ! qui m'avez
accordé cet enfant , si je manque aux
soins que vous m'imposez en ce jour ,
ou s'il ne doit pas y répondre , ne re-
gardez point à la joie de sa mere , re-
prenez-le.

Voilà le vœu que je fis sur vous &
sur moi. Il m'a toujours été présent. Je
ne vous ai point abandonné au foin
du mercénaire. Je vous ai appris moi-
même à parler , à penser , à sentir.
A mesure que vous avanciez en âge ,
j'ai étudié vos penchans ; j'ai formé

sur eux le plan de votre éducation, & je l'ai suivi sans relâche. Combien je me suis donné de peines pour vous en épargner ? J'ai réglé votre sort à venir sur vos talens & sur vos goûts. Je n'ai rien négligé pour que vous parussiez avec distinction. Et lorsque je touche au moment de recueillir le fruit de ma sollicitude ; lorsque je me félicite d'avoir un fils qui répond à sa naissance qui le destine aux meilleurs partis, & à ses qualités personnelles qui l'appellent aux grands emplois, une passion insensée, la fantaisie d'un instant aura tout détruit ; & je verrai ses plus belles années perdues, son état manqué & mon attente trompée, & j'y consentirai ! Vous l'êtes-vous promis ?

S A I N T - A L B I N.

Que je suis malheureux !

L E P E R E D E F A M I L L E.

Vous avez un oncle qui vous aime & qui vous destine une fortune confi-

E iij

102 LE PERE DE FAMILLE ,
dérable ; un pere qui vous a consacré
sa vie , & qui cherche à vous mar-
quer en tout sa tendresse ; un nom ,
des parens , des amis , les prétentions
les plus flatteuses & les mieux fon-
dées ; & vous êtes malheureux ! Que
vous faut-il encore ?

S A I N T - A L B I N .

Sophie , le cœur de Sophie , & l'a-
veu de mon pere.

LE PERE DE FAMILLE .

Qu'osez - vous me proposer ? De
partager votre folie & le blâme géné-
ral qu'elle encourroit ? Quel exemple
à donner aux peres & aux enfans !
Moi , j'autoriserois , par une foiblesse
honteuse , le désordre de la société , la
confusion du sang & des rangs , la dé-
gradation des familles !

S A I N T - A L B I N .

Que je suis malheureux ! Si je n'ai
pas celle que j'aime , un jour il faudra
que je sois à celle que je n'aimerai pas ;
car je n'aimerai jamais que Sophie.

Sans cesse j'en comparerai une autre avec elle. Cette autre sera malheureuse ; je le ferai aussi : vous le verrez, & vous en périrez de regret.

LE PERE DE FAMILLE.

J'aurai fait mon devoir, & malheur à vous si vous manquez au vôtre.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere, ne m'ôtez pas Sophie.

LE PERE DE FAMILLE.

Cessez de me la demander.

S A I N T - A L B I N.

Cent fois vous m'avez dit qu'une femme honnête étoit la faveur la plus grande que le Ciel pût accorder. Je l'ai trouvée, & c'est vous qui voulez m'en priver ! Mon pere, ne me l'ôtez pas. A présent qu'elle fait qui je suis, que ne doit-elle pas attendre de moi ? Saint-Albin sera-t-il moins généreux que Sergi ? Ne me l'ôtez pas. C'est elle qui a rappelé la vertu dans mon cœur ; elle seule peut l'y conserver.

E iv

104 LE PERE DE FAMILLE ,

LE PERE DE FAMILLE.

C'est-à-dire , que son exemple fera
ce que le mien n'a pu faire ?

S A I N T - A L B I N .

Mon pere !.....

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez , mon fils. Vous aimez
Sophie ?

S A I N T - A L B I N .

Si je l'aime !

LE PERE DE FAMILLE.

Ecoutez-moi , vous dis-je , & trem-
blez sur le sort que vous lui préparez.
Un jour viendra que vous sentirez la
valeur des sacrifices que vous lui aurez
faits. Vous vous trouverez seul avec
elle , sans état , sans fortune , sans con-
sidération ; l'ennui & le chagrin vous
faisiront. Vous la haïrez ; vous l'accab-
lerèz de reproches. Sa patience & sa
douceur acheveront de vous aigrir ;
vous la haïrez davantage ; vous haïrez
les enfans qu'elle vous aura donnés ,
& vous la ferez mourir de douleur.

S A I N T - A L B I N.

Moi !

LE P E R E D E F A M I L L E.

Vous.

S A I N T - A L B I N.

Jamais , jamais.

LE P E R E D E F A M I L L E.

La passion voit tout éternel ; mais
la nature humaine veut que tout finisse.

S A I N T - A L B I N.

Je cesserois d'aimer Sophie ! Si j'en
étois capable , j'ignorerois , je crois ,
si je vous aime.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Voulez-vous le favoir & me le prou-
ver ? Faites ce que je vous demande.

S A I N T - A L B I N.

Je le voudrois en vain. Je ne puis.
Je suis entraîné. Mon pere , je ne puis.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Insensé , vous voulez être pere ! En
sonnoissez-vous les devoirs ? Si vous

E v

106 LE PERE DE FAMILLE ,
les connoiffiez , permettriez - vous à
votre fils ce que vous attendez de moi ?

S A I N T - A L B I N .

Ah ! si j'osois répondre.....

LE PERE DE FAMILLE.

Répondez.

S A I N T - A L B I N .

Vous me le permettez ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous l'ordonne.

S A I N T - A L B I N .

Lorsque vous voulûtes ma mere ;
lorsque toute la famille se souleva con-
tre vous ; lorsque votre pere vous ap-
pella enfant ingrat , & que vous l'appel-
lâtes au fond de votre ame pere cruel ,
qui de vous deux avoit raison ? Ma
mere étoit vertueuse & belle comme
Sophie ; elle étoit sans fortune comme
Sophie ; vous l'aimiez comme j'aime
Sophie. Souffrites - vous qu'on vous
l'arrachât , mon pere ? & n'ai-je pas
un cœur aussi ?

LE PERE DE FAMILLE.

J'avois des ressources, & votre mere avoit de la naissance.

S A I N T - A L B I N.

Qui fait encore ce qu'est Sophie ?

LE PERE DE FAMILLE.

Chimere.

S A I N T - A L B I N.

Des ressources ! L'amour , l'indigence m'en fourniront.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez les maux qui vous attendent.

S A I N T - A L B I N.

Né la point avoir , est le seul que je redoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Craignez de perdre ma tendresse.

S A I N T - A L B I N.

Je la recouvrerai.

LE PERE DE FAMILLE.

Qui vous l'a dit ?

108 LE PERE DE FAMILLE ;

S A I N T - A L B I N .

Vous verrez couler les pleurs de Sophie ; j'embrasserai vos genoux ; mes enfans vous tendront leurs bras innocens , & vous ne les repoufferez pas.

LE PERE DE FAMILLE , (*à part.*)

Il me connoît trop bien.....

(*Après une petite pause , il prend l'air & le ton le plus sévère , & dit :*)

Mon fils , je vois que je vous parle en vain ; que la raison n'a plus d'accès auprès de vous , & que le moyen dont je craignais toujours d'user , est le seul qui me reste. J'en userai , puisque vous m'y forcez. Quittez vos projets : je le veux , & je vous l'ordonne par toute l'autorité qu'un père a sur ses enfans.

S A I N T - A L B I N ,

(*avec un emportement sourd.*)

L'autorité , l'autorité ! Ils n'ont que ce mot.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous oubliez qui je suis & à qui vous parlez. Taisez-vous, ou craignez d'attirer sur vous la marque la plus terrible du courroux des peres.

S A I N T - A L B I N.

Des peres ! Des peres ! Il n'y en a point..... Il n'y a que des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

O Ciel !

S A I N T - A L B I N.

Oui, des tyrans.

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez-vous de moi, enfant ingrat & dénaturé. Je vous donne ma malédiction. Allez loin de moi.

S A I N T - A L B I N *va pour sortir.*

LE PERE DE FAMILLE,

(*lui laisse à peine faire quelques pas, court après lui, & lui dit :*)

Où vas-tu malheureux ?

S A I N T - A L B I N,

(*accourant aux pieds de son pere.*)

Mon pere !

110 LE PERE DE FAMILLE ;
LE PERE DE FAMILLE,
(*se jette dans un fauteuil.*)

Moi, votre pere ? Vous, mon fils ?
Je ne vous suis plus rien. Je ne vous ai
jamais rien été. Vous empoisonnez ma
vie. Vous souhaitez ma mort. Eh !
pourquoi a-t-elle été si long-temps dif-
férée ? Que ne suis-je à côté de ta mere ?
Elle n'est plus, & mes jours malheu-
reux ont été prolongés.

S A I N T - A L B I N .

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Eloignez - vous. Cachez - moi vos
larmes. Vous déchirez mon cœur ,
& je ne puis vous en chasser.



S C E N E X I I.

**LE PERE DE FAMILLE ;
SAINT-ALBIN , LE COMMAN-
DEUR.**

*(Le Commandeur entre. Saint-Albin ;
qui étoit aux genoux de son pere ,
se leve , & le Pere de Famille reste
dans son fauteuil , la tête penchée sur
ses mains , comme un homme désolé.)*

LE COMMANDEUR ,

*(en montrant le Pere de Famille à Saint-
Albin , qui se promene sans écouter.)*

Tiens , regarde. Vois dans quel état
tu le mets ! Je lui avois prédit que tu
le ferois mourir de douleur , & tu vé-
rifies ma prédiction.

*(Pendant que le Commandeur parle ,
le Pere de Famille se leve & s'en va.
Saint-Albin se dispose à le suivre.)*

112 LE PERE DE FAMILLE ;
LE PERE DE FAMILLE ,
(*en se retournant vers son fils.*)
Où allez-vous ? Ecoutez votre oncle.
Je vous l'ordonne.

S C E N E X I I I .

SAINT-ALBIN , LE COMMAN-
DEUR.

S A I N T - A L B I N .

PARlez donc , Monsieur , je vous écoute.... Si c'est un malheur que d'aimer Sophie , il est arrivé , & je n'y fais plus de remede..... Si on me la refuse , qu'on m'apprenne à l'oublier..... L'oublier ! Qui ? Moi ! Je le pourrois ! Je le voudrois ! Que la malédiction de mon pere s'accomplisse sur moi , si jamais j'en ai la pensée !

LE C O M M A N D E U R .

Qu'est-ce qu'on te demande ? De laisser là une créature que tu n'aurois

jamais dû regarder qu'en passant ; qui est sans bien , sans parens , sans aveu ; qui vient de je ne fais où ; qui appartient à je ne fais qui , & qui vit je ne fais comment. On a de ces filles-là : il y a des fous qui se ruinent pour elles : mais épouser ! épouser !

SAINT-ALBIN , (*avec vivacité.*)

Monfieur le Commandeur !.....

LE COMMANDEUR.

Elle te plaît ? Eh bien ! garde-la. Je t'aime autant celle-là qu'une autre. Mais laisse-nous espérer la fin de cette intrigue , quand il en sera temps.

SAINT-ALBIN *veut sortir.*

LE COMMANDEUR.

Où vas-tu ?

S A I N T - A L B I N.

Je m'en vais.

LE COMMANDEUR ,

(*l'arrêtant.*)

As-tu oublié que je te parle au nom de ton pere ?

114 LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N.

Eh bien ! Monsieur, dites. Déchi-
rez-moi : désespérez-moi. Je n'ai qu'un
mot à répondre : Sophie sera ma
femme.

LE C O M M A N D E U R.

Ta femme ?

S A I N T - A L B I N.

Oui ; ma femme.

LE C O M M A N D E U R.

Une fille de rien !

S A I N T - A L B I N.

Qui m'a appris à mépriser tout ce
qui vous enchaîne & vous avilit.

LE C O M M A N D E U R.

N'as-tu pas de honte ?

S A I N T - A L B I N.

De la honte ?

LE C O M M A N D E U R.

Toi, fils de Monsieur d'Orbeffon !
neveu du Commandeur d'Auvilé !

S A I N T - A L B I N.

Moi, fils de Monsieur d'Orbeffon,
& votre neveu.

LE C O M M A N D E U R.

Voilà donc les fruits de cette éducation merveilleuse dont ton pere étoit si vain ! Le voilà , ce modele de tous les jeunes gens de la Cour & de la Ville !..... Mais tu te crois riche , peut-être ?

S A I N T - A L B I N.

Non.

LE C O M M A N D E U R.

Sais-tu ce qui te revient du bien de ta mere ?

S A I N T - A L B I N.

Je n'y ai jamais pensé , & je ne veux pas le savoir.

LE C O M M A N D E U R.

Ecoute. C'étoit la plus jeune de six enfans que nous étions ; & cela dans une Province , où l'on ne donne rien aux filles. Ton pere , qui ne fut pas plus sensé que toi , s'en entêta & la prit. Mille écus de rente à partager avec ta sœur. C'est quinze cents francs pour chacun. Voilà toute votre fortune.

116 LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N .

J'ai quinze cents livres de rente ?

LE C O M M A N D E U R .

Tant qu'elles peuvent s'étendre.

S A I N T - A L B I N .

Ah ! Sophie, vous n'habitez plus sous un toit ! Vous ne sentirez plus les atteintes de la misère. J'ai quinze cents livres de rente !

LE C O M M A N D E U R .

Mais tu peux en attendre vingt-cinq mille de ton père, & presque le double de moi. Saint-Albin, on fait des folies ; mais on n'en fait pas de plus chères.

S A I N T - A L B I N .

Et que m'importe la richesse, si je n'ai pas celle avec qui je la voudrois partager ?

LE C O M M A N D E U R .

Insensé !

S A I N T - A L B I N .

Je fais. C'est ainsi qu'on appelle ceux qui préfèrent à tout une femme

jeune, vertueuse & belle, & je fais gloire d'être à la tête de ces fous-là.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

S A I N T - A L B I N.

Je mangeois du pain, je buvois de l'eau à côté d'elle, & j'étois heureux.

LE COMMANDEUR.

Tu cours à ton malheur.

S A I N T - A L B I N.

J'ai quinze cents livres de rente.

LE COMMANDEUR.

Que feras-tu ?

S A I N T - A L B I N.

Elle sera nourrie, logée, vêtue ; & nous vivrons.

LE COMMANDEUR.

Comme des gueux.

S A I N T - A L B I N.

Soit.

LE COMMANDEUR.

Cela aura pere, mere, freres, sœurs ; & tu épouferas tout cela.

118 LE PERE DE FAMILLE ,
S A I N T - A L B I N .

J'y suis résolu.

LE C O M M A N D E U R .

Je t'attends aux enfans.

S A I N T - A L B I N .

Alors je m'adresserai à toutes les
ames sensibles. On me verra. On
verra la compagnie de mon infortune.
Je dirai mon nom , & je trouverai du
secours.

LE C O M M A N D E U R .

Tu connois bien les hommes !

S A I N T - A L B I N .

Vous les croyez méchans.

LE C O M M A N D E U R .

Et j'ai tort !

S A I N T - A L B I N .

Tort ou raison ; il me restera deux
appuis avec lesquels je peux défier l'u-
nivers , l'amour qui fait entreprendre , &
la fierté qui fait supporter.... On n'en-
tend tant de plaintes dans le monde , que
parce que le pauvre est sans courage....
& que le riche est sans humanité....

LE C O M M A N D E U R.

J'entends.... Eh bien ! aies-la , ta Sophie. Foule aux pieds la volonté de ton pere , les lois de la décence , les bienséances de ton état. Ruine - toi. Avilis-toi. Je ne m'y oppose plus. Tu serviras d'exemple à tous les enfans qui ferment l'oreille à la voix de la raison , qui se précipitent dans des engagemens honteux , qui affligent leurs parens & qui déshonorent leur nom. Tu l'auras , ta Sophie , puisque tu l'as voulu ; mais tu n'auras pas de pain à lui donner , ni à ses enfans qui viendront en demander à ma porte.

S A I N T - A L B I N.

C'est ce que vous craignez.

LE C O M M A N D E U R.

Ne suis-je pas bien à plaindre ?.... Je me suis privé de tout , pendant quarante ans. J'aurois pu me marier , & je me suis refusé cette consolation. J'ai perdu de vue les miens pour m'attacher à ceux-ci. M'en voilà bien récompensé!....

120 LE PERE DE FAMILLE ,
Que dira-t-on dans le monde ?
Voilà qui sera fait : je n'oserai plus me
montrer : ou si je paroiss quelque part ,
& que l'on demande : « Qui est ce
» vieux homme - là qui a l'air si cha-
» grin ? On répondra tout bas : C'est
» le Commandeur d'Auvilé..... L'oncle
» de ce jeune fou qui a épousé ?
Oui..... ». Ensuite on se parlera à
l'oreille. On me regardera. La honte
& le dépit me saisiront. Je me leverai.
Je prendrai ma canne , & je m'en irai.
Non ; je voudrois , pour tout ce que
je possède , lorsque tu gravissois , au
dernier siege , le long des murs , que
quelqu'ennemi , d'un coup de bayon-
nette , t'eût envoyé dans le fossé , &
que tu y fusses demeuré enseveli avec
les autres. Du moins on auroit dit :
« C'est dommage ; c'étoit un sujet ».
Non ; il est inoui qu'il y ait jamais eu
un pareil mariage dans une famille.

S A I N T - A L B I N .

.. Ce sera le premier.

LE

LE COMMANDÉUR.
Et je le souffrirai ?

S A I N T - A L B I N .
S'il vous plaît.

LE COMMANDÉUR.
Tu le crois ?

S A I N T - A L B I N .
Affurément.

LE COMMANDÉUR.
Allons, nous verrons.

S A I N T - A L B I N .
Tout est vu.

S C E N E X I V .

S A I N T - A L B I N , S O P H I E ,
Madame H É B E R T .

(Tandis que Saint-Albin continue
comme s'il étoit seul , Sophie & sa
Bonne s'avancent & parlent dans
les intervalles du monologue de Saint-
Albin.)

F .

122 LE PERE DE FAMILLE ,

SAIN T - A L B I N ,
(après une pause , en se promenant &
révolut.)

O U I , tout est vu.... Ils ont conjuré
contre moi.... Je le tiens....

S O P H I E ,
(d'un ton doux & plaintif , à sa
Bonne.)

On le veut.... Allons , ma Bonne.

SAIN T - A L B I N , (de même.)

C'est pour la première fois que
mon père est d'accord avec cet oncle
cruel.

S O P H I E , (en soupirant.)
Ah quel moment !

Madame H É B E R T .
Il est vrai , mon enfant.

S O P H I E , (de même.)
Mon cœur se trouble.

SAIN T - A L B I N , (de même.)
Ne perdons point de temps. Il faut
l'aller trouver.

SOPHIE,

(*apercevant Saint-Albin.*)

Le voilà , ma Bonne. C'est lui.

SAIN T - A L B I N ,

(*allant à Sophie.*)

Oui , Sophie , oui , c'est moi. Je suis Sergi.

SOPHIE , (*en sanglottant.*)

Non , vous ne l'êtes pas.....

(*Elle se retourne vers Madame Hébert.*)

Que je suis malheureuse !

SAIN T - A L B I N .

Sophie , ne craignez rien. Sergi vous aimoit ; Saint-Albin vous adore ; & vous voyez l'homme le plus vrai & l'amant le plus passionné.

SOPHIE , (*soupire profondément.*)

Hélas !

SAIN T - A L B I N .

Croyez que Sergi ne peut vivre , ne veut vivre que pour vous.

SOPHIE .

Je le crois ; mais à quoi cela sert-il ?

F ij

124 LE PERE DE FAMILLE ,
S A I N T - A L B I N .

Dites un mot.

S O P H I E .

Quel mot ?

S A I N T - A L B I N .

Que vous m'aimez. Sophie , m'aimez-vous ?

SOPHIE , (*soupirant profondément.*)

Ah ! si je ne vous aimois pas !.....

S A I N T - A L B I N .

Donnez-moi donc votre main. Recevez la mienne , & le serment que je fais ici , à la face du Ciel & de cette honnête femme qui vous a servi de mere , de n'être jamais qu'à vous.

S O P H I E .

Hélas ! vous savez qu'une fille bien née ne reçoit & ne fait de sermens qu'aux pieds des Autels... Et ce n'est pas moi que vous y conduitez..... Ah Sergi ! c'est à présent que je sens la distance qui nous sépare.

SAINT-ALBIN , (*avec violence.*)

Sophie , & vous aussi ?

S O P H I E.

Abandonnez-moi à ma destinée, & rendez le repos à un pere qui vous aime.

S A I N T - A L B I N.

Ce n'est pas vous qui parlez; c'est lui. Je le reconnois cet homme dur & cruel.

S O P H I E.

Il ne l'est point. Il vous aime.

S A I N T - A L B I N.

Il m'a maudit. Il m'a chassé. Il ne lui restoit plus qu'à se servir de vous pour m'arracher la vie.

S O P H I E.

Vivez, Sergi.

S A I N T - A L B I N.

Jurez donc que vous ferez à moi malgré lui.

S O P H I E.

Moi, Sergi! Ravir un fils à son pere!..... J'entrerois dans une famille qui me rejette!

F iij

126 LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N.

Et que vous importe mon pere,
mon oncle, ma sœur, & toute ma
famille, si vous m'aimez ?

S O P H I E.

Vous avez une sœur ?

S A I N T - A L B I N.

Oui, Sophie.

S O P H I E.

Qu'elle est heureuse !

S A I N T - A L B I N.

Vous me désespérez.

S O P H I E.

J'obéis à vos parens. Puiffe le Ciel
vous accorder un jour une épouse qui
soit digne de vous & qui vous aime
autant que Sophie !

S A I N T - A L B I N.

Et vous le souhaitez ?

S O P H I E.

Je le dois.

S A I N T - A L B I N.

Malheur, malheur à qui vous a con-
nue, & qui peut être heureux sans vous !

S O P H I E.

Vous le ferez. Vous jouirez de toutes les bénédictions promises aux enfans qui respecteront la volonté de leurs parens. J'emporterai celles de votre pere. Je retournerai seule à ma misere, & vous vous ressouviendrez de moi.

S A I N T - A L B I N.

Je mourrai de douleur, & vous l'aurez voulu.... (*En la regardant tristement.*) Sophie.....

S O P H I E.

Je ressens toute la peine que je vous cause.

S A I N T - A L B I N,

(*la regardant encore.*)

Sophie.....

S O P H I E,

(*à Madame Hébert, en sanglottant.*)

O ma Bonne, que ses larmes me font de mal !..... Sergi, n'opprimez pas mon ame foible..... J'en ai assez

F iv

128 LE PERE DE FAMILLE,
de ma douleur.... (*Elle se couvre les yeux de ses mains.*) Adieu, Sergi.
(*Elle s'éloigne.*)

S A I N T - A L B I N.

Non, non.... Je ne le puis....
Madame Hébert, retenez-la.... Ayez pitié de nous.

Madame H É B E R T.

Pauvre Sergi !

S A I N T - A L B I N , (*à Sophie.*)

Vous ne vous éloignerez pas....
J'irai.... Je vous suivrai.... Sophie,
arrêtez.... (*Il se jette à ses genoux.*)
Ce n'est ni par vous, ni par moi que
je vous conjure.... c'est au nom de
ces parens cruels.... Si je vous perds,
je ne pourrai ni les voir, ni les en-
tendre ; ni les souffrir.... Voulez-vous
que je les haïsse ?

S O P H I E.

Aimez vos parens. Obéissez-leur.
Oubliez-moi. Ne me suivez pas ; je
vous le défends. (*Elle sort avec Ma-
dame Hébert.*)

S C E N E X V.

SAINT-ALBIN *seul.*

(Il marche. Il se plaint. Il se désespère. Il nomme Sophie par intervalles. Ensuite il s'appuie sur le dos d'un fauteuil, les yeux couverts de ses mains.)

S C E N E X V I.

SAINT-ALBIN, CÉCILE,
GERMEUIL.

(Pendant qu'il est dans cette situation, Cécile & Germeuil entrent.)

G E R M E U I L,

(s'arrêtant sur le fond, & regardant tristement Saint-Albin, dit à Cécile :)

LE voilà, le malheureux ! Il est accablé, & il ignore que, dans ce moment.... Que je le plains ! Mademoiselle, parlez-lui.

F v

Saint-Albin !

S A I N T - A L B I N ,

(qui ne les voit point, mais qui les entend approcher , leur crie , sans les regarder :)

Qui que vous soyez , allez retrouver les barbares qui vous envoient. Retirez-vous.

C É C I L E.

Mon frere , c'est moi ; c'est Cécile qui connoît votre peine , & qui vient à vous.

S A I N T - A L B I N ,

(toujours dans la même position.)

Retirez-vous.

C É C I L E.

Je m'en irai , si je vous afflige.

S A I N T - A L B I N .

Vous m'affligez. Vous m'affligez :

C E C I L E s'en va.

S A I N T - A L B I N , (rappelle sa sœur d'une voix foible & douloureuse.)

Cécile !

C É C I L E ,

(s'approchant de son frere.)

Mon frere !

S A I N T - A L B I N ,

(la prenant par la main , sans changer de situation & sans la regarder.)

Elle m'aimoit. Ils me l'ont ôtée. Elle me fuit.

G E R M E U I L , *(à lui-même.)*

Plût au Ciel !

S A I N T - A L B I N .

J'ai tout perdu , ma sœur. J'ai tout perdu.

C É C I L È .

Il vous reste une sœur , un ami.

S A I N T - A L B I N ,

(se relevant avec vivacité.)

Où est Germeuil ?

C É C I L È .

Le voilà.

S A I N T - A L B I N ,

(se promene un moment en silence , puis il dit :)

Ma sœur , laissez-nous.

F vj

132 LE PERE DE FAMILLE,
C É C I L E,
(*parle bas à Germeuil & sort.*)
S A I N T - A L B I N,
(*en se promenant & à plusieurs reprises.*)
Oui.... C'est le seul parti qui me
reste.... & j'y suis résolu.

S C E N E X V I I .

SAINT - ALBIN , GERMEUIL.

S A I N T - A L B I N .

GERMEUIL, personne ne nous entend ?

G E R M E U I L .

Qu'avez-vous à me dire ?

S A I N T - A L B I N .

J'aime Sophie ; j'en suis aimé. Vous
aimez Cécile , & Cécile vous aime.

G E R M E U I L .

Moi, votre sœur !

S A I N T - A L B I N .

Vous , ma sœur. Mais la même

persécution qu'on me fait vous attend ;
& si vous avez du courage , nous
irons , Sophie , Cécile , vous & moi ,
chercher le bonheur loin de ceux qui
nous entourent & nous tyrannisent.

G E R M E U I L. .

Qu'ai-je entendu?... Il ne me man-
quoit que cette confiance!.... Qu'osez-
vous entreprendre , & que me con-
seillez-vous ? C'est ainsi que je recon-
noîtros les bienfaits dont votre pere
m'a comblé depuis que je respire !
Pour prix de sa tendresse , je rempli-
rois son ame de douleur , & je l'en-
verrois au tombeau en maudissant le
jour qu'il me reçut chez lui !

S A I N T - A L B I N.

Vous avez des scrupules , n'en par-
lons plus.

G E R M E U I L.

L'action que vous me proposez ;
& celle que vous avez résolue , sont
deux crimes.....

134 LE PERE DE FAMILLE,
(avec vivacité.)

Saint-Albin , abandonnez votre projet... Vous avez encouru la disgrâce de votre pere , & vous allez la mériter ; attirer sur vous le blâme public ; vous exposer à la poursuite des lois ; désespérer celle que vous aimez. Quelles peines vous vous préparez !... Quel trouble vous me causez !....

S A I N T - A L B I N .

Si je ne peux compter sur votre secours , épargnez-moi vos conseils.

G E R M E U I L .

Vous vous perdez.

S A I N T - A L B I N .

Le sort en est jeté.

G E R M E U I L .

Vous me perdez moi-même : vous me perdez.... Que dirai-je à votre pere , lorsqu'il m'apportera sa douleur ?.... à votre oncle ?.... Oncle cruel ! Neveu plus cruel encore !... Avez-vous dû me confier vos desseins ?... Que suis-je venu chercher ici.... Pourquoi vous ai-je vu ?....

S A I N T - A L B I N.

Adieu , Germeuil. Embrassez-moi.
Je compte sur votre discrétion.

G E R M E U I L.

Où courez-vous ?

S A I N T - A L B I N.

M'affurer le seul bien dont je fasse
cas , & m'éloigner d'ici pour jamais.

S C E N E X V I I I.

G E R M E U I L *seul.*

LE fort m'en veut-il assez ! Le voilà
résolu d'enlever sa maîtresse ; & il
ignore qu'au même instant son oncle
travaille à le faire enfermer.... Je de-
viens coup sur coup leur confident &
leur complice..... Quelle situation est
la mienne ! Encore si je pouvois m'ou-
vrir au pere respectable..... Mais ils
ont exigé le secret.... Y manquer , je ne
le puis ni ne le dois.... Voilà ce que le
Commandeur a vu lorsqu'il s'est adressé
à moi , à moi qu'il déteste, pour l'exé-

136 LE PERE DE FAMILLE ,
cution de l'ordre injuste qu'il sollicite...
En me présentant sa fortune & sa niece ,
deux appas auxquels il n'imagine pas
qu'on résiste , son but est de m'embar-
quer dans un complot qui me perde....
Si son neveu le prévient , autres dan-
gers.... Mais Cécile fait tout ; elle con-
noît mon innocence.... Eh ! que ser-
vira son témoignage contre le cri de la
famille entière qui se soulèvera contre
moi ?.... Dans quels embarras ils m'ont
précipité , le neveu par indiscretion ,
l'oncle par méchanceté !..... Et toi ,
malheureuse innocente dont les intérêts
ne touchent personne , qui te sauvera
de deux hommes violens qui ont éga-
lement résolu ta ruine ?..... L'un m'at-
tend pour la consommer , l'autre y
court ; & je n'ai qu'un instant.... Ne le
perdons pas.... Emparons-nous d'abord
de l'ordre. Je m'expose , je le fais ;
mais il faut faire son devoir , & fermer
les yeux sur le reste.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

GERMEUIL, CÉCILE.

GERMEUIL, (*d'un ton suppliant.*)**M**Ademoiselle.

C É C I L E.

Laissez-moi : qu'osez-vous me demander ? Je recevrais la maîtresse de mon frere chez moi ! chez moi ! dans mon appartement ! dans la maison de mon pere ! Laissez-moi , vous dis-je ; je ne veux pas vous entendre.

G E R M E U I L.

C'est le seul asile qui lui reste , & le seul qu'elle puisse accepter.

C É C I L E.

Non , non , non.

138 LE PERE DE FAMILLE,

G E R M E U I L.

Je ne vous demande qu'un instant ;
que je puisse regarder autour de moi,
me reconnoître.

C É C I L E.

Non, non.... Une inconnue!

G E R M E U I L.

Une infortunée, à qui vous ne pour-
riez refuser de la commisération, si
vous la voyiez.

C É C I L E.

Que diroit mon pere ?

G E R M E U I L.

Le respecté - je moins que vous ?
Craindrois-je moins de l'offenser ?

C É C I L E.

Et le Commandeur ?

G E R M E U I L.

C'est un homme barbare.

C É C I L E.

Vous êtes la cause de toutes mes
peines.

G E R M E U I L.

Dans cette conjoncture difficile,

c'est votre frere, c'est votre oncle que je vous prie de considérer ; épargnez-leur à chacun une action odieuse.

C É C I L E.

La maîtresse de mon frere ! Une inconnue !.... Non , Monsieur : mon cœur me dit que cela est mal , & il ne m'a jamais trompée. Ne m'en parlez plus. Je tremble qu'on ne nous écoute.

G E R M E U I L.

Ne craignez rien. Votre pere est tout à sa douleur ; le Commandeur & votre frere à leurs projets. Les gens sont écartés. J'ai pressenti votre répugnance.....

C É C I L E.

Qu'avez-vous fait !

G E R M E U I L.

Le moment m'a paru favorable , & je l'ai introduite ici. Elle y est. La voilà. Renvoyez-la , Mademoiselle.

C É C I L E.

Germeuil , qu'avez-vous fait ?

S C E N E 11.

GERMEUIL, CÉCILE,
S O P H I E.

(SOPHIE entre sur la scène comme une troublée. Elle ne voit point ; elle n'entend point ; elle ne fait où elle est. Cécile, de son côté, est dans une agitation extrême.)

S O P H I E.

JE ne fais où je suis.... Je ne fais où je vais.... Il me semble que je marche dans les ténèbres.... Ne rencontrerai-je personne qui me conduise ?... O Ciel ! ne m'abandonnez pas.

GERMEUIL *l'appelle.*

Mademoiselle, Mademoiselle !

S O P H I E.

Qui est-ce qui m'appelle ?

GERMEUIL.

C'est moi, Mademoiselle, c'est moi.

S O P H I E.

Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ? Qui
que vous soyez , secourez-moi.
sauvez-moi.

G E R M E U I L ,

(*va la prendre par la main , & lui dit :*)

Venez. . . . mon enfant. . . . Par ici.

S O P H I E , (*fait quelques pas , &
tombe sur ses genoux.*)

Jene puis. . . . La force m'abandonne. . . .
Je succombe. . . .

C É C I L E.

O Ciel ! (*à Germeuil.*) Appelez.
Eh ! non , n'appellez pas.

G E R M E U I L & C É C I L E ,

(*relevent Sophie & la mettent sur un
fauteuil.*)

S O P H I E ,

(*les yeux fermés & comme dans le
délire de la défaillance.*)

Les cruels !. Que leur ai-je fait ?
(*Elle regarde autour d'elle avec toutes
les marques de l'effroi.*)

144 LE PERE DE FAMILLE ;
commisération ne sont pas perdues...
Mademoiselle ! (*Elle se jette aux genoux de Cécile.*)

C É C I L E ,
(*s'approche d'elle , & lui tend les mains.*)
Levez-vous.

GERMEUIL , (*à Cécile.*)
 Vos yeux se remplissent de larmes.
Son malheur vous a touchée.

C É C I L E , (*à Germeuil.*)
Qu'avez-vous fait !

S O P H I E .
Dieu soit loué ; tous les cœurs ne
sont pas endurcis.

C É C I L E , (*à Sophie.*)
Je connois le mien. Je ne voulois ni
vous voir , ni vous entendre... Enfant
aimable & malheureux , comment vous
nommez-vous ?

S O P H I E .
Sophie.

C É C I L E , (*en l'embrassant.*)
Sophie , venez.

GERMEUIL.

GERMEUIL,

(*se jette aux genoux de Cécile, & lui prend une main qu'il baise sans parler.*)

C É C I L E.

Que me demandez - vous encore ?
Ne fais-je pas tout ce que vous voulez ?

GERMEUIL,

(*en se relevant, à part.*)

Imprudent !..... Qu'allois - je lui dire ?.....

S C E N E III.

Mlle. CLAIRET, SOPHIE,
CÉCILE, GERMEUIL.

(CÉCILE ouvre la porte de sa chambre, appelle Mlle. Clairet, lui remet Sophie, & lui parle à l'oreille.)

Mlle. CLAIRET, (à Cécile.)

J'Entends, Mademoiselle. Reposez-vous sur moi.

G

SCÈNE IV.

GERMEUIL, CÉCILE.

CÉCILE,

(après un moment de silence, avec
chagrin.)

ME voilà, grâces à vous, à la merci
de mes gens.

GERMEUIL.

Je ne vous ai demandé qu'un instant
pour lui trouver un asile. Quel mérite
y auroit-il à faire le bien, s'il n'y avoit
aucun inconvénient ?

CÉCILE.

Que les hommes sont dangereux !.....
Eloignez vous..... Vous vous en allez,
je crois ?

GERMEUIL.

Je vous obéis.

CÉCILE.

Fort bien ! Après m'avoir mise dans

la position la plus cruelle, il ne vous reste plus qu'à m'y laisser. Allez, Monsieur, allez.

G E R M E U I L.

Que je suis malheureux !

C É C I L E.

Vous vous plaignez, je crois ?

G E R M E U I L.

Je ne fais rien qui ne vous déplaîse.

C É C I L E.

Vous m'impatentez..... Songez que je suis dans un trouble qui ne me laissera rien prévoir, rien prévenir. Comment oserai-je lever les yeux devant mon pere ? S'il s'apperçoit de mon embarras, & qu'il m'interroge, je ne mentirai pas. Savez-vous qu'il ne faut qu'un mot inconsideré pour éclairer un homme tel que le Commandeur ?.... Et mon frere!.... Je redoute d'avance le spectacle de sa douleur. Que va-t-il devenir, lorsqu'il ne trouvera plus Sophie ?..... Monsieur,

G ij

148 LE PERE DE FAMILLE ;
ne me quittez pas un moment, si vous
ne voulez pas que tout se découvre....
Mais on vient. Allez.... Restez.... Non ;
retirez-vous.....

S C E N E V.

C É C I L É *seule.*

Ciel ! dans quel état je suis !

S C E N E V I.

CÉCILE , LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,
(*à sa maniere.*)

Cécile , te voilà seule !

CÉCILE, (*d'une voix altérée.*)

Oui, mon cher oncle. C'est assez
mon goût.

LE COMMANDEUR.
Je te croyois avec l'ami.

C E C I L E.

Qui, l'ami ?

LE COMMANDEUR.

Eh ! Germeuil.

C E C I L E.

Il vient de sortir.

LE COMMANDEUR.

Que te disoit-il ? Que lui disois-tu ?

C E C I L E.

Des choses déplaisantes, comme
c'est sa coutume.

LE COMMANDEUR.

Je ne vous conçois pas. Vous ne pouvez vous accorder un moment : cela me fâche. Il a de l'esprit, des talens, des connoissances, des mœurs dont je fais grand cas. Point de fortune à la vérité ; mais de la naissance. Je l'estime ; & je lui ai conseillé de penser à toi.

C E C I L E.

Qu'appellez-vous, penser à moi ?

G iij

150 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

Cela s'entend. Tu n'a pas résolu de rester fille apparemment ?

C E C I L E.

Pardonnez - moi, Monsieur ; c'est mon projet.

LE COMMANDEUR.

Cécile , veux-tu que je te parle à cœur ouvert ? Je suis entièrement détaché de ton frere : c'est une ame dure , un esprit intraitable ; & il vient encore tout-à-l'heure d'en user avec moi d'une maniere indigne , & que je ne lui pardonnerai de ma vie..... Il peut à présent courir tant qu'il voudra , après la créature dont il s'est entêté , je ne m'en soucie plus..... On se lasse à la fin d'être bon..... Toute ma tendresse s'est retirée sur toi , ma chere niece..... Si tu voulois un peu ton bonheur , celui de ton pere & le mien.....

C E C I L E.

Vous devez le supposer.

LE C O M M A N D E U R.

Mais tu ne me demandes pas ce qu'il faudroit faire ?

C E C I L E.

Vous ne me le laisserez pas ignorer.

LE C O M M A N D E U R.

Tu as raison. Eh bien ! il faudroit te rapprocher de Germeuil. C'est un mariage auquel ton pere ne consentira pas sans la derniere répugnance. Mais je parlerai. Je leverai les obstacles. Si tu veux , j'en fais mon affaire.

C E C I L E.

Vous me conseilleriez de penser à quelqu'un qui ne seroit pas du choix de mon pere ?

LE C O M M A N D E U R.

Il n'est pas riche. Tout tient à cela. Mais , je te l'ai dit , ton frere ne m'est plus rien , & je vous assurerai tout mon bien. Cécile , cela vaut la peine d'y réfléchir.

G iv.

C E C I L E.

Moi, que je dépouille mon frere !

L E C O M M A N D E U R.

Qu'appelles-tu , dépouiller ? Je ne vous dois rien. Ma fortune est à moi ; & elle me coûte assez pour en disposer à mon gré.

C E C I L E.

Mon oncle , je n'examinerai point jusqu'où les parens sont les maîtres de leur fortune , & s'ils peuvent sans injustice la transporter où il leur plaît. Je fais que je ne pourrois accepter la vôtre sans honte ; & c'en est assez pour moi.

L E C O M M A N D E U R.

Et tu crois que Saint-Albin en feroit autant pour sa sœur ?

C E C I L E.

Je connois mon frere ; & s'il étoit ici , nous n'aurions tous les deux qu'une voix.

L E C O M M A N D E U R.

Et que me diriez-vous ?

C E C I L E.

Monfieur le Commandeur , ne me
 preffez pas ; je fuis vraie.

LE C O M M A N D E U R.

Tant mieux. Parle. J'aime la vérité.
 Tu dis ?

C E C I L E.

Que c'est une inhumanité fans exem-
 ple , que d'avoir en Province des pa-
 rens plongés dans l'indigence , que vous
 fruffrez d'une fortune qui leur appar-
 tient , & dont ils ont un befoin fi grand ;
 que nous ne voulons , ni mon frere , ni
 moi , d'un bien qu'il faudroit reftituer à
 ceux à qui les lois de la nature & de
 la fociété l'ont deftiné.

LE C O M M A N D E U R.

Eh bien ! vous ne l'aurez ni l'un ni
 l'autre. Je vous abandonnerai tous. Je
 fortirai d'une maifon où tout va au re-
 bours du fens commun , où rien n'é-
 gale l'infolence des enfans , fi ce n'est
 l'imbécillité du maître. Je Jouirai de la

G v.

154 LE PERE DE FAMILLE ;
vie , & je ne me tourmenterai pas davantage pour des ingrats.

C E C I L E.

Mon cher oncle , vous ferez bien.

LE C O M M A N D E U R.

Mademoiselle , votre approbation est de trop , & je vous conseille de vous écouter. Je fais ce qui se passe dans votre ame ; je ne suis pas la dupe de votre défintéressement , & vos petits secrets ne sont pas aussi cachés que vous l'imaginez. Mais il suffit..... & je m'entends.



S C E N E V I I.

**CÉCILE , LE COMMANDEUR ;
LE PERE DE FAMILLE , SAINT-
ALBIN.**

*(Le Pere de Famille entre le premier.
Son fils le suit.)*

S A I N T - A L B I N ,
*(violent , désolé , éperdu , ici & dans
toute la Scene.)*

ELLES n'y sont plus..... On ne fait
ce qu'elles sont devenues..... Elles ont
disparu.

LE COMMANDEUR , (à part.)
Bon. Mon ordre est exécuté.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere , écoutez la priere d'un
fils désespéré. Rendez - lui Sophie. Il
est impossible qu'il vive sans elle. Vous
faites le bonheur de tout ce qui vous

G vj

156 LE PERE DE FAMILLE ;
environne. Votre fils fera-t-il le seul
que vous ayez rendu malheureux ?.....
Elle n'y est plus.... Elles ont disparu....
Que ferai-je ?.... Quelle sera ma vie ?

LE COMMANDEUR, (*à part.*)

Il a fait diligence.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE.

Je n'ai aucune part à leur absence :
Je vous l'ai déjà dit. Croyez-moi.

(*Il se promene lentement , la tête
baissée , & l'air chagrin.*)

S A I N T - A L B I N ,

(*s'écrie en se tournant vers le fond.*)

Sophie , où êtes-vous ? Qu'êtes-
vous devenue ?.... Ah !.....

C E C I L E , (*à part.*)

Voilà ce que j'avois prévu.

LE COMMANDEUR, (*à part.*)

Consommons notre ouvrage. Allons :

(*A son neveu , d'un ton compatissant.*)

Saint-Albin !

S A I N T - A L B I N.

Monfieur , laissez - moi. Je ne me repens que trop de vous avoir écouté....
Je la fuivois..... Je l'aurois fléchie.....
Et je l'ai perdue !

L E C O M M A N D E U R.

Saint-Albin !

S A I N T - A L B I N.

Laissez-moi.

L E C O M M A N D E U R.

J'ai caufé ta peine , & j'en fuis affligé.

S A I N T - A L B I N.

Que je fuis malheureux !

L E C O M M A N D E U R.

Germeuil me l'avoit bien dit. Mais auffi qui pouvoit imaginer que pour une fille comme il y en a tant , tu tomberois dans l'état où je te vois ?

S A I N T - A L B I N , (avec terreur.)

Que dites-vous de Germeuil ?

L E C O M M A N D E U R.

Je dis.... Rien....

S A I N T - A L B I N.

Tout me manqueroit-il en un jour ?

158 LE PERE DE FAMILLE,
& le malheur qui me poursuit m'au-
roit-il encore ôté mon ami?... Mon-
sieur le Commandeur, achevez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil & moi.... Je n'ose te l'a-
vouer.... Tu ne nous le pardonneras
jamais.....

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Commandeur.*)

Qu'avez-vous fait ? Serait-il pos-
sible !.... Mon frere, expliquez-vous.

LE COMMANDEUR.

Cécile.... Germeuil te l'aura con-
fié?... Dis pour moi.

S A I N T - A L B I N ,
(*au Commandeur.*)

Vous me faites mourir.

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec sévérité.*)

Cécile, vous vous troublez !

S A I N T - A L B I N .

Ma sœur !

LE PERE DE FAMILLE,
(regardant encore sa fille avec sévérité.)

Cécile !.... Mais non , le projet est trop odieux.... Ma fille & Germeuil en sont incapables.

S A I N T - A L B I N.

Je tremble.... Je frémis.... O Ciel ! de quoi suis-je menacé ?

LE PERE DE FAMILLE,
(avec sévérité.)

Monfieur le Commandeur, expliquez-vous, vous dis-je, & cessez de me tourmenter par les soupçons que vous répandez sur tout ce qui m'entoure.

(Le Pere de Famille se promene : il est indigné. Le Commandeur hypocrite paroît honteux , & se tait. Cécile a l'air consterné. Saint-Albin a les yeux sur le Commandeur , & attend avec effroi qu'il s'explique.)

LE PERE DE FAMILLE,
(au Commandeur.)

Avez-vous résolu de garder longtemps ce silence cruel ?

160 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, (*à sa niece.*)
Puisque tu te tais, & qu'il faut que
je parle.....

(*A Saint-Albin.*)

Ta maîtresse.....

S A I N T - A L B I N .

Sophie ?.....

LE COMMANDEUR.

Est renfermée.

S A I N T - A L B I N .

Grand Dieu !

LE COMMANDEUR.

J'ai obtenu l'ordre.... Et Germeuil
s'est chargé du reste.

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil !

S A I N T - A L B I N .

Lui !

C É C I L E .

Mon frere, il n'en est rien.

S A I N T - A L B I N .

Sophie..... & c'est Germeuil !

(*Il se renverse sur un fauteuil, avec
toutes les marques du désespoir.*)

LE PERE DE FAMILLE,

(*au Commandeur.*)

Et que vous a fait cette infortunée ;
pour ajouter à son malheur la perte de
l'honneur & de la liberté ? Quels droits
avez-vous sur elle ?

LE COMMANDEUR.

La maison est honnête.

S A I N T - A L B I N.

Je la vois..... Je vois ses larmes.
J'entends ses cris, & je ne meurs pas !....

(*Au Commandeur.*)

Barbare , appelez votre indigne
complice. Venez tous les deux ; par
pitié, arrachez-moi la vie.... Sophie !....
Mon pere , secourez-moi. Sauvez-moi
de mon désespoir.

(*Il se jette entre les bras de son pere.*)

LE PERE DE FAMILLE.

Calmez-vous , malheureux.

S A I N T - A L B I N,

(*entre les bras de son pere , & d'un
ton plaintif & douloureux.*)

Germeuil !.... Lui !.... Lui !....

162 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

Il n'a fait que ce que tout autre au-
roit fait à sa place.

S A I N T - A L B I N ,
(*toujours sur le sein de son pere ;
& du même ton.*)

Qui se dit mon ami ! Le perfide !

LE PERE DE FAMILLE.
Sur qui compter désormais !

LE COMMANDEUR.

Il ne le vouloit pas ; mais je lui ai
promis ma fortune & ma niece.

C É C I L E .

Mon pere , Germeuil n'est ni vil ,
ni perfide.

LE PERE DE FAMILLE.
Qu'est-il donc ?

S A I N T - A L B I N , (*à son pere.*)

Ecoutez , & connoissez-le.... Ah le
traître !.... Chargé de votre indigna-
tion , irrité par cet oncle inhumain.....
abandonné de Sophie.....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

S A I N T - A L B I N .

J'allois, dans mon désespoir, m'en saisir & l'emporter au bout du monde.... Non, jamais homme ne fut plus indignement joué.... Il vient à moi.... Je lui confie ma pensée comme à mon ami..... Il me blâme.... Il me dissuade.... Il m'arrête ; & c'est pour me trahir, me livrer, me perdre.... Il lui en coûtera la vie. ●



S C E N E V I I I .

LE PERE DE FAMILLE ;
LE COMMANDEUR , CÉCILE ,
SAINT-ALBIN , GERMEUIL .

C É C I L E ,

(*qui la première apperçoit Germeuil ,
court à lui , & lui crie :*)

GERMEUIL !.... où allez-vous ?

S A I N T - A L B I N ,

(*s'avance vers lui , & lui crie avec
fureur :*)

Traître , où est-elle ? Rends-la moi ,
& te prépare à défendre ta vie .

LE PERE DE FAMILLE ,

(*courant après Saint-Albin .*)

Mon fils !

C É C I L E .

Mon frere !.... Arrêtez..... Je me
meurs.....

(*Elle tombe dans un fauteuil .*)

LE COMMANDEUR,

(au Pere de Famille.)

Y prend-elle intérêt ? Qu'en dites-
vous ? ●

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil , retirez-vous.

G E R M E U I L.

Monsieur , permettez que je reste.

S A I N T - A L B I N.

Que t'a fait Sophie ? Que t'ai-je fait
pour me trahir ?

LE PERE DE FAMILLE,

(toujours à Germeuil.)

Vous avez commis une action odieuse.

S A I N T - A L B I N.

Si ma sœur t'est chere ; si tu la vou-
lois , ne valoit-il pas mieux ?... Je te
l'avois proposé.... Mais c'est par une
trahison qu'il te convenoit de l'obtenir...
Homme vil , tu t'es trompé.... Tu ne
connois ni Cécile , ni mon pere , ni ce
Commandeur qui t'a dégradé , & qui
jouit maintenant de ta confusion.... Tu
ne répons rien !.... Tu te tais !

166 LE PERE DE FAMILLE,

GERMEUIL,

(avec froideur & fermeté.)

Je vous écoute, Monsieur, & je vois qu'on ôte ici l'estime, en un moment, à celui qui a passé toute sa vie à la mériter. J'attendois autre chose.

LE PERE DE FAMILLE.

N'ajoutez pas la fausseté à la perfidie. Retirez-vous.

GERMEUIL.

Je ne suis ni faux, ni perfide.

SAINT-ALBIN.

Quelle insolente intrépidité!

LE COMMANDEUR,

(à Germeuil.)

Mon ami, il n'est plus temps de dissimuler. J'ai tout avoué.

GERMEUIL, (au Commandeur.)

Monsieur, je vous entends, & je vous reconnois.

LE COMMANDEUR.

Que veux-tu dire? Je t'ai promis ma fortune & ma niece: c'est notre traité, & il tient.

G E R M E U I L.

Je n'estime pas assez la fortune pour en vouloir au prix de l'honneur ; & votre niece ne doit pas être la récompense d'une perfidie..... Voilà votre ordre.

L E C O M M A N D E U R ,

(en le reprenant.)

Voyons. Voyons.

G E R M E U I L.

Il seroit en d'autres mains , si j'en avois fait usage.

S A I N T - A L B I N.

Qu'ai-je entendu ? Sophie est libre !

G E R M E U I L.

Saint-Albin , apprenez à vous méfier des apparences , & à rendre justice à un homme d'honneur.

(Au Commandeur :)

Monfieur , je vous salue.

(Il sort.)

S C E N E I X.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR, SAINT-
ALBIN, CÉCILE.

LE PERE DE FAMILLE,
(avec regret.)

J'AI jugé trop vite. Je l'ai offensé.

LE COMMANDEUR,
(stupéfait, regarde sa Lettre-de-Cachet.)
Il m'a joué.

LE PERE DE FAMILLE.
Vous méritez cette humiliation.

LE COMMANDEUR.
Fort bien ! encouragez-les à me
manquer ; ils n'y sont pas assez dis-
posés.

S A I N T - A L B I N .

En quelque endroit qu'elle soit , sa
Bonne doit être revenue... J'irai.
Je verrai sa Bonne. Je m'accuserai.
J'embrasserai

J'embrasserai ses genoux. Je pleurerai.
Je la toucherai , & je percerai ce
mystere. •

(*Il va pour sortir.*)

C É C I L E , (*en le suivant.*)

Mon frere !

S A I N T - A L B I N , (*à Cécile.*)

Ma sœur , de grace , faites ma paix
avec Germeuil.

S C E N E X.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

V O U S avez entendu ?

LE PERE DE FAMILLE.

Oui , mon frere.

LE COMMANDEUR.

Savez-vous où il va ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je le fais.

H

170 LE PERE DE FAMILLE ,
LE COMMANDEUR.

Et vous ne l'arrêtez pas ?

LE PERE DE FAMILLE.
Non.

LE COMMANDEUR.
Et s'il vient à retrouver cette fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je compte beaucoup sur elle ; c'est un enfant ; mais c'est un enfant bien né ; & dans cette circonstance , elle fera plus que vous & moi.

LE COMMANDEUR.
Bien imaginé !

LE PERE DE FAMILLE.
Mon fils n'est pas dans un moment où la raison puisse quelque chose sur lui.

LE COMMANDEUR.
Donc il n'a qu'à se perdre ? J'enrage.
Et vous êtes un pere de famille ? Vous ?

LE PERE DE FAMILLE.
Pourriez-vous m'apprendre ce qu'il faut faire ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'il faut faire ? Être le maître chez soi ; se montrer homme d'abord ; & pere après, s'ils le méritent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et contre qui, s'il vous plaît, faut-il que j'agisse ?

LE COMMANDEUR.

Contre qui ? Belle question ! Contre tous. Contre ce Germeuil, qui nourrit votre fils dans son extravagance, qui cherche à faire entrer une créature dans la famille pour s'en ouvrir la porte à lui-même, & que je chasserois de ma maison : contre une fille qui devient de jour en jour plus insolente, qui me manque à moi, qui vous manquera bientôt à vous, & que j'enfermérois dans un Couvent : contre un fils qui a perdu tout sentiment d'honneur, qui va nous couvrir de ridicule & de honte, & à qui je rendrois la vie si dure, qu'il ne seroit pas tenté

H ij

172 LE PERE DE FAMILLE ;

plus long-temps de se soustraire à mon autorité. Pour la vieille qui l'a attiré chez elle, & la jeune dont il a la tête tournée, il y a beau jour que j'aurois fait sauter tout cela. C'est par où j'aurois commencé ; & à votre place, je rougirois qu'un autre s'en fût avisé le premier..... Mais il faudroit de la fermeté, & nous n'en avons point.

LE PERE DE FAMILLE.

Je vous entends. C'est-à-dire, que je chasserai de ma maison un homme que j'y ai reçu au sortir du berceau, à qui j'ai servi de pere, qui s'est attaché à mes intérêts depuis qu'il se connoît, qui aura perdu ses plus belles années auprès de moi, qui n'aura plus de ressource si je l'abandonne, & à qui il faut que mon amitié soit funeste si elle ne lui devient pas utile ; & cela, sous prétexte qu'il donne de mauvais conseils à mon fils, dont il a désapprouvé les projets ; qu'il sert une malheureuse créature que peut-être il n'a

jamais vue ; ou plutôt parce qu'il n'a pas voulu être l'instrument de sa perte.

J'enfermerai ma fille dans un Couvent ; je chargerai sa conduite ou son caractère de soupçons désavantageux ; je flétrirai sa réputation ; & cela , parce qu'elle aura quelquefois usé de représailles avec Monsieur le Commandeur ; qu'irritée par son humeur chagrine , elle fera sortie de son caractère , & qu'il lui sera échappé un mot peu mesuré.

Je me rendrai odieux à mon fils ; j'éteindrai dans son âme les sentimens qu'il me doit ; j'acheverai d'enflammer son caractère impétueux , & de le porter à quelque éclat qui le déshonore dans le monde tout en y entrant ; & cela , parce qu'il a rencontré une infortunée qui a des charmes & de la vertu ; & que , par un mouvement de jeunesse qui marque au fond la bonté de son naturel , il a pris un attachement qui m'afflige.

H iij

174 LE PERE DE FAMILLE ;

N'avez-vous pas honte de vos conseils ? Vous qui devriez être le protecteur de mes enfans auprès de moi , c'est vous qui les accusez : vous leur cherchez des torts ; vous exagérez ceux qu'ils ont ; & vous seriez fâché de ne leur en pas trouver.

LE COMMANDEUR.

C'est un chagrin que j'ai rarement.

LE PERE DE FAMILLE.

Et ces femmes contre lesquelles vous obtenez un ordre ?

LE COMMANDEUR.

Il ne vous restoit plus que d'en prendre aussi la défense. Allez , allez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'ai tort. Il y a des choses qu'il ne faut pas vouloir vous faire sentir , mon frere. Mais cette affaire me touchoit d'assez près , ce me semble , pour que vous daignassiez m'en dire un mot.

LE COMMANDEUR.

C'est moi qui ai tort , & vous avez toujours raison.

LE PÈRE DE FAMILLE.

Non , Monsieur le Commandeur , vous ne ferez de moi ni un pere dur & injuste , ni un homme ingrat & mal-faisant. Je ne commettrai point une violence , parce qu'elle est de mon intérêt ; je ne renoncerai point à mes espérances , parce qu'il est survenu des obstacles qui les éloignent ; & je ne ferai point un défert de ma maison , parce qu'il s'y passe des choses qui me déplaisent comme à vous.

LE COMMANDEUR.

Voilà qui est expliqué. Oh bien ! conservez votre chere fille ; aimez bien votre cher fils ; laissez en paix les créatures qui le perdent ; cela est trop sage pour qu'on s'y oppose. Mais pour votre Germeuil , je vous avertis que nous ne pouvons plus loger , lui & moi , sous le même toit..... Il n'y a point de milieu. Il faut qu'il soit hors d'ici aujourd'hui , ou que j'en sorte demain.

H iv

176 LE PERE DE FAMILLE ,
LE PERE DE FAMILLE.

Monfieur le Commandeur , vous êtes
le maître.

LE COMMANDEUR.

Je m'en doutois. Vous feriez en-
chanté que je m'en allasse ; n'est-ce
pas ? Mais je refterai : oui , je refterai ;
ne fût-ce que pour vous remettre fous
le nez vos fottifes , & vous faire honte.
Je fuis curieux de favoir ce que tout
ceci deviendra.

Fin du troifieme Aête.





A C T E I V.

*SCENE PREMIERE.*SAINT-ALBIN *seul.**(Il entre furieux.)*

Tout est éclairci. Le traître Germeuil est démasqué. Malheur à lui ! Malheur à lui ! C'est lui qui a emmené Sophie. Il l'a arrachée des bras de sa Bonne. Je ne le quitte plus qu'il ne m'ait instruit.

(Il appelle.)

Philippe !



H v

S C E N E I I.

SAINT-ALBIN, PHILIPPE.

PHILIPPE.

MONSIEUR !

SAINT-ALBIN,
(*en donnant une Lettre.*)

Portez cela.

PHILIPPE.

A qui, Monsieur ?

SAINT-ALBIN.

A Germeuil.....

PHILIPPE

(*va pour sortir ; il s'arrête & revient
sur ses pas.*)

SAINT-ALBIN.

Je m'i arrache l'aveu de son crime
& le secret de sa retraite, & je cours
par-tout où me conduira l'espoir de la
retrouver.....

(*Il apperçoit Philippe qui est resté.*)

Tu n'es pas allé, revenu ?

P H I L I P P E.

Monsieur.....

S A I N T - A L B I N.

Eh bien ?

P H I L I P P E.

N'y a-t-il rien là-dedans dont Monsieur votre pere soit fâché ?

S A I N T - A L B I N.

Marchez.

S C E N E III.S A I N T - A L B I N , (*seul.*)

LUI, qui me doit tout !.....



S C E N E I V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*continuant.*)

QUE j'ai cent fois défendu contre le Commandeur !.... A qui....

(*en appercevant sa sœur.*)

Malheureuse, à quel homme t'es-tu attachée !

C É C I L E.

Que dites-vous ? Qu'avez-vous ?
Mon frere, vous m'effrayez.

S A I N T - A L B I N.

Le perfide ! Le traître !.... Elle alloit dans la confiance qu'on la menoit ici.... Il a abusé de votre nom....

C É C I L E.

Germeuil est innocent.

S A I N T - A L B I N.

Il a pu voir leurs larmes ! entendre

leurs cris ! les arracher l'une à l'autre !
Le barbare !

C É C I L E.

Ce n'est point un barbare ; c'est votre ami.

S A I N T - A L B I N.

Mon ami !.... Je le voulois.... Il n'a tenu qu'à lui de partager mon sort.... d'aller lui & moi , vous & Sophie....

C É C I L E.

Qu'entends-je ?..... Vous lui auriez proposé ?.....

S A I N T - A L B I N.

Que ne me dit-il pas ? Que ne m'opposa-t-il pas ? Avec quelle fausseté !....

C É C I L E.

C'est un homme d'honneur : oui , Saint - Albin ; & c'est en l'accusant que vous achevez de m'en convaincre.

S A I N T - A L B I N.

Qu'osez-vous dire ?..... Tremblez , tremblez.... Le défendre , c'est redoubler ma fureur.... Eloignez-vous.

182 LE PERE DE FAMILLE ;

C É C I L E .

Non , mon frere ; vous m'écoutez. Germeuil.... Rendez - lui justice.... Ne le connoissez-vous plus ?.... Un moment l'a-t-il pu`changer ?.... Vous l'accusez ! Vous !.... Homme injuste !

S A I N T - A L B I N .

Malheur à toi , s'il te reste de la tendresse !.... Je pleure.... tu pleureras bientôt aussi.

C É C I L E ,

(avec terreur & d'une voix tremblante.)

Vous avez un dessein ?

S A I N T - A L B I N .

Par pitié pour vous , ne m'interrogez pas.

C É C I L E .

Vous me haïssez ?

S A I N T - A L B I N .

Je vous plains.

C É C I L E .

Vous attendez mon pere ?

S A I N T - A L B I N .

Je le fuis. Je fuis toute la terre.

C É C I L E.

Je le vois. Vous voulez perdre Germeuil.... Vous voulez me perdre.... Eh bien ! perdez - nous..... Dites à mon pere.....

S A I N T - A L B I N.

Je n'ai plus rien à lui dire..... Il sait tout.

C É C I L E.

Ah Ciel !

S C E N E V.

S A I N T - A L B I N , C É C I L E ,
LE PERE DE FAMILLE.

S A I N T - A L B I N ,
(*marque d'abord de l'impatience à l'approche de son pere : ensuite il reste immobile.*)

. LE PERE DE FAMILLE.

TU me fuis , & je ne peux t'abandonner !.... Je n'ai plus de fils , & il te reste toujours un pere !.... Saint-Albin ,

184 LE PERE DE FAMILLE ;
pourquoi me fuyez-vous ? Je ne
viens pas vous affliger davantage , &
exposer mon autorité à de nouveaux
mépris Mon fils , mon ami , tu ne
veux pas que je meure de chagrin
Nous sommes seuls. Voici ton pere.
Voilà ta sœur. Elle pleure , & mes
larmes attendent les tiennes pour s'y
mêler Que ce moment sera doux ,
si tu veux !

Vous avez perdu celle que vous
aimiez , & vous l'avez perdue par
la perfidie d'un homme qui vous est
cher.

S A I N T - A L B I N ,
(*en levant les yeux au Ciel , avec
fureur :*)

Ah !

LE PERE DE FAMILLE.

Triomphez de vous & de lui.
Domptez une passion qui vous dé-
grade. Montrez-vous digne de moi
Saint-Albin , rendez-moi mon fils.

(S A I N T - A L B I N s'éloigne. On voit qu'il voudroit répondre aux sentimens de son pere, & qu'il ne le peut pas.)

LE P E R E D E F A M I L L E,
(suit son fils, en lui criant avec violence :)

Rends-moi mon fils. . . . rends-moi mon fils.

(S A I N T - A L B I N va s'appuyer contre le mur, élevant ses mains & cachant sa tête entre ses bras.)

LE P E R E D E F A M I L L E.

Il ne me répond rien. Ma voix n'arrive plus jusqu'à son cœur. Une passion insensée l'a fermé. Elle a tout détruit. Il est devenu stupide & féroce.

(Il se renverse dans un fauteuil, & dit :)

O pere malheureux ! Le Ciel m'a frappé. Il me punit dans cet objet de ma foiblesse.... J'en mourrai.... Cruels enfans ! c'est mon souhait..... c'est le vôtre.....

186 LE PERE DE FAMILLE,

C É C I L E,

(*s'approchant de son pere en sanglotant :*)

Ah ! mon pere.

LE PERE DE FAMILLE.

Consolez-vous..... Vous ne verrez pas long-temps mon chagrin.....

C É C I L E,

(*avec douleur , & saisissant les mains de son pere.*)

Si vous abandonnez vos enfans , que voulez-vous qu'ils deviennent ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*apres un moment de silence.*)

Cécile , j'avois des vues sur vous.... Germeuil... Je disois , en vous regardant tous les deux : Voilà celui qui fera le bonheur de ma fille..... Elle relevera la famille de mon ami.

C É C I L E , (*surprise.*)

Qu'ai-je entendu !

D R A M E. 187

S A I N T - A L B I N ,
(*se retournant avec fureur.*)

Il auroit épousé ma sœur ! Je l'appellerois mon frere ! Lui !

LE P E R E D E F A M I L L E .

Tout m'accable à la fois.... Il n'y faut plus penser.

S C E N E V I .

S A I N T - A L B I N , C É C I L E ,
LE P E R E D E F A M I L L E ,
GERMEUIL.

S A I N T - A L B I N .

LE voilà ; le voilà. Sortez , sortez tous.

C É C I L E ,

(*en courant au-devant de Germeuil.*)

Germeuil , arrêtez. N'approchez pas. Arrêtez.

188 LE PERE DE FAMILLE,

LE PERE DE FAMILLE,
(*en saisissant son fils par le milieu du
corps, & l'entraînant hors de la
Salle.*)

Saint-Albin!..... mon fils!.....

(*GERMEUIL s'avance, a une démar-
che ferme & tranquille.*)

S A I N T - A L B I N ,
(*avant que de sortir détourne la tête,
& fait signe à Germeuil.....*)

S C E N E V I I .

C É C I L E , G E R M E U I L .

C É C I L E .

S U I S - j e a s s e z m a l h e u r e u s e !



S C E N E V I I I.

**CÉCILE, GERMEUIL,
LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.**

LE PERE DE FAMILLE,
*(rentrant, rencontre le Commandeur
sur le fond de la Salle.)*

MON frere, dans un moment je suis
à vous.

LE COMMANDEUR.

C'est-à-dire que vous ne voulez pas
de moi dans celui-ci. Serviteur.



S C E N E I X.**C É C I L E , G E R M E U I L ,
L E P E R E D E F A M I L L E .****L E P E R E D E F A M I L L E ,
(à Germeuil.)**

LA division & le trouble sont dans ma maison, & c'est vous qui les causez. Germeuil, je suis mécontent. Je ne vous reprocherai point ce que j'ai fait pour vous. Vous le voudriez peut-être. Mais, après la confiance que je vous ai marquée aujourd'hui, je ne daterai pas de plus loin, je m'attendois à autre chose de votre part..... Mon fils médite un rapt; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer. Le Commandeur forme un autre projet odieux; il vous le confie, & vous me le laissez ignorer.

G E R M E U I L .**Ils l'avoient exigé.**

LE PÈRE DE FAMILLE.

Avez-vous dû le promettre?.....

Cependant cette fille dispaçoit, & vous êtes convaincu de l'avoir emmenée..... Qu'est-elle devenue?..... Que faut-il que j'augure de votre silence?.... Mais je ne vous presse pas de répondre. Il y a dans cette conduite une obscurité qu'il ne me convient pas de percer. Quoi qu'il en soit, je m'intéresse à cette fille, & je veux qu'elle se retrouve.

Cécile, je ne compte plus sur la consolation que j'espérois trouver parmi vous. Je pressens les chagrins qui attendent ma vieilleffe, & je veux vous épargner la douleur d'en être témoins: Je n'ai rien négligé, je crois, pour votre bonheur, & j'apprendrai avec joie que mes enfans sont heureux.



S C E N E X.

CÉCILE , GERMEUIL.

(CÉCILE se jette dans un fauteuil ,
& penche tristement sa tête sur ses
mains.)

G E R M E U I L .

J E VOUS votre inquiétude , & j'attends
vos reproches.

C É C I L E .

Je suis désespérée..... Mon frere en
veut à votre vie.

G E R M E U I L .

Sa Lettre ne signifie rien. Il se croit
offensé ; mais je suis innocent & tran-
quille.

C É C I L E .

Pourquoi vous ai-je cru ? Que n'ai-je
suivi mon pressentiment ?..... Vos avez
entendu mon pere.

GERMEUIL.

G E R M E U I L.

Votre pere est un homme juste, & je n'en crains rien.

C E C I L E.

Il vous aimoit. Il vous estimoit.

G E R M E U I L.

S'il eut ces sentimens, je les recouvrerai.

C E C I L E.

Vous auriez fait le bonheur de sa fille..... Cécile eût relevé la famille de son ami.

G E R M E U I L.

Ciel ! Qu'entends-je ?

C É C I L E, (à elle-même.)

Mon pere !..... Je n'osois lui ouvrir mon cœur.... Désolé qu'il étoit de la passion de mon frere, je craignois d'ajouter à sa peine.... Pouvois-je penser que, malgré l'opposition, la haine du Commandeur ?.... Ah ! Germeuil ! C'est à vous qu'il me destinoit.

I

G E R M E U I L.

Et vous m'aimiez !..... Mais j'ai fait ce que je devois..... Quelles qu'en soient les suites , je ne me repentirai point du parti que j'ai pris.... Mademoiselle , il faut que vous sachiez tout.

C E C I L E.

Qu'est-il encore arrivé ?

G E R M E U I L.

Cette femme.....

C E C I L E.

Qui ?

G E R M E U I L.

Cette Bonne de Sophie.....

C E C I L E.

Eh bien ?

G E R M E U I L.

Est assise à la porte de la maison. Les gens sont rassemblés autour d'elle. Elle demande à entrer , à parler.

C E C I L E ,

(Se levant avec précipitation , & courant pour sortir.)

Ah Dieu !.... je cours....

G E R M E U I L.

Où ?

C É C I L E.

Me jeter aux pieds de mon pere.

G E R M E U I L.

Arrêtez. Songez.....

C É C I L E.

Non , Monsieur.

G E R M E U I L.

Ecoutez-moi.

C É C I L E.

Je n'écoute plus.

G E R M E U I L.

Cécile!.... Mademoiselle!....

C É C I L E.

Que voulez-vous de moi ?

G E R M E U I L.

J'ai pris mes mesures. On retient cette femme. Elle n'entrera pas ; & quand on l'introduiroit , si on ne la conduit pas au Commandeur , que dira-t-elle aux autres qu'ils ignorent ?

I ij

C E C I L E.

Non , Monsieur , je ne veux pas être exposée davantage. Mon pere saura tout. Mon pere est bon , il verra mon innocence ; il connoîtra le motif de votre conduite , & j'obtiens mon pardon & le vôtre.

G E R M E U I L.

Et cette infortunée , à qui vous avez accordé un asile ? Après l'avoir reçue , en disposerez-vous sans la consulter ?

C E C I L E.

Mon pere est bon.



S C E N E X I.

CÉCILE, GERMEUIL,
SAINT-ALBIN.

S A I N T - A L B I N ,
(*entre à pas lents ; il a l'air sombre
& farouche, la tête basse, les bras
croisés, & le chapeau renfoncé sur
les yeux.*)

GERMEUIL, (*à Cécile.*)

V Oilà votre frere.

C É C I L E ,
(*se jette entre Germeuil & lui, &
s'écrie :*)

Saint-Albin !..... Germeuil !

S A I N T - A L B I N , (*à Germeuil.*)
Je vous croyois seul, Monsieur.

C É C I L E .

Germeuil, c'est votre ami ; c'est
mon frere,

I iij

298 LE PERE DE FAMILLE ;

G E R M E U I L.

Mademoiselle , je ne l'oublierai pas.

S A I N T - A L B I N ,

(*en se jetant dans un fauteuil :*)

Sortez ou restez ; je ne vous quitte plus.

C E C I L E , (*à Saint-Albin.*)

Insensé !.... Ingrat !.... Qu'avez-vous résolu ?.... Vous ne savez pas....

S A I N T - A L B I N.

Je ne fais que trop !

C E C I L E.

Vous vous trompez.

S A I N T - A L B I N , (*en se levant.*)

Laissez-moi. Laissez nous....

(*Et s'adressant à Germeuil , en portant la main à son épée.*)

Germeuil !....

C E C I L E ,

(*se tournant en face de son frere , lui crie :*)

O Dieu !.... Arrêtez.... Apprenez.... Sophie....

S A I N T - A L B I N.

Eh bien , Sophie ?

C E C I L E.

Que vais-je lui dire ?.....

S A I N T - A L B I N.

Qu'en a-t-il fait ? Parlez. Parlez.

C E C I L E.

Ce qu'il en a fait ?... Il l'a dérobée à vos fureurs..... Il l'a dérobée aux poursuites du Commandeur..... Il l'a conduite ici..... Il a fallu la recevoir.... Elle est ici , & elle y est malgré moi.....

(*En sanglottant & en pleurant :*)

Allez maintenant ; courez lui plonger votre épée dans le sein.

S A I N T - A L B I N.

O Ciel !, puis-je le croire ? Sophie est ici !.... Et c'est lui ?.... C'est vous ?.... Ah ! mon ami ! Ah ! ma sœur !..... Je suis un malheureux. Je suis un insensé. Cécile , Germeuil , je vous dois tout.... Me pardonneriez-vous ?.....

200 LE PERE DE FAMILLE,

Oui , vous êtes justes ; vous aimez
aussi ; vous vous mettez à ma place ,
& vous me pardonnerez.....

C É C I L E.

Mais Sophie a su le projet que vous
avez fait de l'enlever ; elle pleure ,
elle se désespere.

S A I N T - A L B I N.

Elle me méprise , elle me hait.....
Cécile , voulez-vous vous venger ?
voulez-vous m'accabler sous le poids
de mes torts ? Mettez le comble à vos
bontés.... Que je la voie.... Que je la
voie un instant.

C É C I L E.

Qu'osez-vous me demander ?

S A I N T - A L B I N.

Ma sœur , il faut que je la voie.
Il le faut.

C E C I L E.

Y pensez-vous ?

S A I N T - A L B I N.

Cécile !

C E C I L E.

Et mon pere ? Et le Commandeur ?

S A I N T - A L B I N.

Et que m'importe ?... Il faut que je
la voie, & j'y cours.

G E R M E U I L.

Arrêtez.

C E C I L E.

Germeuil !

G E R M E U I L.

Mademoiselle, il faut appeller.

C É C I L E.

O la cruelle complaisance !

(Germeuil sort pour appeller.)

S C E N E X I I.

C É C I L E , S A I N T - A L B I N.

S A I N T - A L B I N,

*(saisit la main de Cécile, & la baise
avec transport.)*

I v.

S C E N E X I I I .

Mlle. CLAIRET , GERMEUIL ,
CÉCILE , SAINT-ALBIN .

S A I N T - A L B I N ,
(*embrassant son ami.*)

J E vais la revoir !

C É C I L E ,
(*après avoir parlé bas à Mlle. Clairet ,
continue haut & d'un ton chagrin.*)
Conduisez-la. Prenez bien garde.

G E R M E U I L ,
(*à Mlle. Clairet qui sort.*)
Ne perdez pas de vue le Comman-
deur.



S-C-E-N-E X I V.

SAINT-ALBIN , CÉCILE ,
GERMEUIL.

S A I N T - A L B I N .

JE vais revoir Sophie !

(Il s'avance , en écoutant du côté où Sophie doit entrer , & il dit :)

J'entends ses pas..... Elle approche..... Je tremble..... Je frissonne..... Il semble que mon cœur veuille s'échapper de moi , & qu'il craigne d'aller au-devant d'elle..... Je n'oserai lever les yeux..... Je ne pourrai jamais lui parler.



S C E N E X V .

CÉCILE , GERMEUIL ,
SAINT-ALBIN, SOPHIE,
Mlle. CLAIRET

(dans l'anti-chambre , à l'entrée de la
Salle.)

S O P H I E ,

(appercevant Saint - Albin , court
effrayée se jeter entre les bras de
Cécile , & s'écrie :)

Mademoiselle !

SAINT-ALBIN , (la suivant.)

Sophie !

(Cécile tient Sophie entre ses bras ,
& la serre avec tendresse.)

GERMEUIL (appelle.)

Mademoiselle Clairet.

Mlle. CLAIRET (du dedans :)

J'y suis.

 S C E N E X V I.

SOPHIE , CÉCILE , SAINT-
ALBIN , GERMEUIL.

CÉCILE, (à Sophie.)

NE craignez rien. Rassurez-vous.
Affez-vous.

SOPHIE (s'affied.)

(Cécile & Germeuil se retirent au
fond du théâtre , où ils demeurent
spectateurs de ce qui se passe entre So-
phie & Saint-Albin. Germeuil a l'air
sérieux & rêveur. Il regarde quelque-
fois tristement Cécile , qui de son côté
montre du chagrin , & de temps en
temps de l'inquiétude.)

S A I N T - A L B I N ,
(à Sophie , qui a les yeux baissés &
le maintien sévère :)

C'est vous ! C'est vous ! Je vous
recouvre.... Sophie !.... O Ciel !

206 LE PERE DE FAMILLE ,
quelle sévérité ! quel silence !
Sophie , ne me refusez pas un regard....
J'ai tant souffert !.... Dites un mot à
cet infortuné....

SOPHIE, (*sans le regarder.*)

Le méritez - vous ?

S A I N T - A L B I N .

Demandez-leur.

S O P H I E .

Qu'est-ce qu'on m'apprendra ? N'en
fais-je pas assez ? Où suis-je ? Que
fais-je ? Qui est-ce qui m'y a conduite ?
Qui m'y retient ? ... Monsieur , qu'a-
vez-vous résolu de moi ?

S A I N T - A L B I N .

De vous aimer , de vous posséder ,
d'être à vous malgré toute la terre ,
malgré vous.

S O P H I E .

Vous me montrez bien le mépris
qu'on fait des malheureux. On les
compte pour rien. On se croit tout
permis avec eux. Mais , Monsieur ,
j'ai des parens aussi.

S A I N T - A L B I N.

Je les connoîtrai. J'irai. J'embrasferai leurs genoux ; & c'est d'eux que je vous obtiendrai.

S O P H I E.

Ne l'espérez pas. Ils sont pauvres, mais ils ont de l'honneur... Monsieur, rendez-moi à mes parens. Rendez-moi à moi-même. Renvoyez-moi.

S A I N T - A L B I N.

Demandez plutôt ma vie ; elle est à vous.

S O P H I E.

O Dieu ! que vais-je devenir !

(*A Cécile , à Germeuil , d'un ton désolé & suppliant :*)

• Monsieur !... Mademoiselle !...

(*Et se retournant vers Saint-Albin :*)

Monsieur , renvoyez-moi.... Renvoyez-moi.... Homme cruel , faut-il tomber à vos pieds ? M'y voilà.

(*Elle se jette aux pieds de Saint-Albin.)*

S A I N T - A L B I N ,

(tombe aux siens en la-relevant ;
& dit :)

Vous, à mes pieds ! C'est à moi à
me jeter, à mourir aux vôtres.

S O P H I E (relevée.)

Vous êtes sans pitié..... Oui, vous
êtes sans pitié..... Vil ravisseur, que
t'ai-je fait ? Quel droit as-tu sur moi ?....
Je veux m'en aller..... Qui est-ce qui
osera m'arrêter ?.... Vous m'aimez ?....
Vous m'avez aimée ?.... Vous ?

S A I N T - A L B I N .

Qu'ils le disent.

S O P H I E .

Vous avez résolu ma perte.... Oui,
vous l'avez résolue, & vous l'ache-
verez..... Ah, Sergi !

(En disant ce mot avec douleur, elle
se laisse aller dans un fauteuil : elle
détourne son visage de Saint-Albin,
& se met à pleurer.)

S A I N T - A L B I N .

Vous détournez vos yeux de moi !....
Vous pleurez ! Ah ! j'ai mérité la mort...
Malheureux que je suis ! Qu'ai-je
voulu ? Qu'ai-je dit ? Qu'ai-je osé ?
Qu'ai-je fait ?

S O P H I E (*à elle-même.*)

Pauvre Sophie , à quoi le Ciel t'a
réfervée ! La misère m'arrache d'entre
les bras d'une mere.... J'arrive ici avec
un de mes freres..... Nous y venions
chercher de la commisération , & nous
n'y rencontrons que le mépris & la
dureté.... Parce que nous sommes pau-
vres , on nous méconnoît , on nous
repouffe.... Mon frere me laisse..... Je
reste seule.... Une bonne femme voit
ma jeunesse & prend pitié de mon
abandon.... Mais une étoile qui veut
que je sois malheureuse conduit cet
homme-là sur mes pas , & l'attache à
ma perte !.... J'aurai beau pleurer....
Ils veulent me perdre , & ils me per-

210 LE PERE DE FAMILLE,
dront... Si ce n'est celui-ci, ce fera
son oncle... (*Elle se leve.*) Eh !
que me veut cet oncle ?... Pourquoi
me poursuit-il aussi ? Est-ce moi qui ai
appelé son neveu ?... Le voilà ;
qu'il parle , qu'il s'accuse lui-même.
Homme trompeur , homme ennemi de
mon repos , parlez.....

S A I N T - A L B I N .

Mon cœur est innocent. Sophie,
ayez pitié de moi..... Pardonnez-
moi.

S O P H I E .

Qui s'en feroit méfié ?..... Il pa-
roissoit si tendre & si bon !..... Je le
croyois doux.....

S A I N T - A L B I N ,
Sophie , pardonnez-moi.

S O P H I E .
Que je vous pardonne !

S A I N T - A L B I N .
Sophie !
(*Il veut lui prendre la main.*)

S O P H I E.

Retirez-vous. Je ne vous aime plus.
Je ne vous estime plus. Non.

S A I N T - A L B I N.

O Dieu ! que vais-je devenir ?.....
Ma sœur, Germeuil, parlez ; parlez
pour moi..... Sophie, pardonnez-
moi.

S O P H I E.

Non.

(Cécile & Germeuil s'approchent.)

C. É C I L E (à Sophie.)

Mon enfant !

G E R M E U I L (à Sophie.)

C'est un homme qui vous adore.

S O P H I E.

Et bien ! qu'il me le prouve. Qu'il
me défende contre son oncle ; qu'il me
rende à mes parents ; qu'il me renvoie,
& je lui pardonne.



S C E N E X V I I .

GERMEUIL , CÉCILE , SAINT-
ALBIN , SOPHIE , Mlle. CLAI-
RET.

Mlle. CLAIRET , (*à Cécile.*)

MAdemoiselle , on vient , on vient.

G E R M E U I L .

Sortons tous.

(*Cécile , Sophie & Mlle. Clairet
entrent dans un appartement ; Saint-
Albin & Germeuil dans un autre.*)



SCÈNE XVIII.

LE COMMANDEUR , Madame
HÉBERT , DESCHAMPS.

(*Le Commandeur entre brusquement ,
Madame Hébert & Deschamps la
suivent.*)

Madame H É B E R T ,
(*en montrant Deschamps :*)

OUI , Monsieur , c'est lui. C'est lui
qui accompagnoit le méchant qui me
l'a ravie. Je l'ai reconnu tout d'abord.

LE COMMANDEUR.

Coquin ! A quoi tient-il que je n'en-
voie chercher un Commissaire , pour
t'apprendre ce que l'on gagne à se
prêter à des forfaits ?

D E S C H A M P S.

Monsieur , ne me perdez pas. Vous
me l'avez promis.

216 LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR,
(à lui-même.)

Cela se fera ; je l'espère.

(A Madame Hébert.)

Mais pour le présent , allez , allez
vîte ; & sur-tout ne reparoissez plus.
Si l'on vous apperçoit , je ne répons
de rien.

Madame H E B E R T.

Mais on me la rendra , & je puis
y compter ?

LE COMMANDEUR.

Oui , oui ; comptez & partez.



SCENE XIX.

S C E N E X I X.

**LE COMMANDEUR,
DES CHAMPS.**

D E S C H A M P S ,
(*à part , en voyant sortir Madame
Hébert.*)

QUE maudits soient la vieille , &
le portier qui l'a laissé passer !

LE COMMANDEUR ,
(*à Deschamps.*)

Et toi , maraud !.... va.... conduis
cette femme chez elle.... Et songe
que , si l'on découvre qu'elle m'a
parlé.... ou si elle remonte ici , je te
fais pendre.

D E S C H A M P S ,
(*en s'en allant.*)

Oui , Monsieur.

K

 S C E N E X X.

 LE COMMANDEUR, (*seul.*)

LA maîtresse de mon neveu dans l'appartement de ma niece!.... Quelle découverte!..... Je me doutois bien que les valets étoient mêlés là-dedans.... On alloit ; on venoit ; on se faisoit des signes ; on se parloit bas. Tantôt on me suivoit ; tantôt on m'évitoit.... Il y a là une femme de chambre qui ne me quitte non plus que mon ombre.... Voilà donc la cause de tous ces mouvemens auxquels je n'entendois rien.... Commandeur, cela doit vous apprendre à ne jamais rien négliger. Il y a toujours quelque chose à savoir où l'on fait du bruit.... S'ils empêchoient cette vieille d'entrer, ils en avoient de bonnes raisons..... Les coquins!..... Mais j'ai mon ordre.... Ils me l'ont rendu....

Oh ! pour cette fois , il me servira.
Dans un moment , je tombe sur eux.
Je me saisis de la créature. Je chasse
le coquin qui a tramé tout ceci..... Je
romps à la fois deux mariages..... Ma
niece , ma prude niece , s'en ressou-
viendra , je l'espère..... Et le bon-
homme , j'aurai mon tour avec lui.....
Je me venge du pere , du fils , de la
fille , de son ami.... O Commandeur!
quelle journée pour toi !

Fin du quatrieme Acte.





A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CÉCILE, Mlle. CLAIRET.

C É C I L E.

JE meurs d'inquiétude & de crainte....
Deschamps a-t-il reparu ?

Mlle. C L A I R E T.

Non, Mademoiselle.

C É C I L E.

Où peut-il être allé ?

Mlle. C L A I R E T.

Je n'ai pu le savoir.

C É C I L E.

Que s'est-il passé ?

Mlle. C L A I R E T.

D'abord il s'est fait beaucoup de
mouvement & de bruit. Je ne fais com-

bien ils étoient. Ils alloient & venoient. Tout-à-coup, le mouvement & le bruit ont cessé. Alors je me suis avancée sur la pointe des pieds, & j'ai écouté de toutes mes oreilles ; mais il ne me parvenoit que des mots sans suite. J'ai seulement entendu Monsieur le Commandeur qui crioit d'un ton menaçant :
Un Commissaire.

C É C I L E.

Quelqu'un l'auroit-il apperçue ?

Mlle. C L A I R E T.

Non , Mademoiselle.

C É C I L E.

Deschamps auroit-il parlé ?

Mlle. C L A I R E T.

C'est autre chose. Il est parti comme un éclair.

C É C I L E.

Et mon oncle ?

Mlle. C L A I R E T.

Je l'ai vu. Il gesticuloit. Il se parloit à lui-même. Il avoit tous les

K iij

222 LE PERE DE FAMILLE ;
signes de cette gaieté méchante que
vous lui connoissez.

C É C I L E.

Où est-il ?

Mlle. C L A I R E T.

Il est sorti seul, & à pied.

C É C I L E.

Allez.... Courez.... Attendez le re-
tour de mon oncle..... Ne le perdez
pas de vue..... Il faut trouver Des-
champs.... Il faut savoir ce qu'il a dit.

(*Mademoiselle Clairet sort : Cécile
la rappelle, & lui dit :*)

Si-tôt que Germeuil sera rentré,
dites-lui que je suis ici.

S C E N E I I.

C É C I L E, (*seule.*)

O U en suis-je réduite !.... Ah, Ger-
meuil !.... Le trouble me suit....

S C E N E III.

SAINT-ALBIN, CÉCILE.

CÉCILE, (*à elle-même.*)

Tout semble me menacer..... Tout m'effraye.....

(*A Saint-Albin, allant à lui.*)

Mon frere, Deschamps a disparu. On ne fait ni ce qu'il a dit, ni ce qu'il est devenu. Le Commandeur est sorti en secret, & seul..... Il se forme un orage. Je le vois. Je le sens. Je ne veux pas l'attendre.

S A I N T - A L B I N.

Après ce que vous avez fait pour moi, m'abandonnerez-vous ?

C É C I L E.

J'ai mal fait. J'ai mal fait..... Cet enfant ne veut plus rester ; il faut la laisser aller. Mon pere a vu mes alarmes. Plongé dans la peine, & dé-

K iv

224 LE PERE DE FAMILLE ;

laissé par ses enfans , que voulez-vous qu'il pense , sinon que la honte de quelque action indiscrete leur fait éviter sa présence & négliger sa douleur ? Il faut s'en rapprocher. Germeuil est perdu dans son esprit ; Germeuil qu'il avoit résolu..... Mon frere , vous êtes généreux ; n'exposez pas plus longtemps votre ami , votre sœur , la tranquillité & les jours de mon pere.

S A I N T - A L B I N .

Non ; il est dit que je n'aurai pas un instant de repos.

C É C I L E .

Si cette femme avoit pénétré !..... Si le Commandeur favoit !..... Je n'y pense pas sans frémir..... Avec quelle vraisemblance & quel avantage il nous attaqueroit ! Quelles couleurs il pourroit donner à notre conduite ! & cela , dans un moment où l'ame de mon pere est ouverte à toutes les impressions qu'on y voudra jeter.

S A I N T - A L B I N .

Où est Germeuil ?

C É C I L E .

Il craint pour vous. Il craint pour moi. Il est allé chez cette femme.....

S C E N E I V .

CÉCILE , SAINT-ALBIN ;
Mlle. CLAIRET .

Mlle. CLAIRET ,
(*se montre sur le fond , & leur
crie :*)

LE Commandeur est rentré.



S C E N E V.

CÉCILE, SAINT-ALBIN,
GERMEUIL.

GERMEUIL.

LE Commandeur fait tout.

CÉCILE & SAINT-ALBIN,
(avec effroi.)

Le Commandeur fait tout !

GERMEUIL.

Cette femme a pénétré. Elle a reconnu Deschamps. Les menaces du Commandeur ont intimidé celui-ci, & il a tout dit.

CÉCILE.

Ah Ciel !

SAIN T - A L B I N.

Que vais-je devenir ?

CÉCILE.

Que dira mon pere ?

v

G E R M E U I L.

Le temps presse. Il ne s'agit pas de se plaindre. Si nous n'avons pu ni écarter, ni prévenir le coup qui nous menace, du moins qu'il nous trouve rassemblés & prêts à le recevoir.

C É C I L E.

Ah ! Germeuil, qu'avez-vous fait ?

G E R M E U I L.

Ne suis-je pas assez malheureux ?

S C E N E V I.

CÉCILE, SAINT-ALBIN,
GERMEUIL, Mlle CLAIRET.

Mlle. C L A I R E T,

(*traverse la scene, & leur crie :*)

Voici le Commandeur.



S C E N E V I I.

GERMEUIL , SAINT - ALBIN ;
C É C I L E .

G E R M E U I L .

IL faut nous retirer.

C É C I L E .

Non , j'attendrai mon pere.

S A I N T - A L B I N .

Ciel ! qu'allez-vous faire !

G E R M E U I L .

Allons , mon ami.

S A I N T - A L B I N .

Allons sauver Sophie.

C É C I L E .

Vous me laissez !



S C E N E V I I I.

C-ÉCILE (*seule, vâ, vient,*
& dit :)

JE ne fais que devenir.....

(*Elle se tourne vers le fond de la Salle, & crie :*)

Germeuil !..... Saint - Albin !..... O
mon pere ! que vous répondrai-je ?.....
Que dirai-je à mon oncle ?... Mais
le voici..... prenons mon ouvrage.....
Cela me dispensera du moins de le
regarder.



S C E N E I X.

LE COMMANDEUR, Mlle.
CLAIRET, CÉCILE.

LE COMMANDEUR *entre, poursuivant Mademoiselle Clairet, qui entre dans le Sallon, & lui ferme la porte au nez.*

S C E N E X.

CÉCILE, LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR.

MA niece, tu as là une femme de chambre bien alerte.... On ne sauroit faire un pas sans la rencontrer.... Mais te voilà, toi, bien rêveuse & bien délaissée !.... Il me semble que tout commence à se rasseoir ici.

CÉCILE, (*en bégayant.*)

Oui.... je crois.... que.... Ah!

LE COMMANDEUR,
(*appuyé sur sa canne, & debout devant elle.*)

La voix & les mains te tremblent....
C'est une cruelle chose que le trouble!....
Ton frere me paroît un peu remis....
Voilà comme ils sont tous ! d'abord
c'est un désespoir où il ne s'agit de rien
moins que de se noyer ou se pendre.
Tournez la main, pist, ce n'est plus
cela..... Je me trompe fort, ou il n'en
feroit pas de même de toi; si ton cœur
se prend une fois, cela durera.

CÉCILE,
(*parlant à son ouvrage.*)

Encore!

LE COMMANDEUR,
(*ironiquement.*)

Ton ouvrage va mal!

CÉCILE, (*tristement.*)

Fort mal.

232 LE PERE DE FAMILLE ;
LE COMMANDEUR.

Comment Germeuil & ton frere font-ils maintenant ?.... Assez bien , ce me semble.... Cela s'est apparemment éclairci ?.... Tout s'éclaircit à la fin ; & puis on est si honteux de s'être mal conduit !.... Tu ne fais pas cela , toi qui a toujours été si réservée , si circonspecte !

CECILE, (*à part.*)

Je n'y tiens plus.

(*Elle se leve.*)

J'entends , je crois , mon pere.

LE COMMANDEUR.

Non , tu n'entends rien.... C'est un étrange homme que ton pere. Toujours occupé , sans savoir de quoi. Personne , comme lui , n'a le talent de regarder & de ne rien voir.... Mais revenons à l'ami Germeuil.... Quand tu n'es pas avec lui , tu n'es pas trop fâchée qu'on t'en parle..... Je n'ai

pas changé d'avis sur son compte au moins.

C E C I L E.

Mon oncle !....

LE C O M M A N D E U R.

Ni toi non plus, n'est-ce pas ?....
Je lui découvre tous les jours quelque qualité, & je ne l'ai jamais si bien connu..... C'est un garçon surprenant.....

(*Cécile se leve encore.*)

Mais tu es bien pressée ?

C E C I L E.

Il est vrai.

LE C O M M A N D E U R.

Qu'as-tu qui t'appelle ?

C E C I L E.

J'attendois mon pere. Il tarde à venir, & j'en suis inquiète.



S C E N E X I.

LE COMMANDEUR (*seul.*)

INquiette ! je te conseille de l'être. Tu ne fais pas ce qui t'attend.... Tu auras beau pleurer, gémir, soupirer ; il faudra se séparer de l'ami Germeuil....

Un ou deux ans de couvent seulement.... Mais le bon-homme ne vient point....

S C E N E X I I.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

LE COMMANDEUR,
(*voyant entrer le Pere de Famille.*)

AH ! le voici. Arrivez donc ; arrivez donc.

S C E N E X I I I.

LE COMMANDEUR , LE PERE
DE FAMILLE, Mlle. CLAIRET.

(*Mlle. Clairet entr'ouvre la porte du
Sallon , passe la tête , & écoute.*)

LE PERE DE FAMILLE.

ET qu'avez - vous de si pressé à me
dire ?

LE COMMANDEUR.

Vous l'allez savoir.... Mais attendez
un moment.

(*Il s'avance doucement au fond de
la Salle , & dit à la femme de chambre ,
qu'il surprend au guet :)*)

Mademoiselle , approchez. Ne vous
gênez pas ; vous entendrez mieux.

(*Mademoiselle Clairet se retire &
pousse la porte.*)

S C E N E X I V.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR.

LE PERE DE FAMILLE.

QU'est-ce qu'il y a ? A qui parlez-vous !

LE COMMANDEUR.

Je parle à la femme de chambre de votre fille, qui nous écoute.

LE PERE DE FAMILLE.

Voilà l'effet de la méfiance que vous avez semée entre vous & mes enfans. Vous les avez éloignés de moi, & vous les avez mis en société avec leurs gens.

LE COMMANDEUR.

Non, mon frere, ce n'est pas moi qui les ai éloignés de vous ; c'est la crainte que leurs démarches ne fussent éclairées de trop près. S'ils sont, pour

parler comme vous , en société avec leurs gens , c'est par le besoin qu'ils ont eu de quelqu'un qui les servît dans leur mauvaise conduite. Entendez-vous , mon frere ?..... Vous ne savez pas ce qui se passe autour de vous. Tandis que vous dormez dans une sécurité qui n'a point d'exemple , ou que vous vous abandonnez à une tristesse inutile , le désordre s'est établi dans votre maison. Il a gagné de toute part , & les valets , & les enfans , & leurs entours.... Il n'y eut jamais ici de subordination ; il n'y a plus ni décence ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Ni mœurs !

LE COMMANDEUR.

Ni mœurs.

LE PERE DE FAMILLE.

Monsieur le Commandeur , expliquez-vous.....

LE COMMANDEUR.

Du caractère foible dont vous êtes ;

238 LE PERE DE FAMILLE,
je n'espere pas que vous en conceviez
le ressentiment vif & profond qui con-
viendrait à un pere. N'importe : j'au-
rai fait ce que j'ai dû , & les suites en
retomberont sur vous seul.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous m'effrayez. Qu'est - ce donc
qu'ils ont fait ?

LE COMMANDEUR.

Ce qu'ils ont fait ? De belles choses.
Ecoutez. Ecoutez.

LE PERE DE FAMILLE.

J'attends.

LE COMMANDEUR.

Cette petite fille , dont vous êtes si
fort en peine....

LE PERE DE FAMILLE.

Eh bien ?

LE COMMANDEUR.

Où croyez-vous qu'elle soit ?

LE PERE DE FAMILLE.

Je ne fais.

LE COMMANDEUR.

Vous ne savez ?..... Sachez donc qu'elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE.

Chez moi !

LE COMMANDEUR.

Chez vous ; oui , chez vous. ;
Et qui croyez - vous qui l'y ait introduite ?

LE PERE DE FAMILLE.

Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et celle qui l'a reçue ?

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere , arrêtez.... Cécile.... ma fille !.....

LE COMMANDEUR.

Oui , Cécile ; oui , votre fille a reçu chez elle la maîtresse de son frere. Cela est honnête ; qu'en pensez-vous ?

LE PERE DE FAMILLE,

Ah !

240 LE PERE DE FAMILLE ,

— LE COMMANDEUR.

Ce Germeuil reconnoît d'une étrange maniere les obligations qu'il vous a.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah ! Cécile , Cécile ! Où sont les principes que vous a inspiré votre mere ?

LE COMMANDEUR.

La maîtresse de votre fils chez vous , dans l'appartement de votre fille !. Jugez , jugez.

LE PERE DE FAMILLE.

Ah , Germeuil !..... Ah , mon fils !..... Que je suis malheureux ! Quel sera le reste de ma vie ? Qui adoucira les peines de mes dernieres années ? Qui me consolera ?

LE COMMANDEUR.

Quand je vous disois : « Veillez » sur votre fille ; votre fils se dérange ; vous avez chez vous un coquin » : j'étois un homme dur , méchant , importun.

LE

LE P E R E D E F A M I L L E.

J'en mourrai. J'en mourrai. Et qui
chercherai-je autour de moi ? Ah
Ciel ! Ah Ciel !

(*Il pleure.*)

LE C O M M A N D E U R.

Vous avez négligé mes conseils. Vous
en avez ri.

LE P E R E D E F A M I L L E.

Non , mes enfans ne sont pas tombés
dans les égaremens que vous leur re-
prochez. Ils sont innocens. Je ne croi-
rai point qu'ils se soient avilis , qu'ils
m'aient oublié jusques-là Saint-
Albin ! Cécile ! Germeuil !
Où sont-ils ? S'ils peuvent vivre sans
moi , je ne peux vivre sans eux
J'ai voulu les quitter ! Moi , les
quitter ! Qu'ils viennent Qu'ils
viennent tous se jeter à mes pieds.

LE C O M M A N D E U R.

Homme pufillanime , n'avez-vous
point de honte ?

L

242 LE PERE DE FAMILLE,
LE PERE DE FAMILLE.

Qu'ils viennent... Qu'ils s'accusent...
Qu'ils se repentent....

LE COMMANDEUR.

Non ; je voudrois qu'ils fussent cachés quelque part , & qu'ils vous entendissent.

LE PERE DE FAMILLE.

Et qu'entendroient - ils qu'ils ne sachent ?

LE COMMANDEUR..

Et dont ils n'abusent.

LE PERE DE FAMILLE.*

Il faut que je les voye , & que je leur pardonne , ou que je les haïsse....

LE COMMANDEUR.

Eh bien ! voyez-les. Pardonnez-leur. Aimez-les , & qu'ils soient à jamais votre tourment & votre honte. Je m'en irai si loin , que je n'entendrai parler ni d'eux , ni de vous.

S C E N E X V.

LE COMMANDEUR , LE PERE
DE FAMILLE , Mad. HÉBERT ,
M. LE BON , DESCHAMPS.

LE COMMANDEUR ,
(*appercevant Madame Hébert.*)

Femme maudite ! (*A Deschamps.*)

Et toi , coquin , que fais-tu ici ?

Madame HEBERT , M. LE BON ,
DESCHAMPS , (*au Commandeur.*)

Monfieur !

LE COMMANDEUR ,
(*à Madame Hébert.*)

Que venez-vous chercher ? Retour-
nez-vous-en. Je fais ce que je vous ai
promis , & je vous tiendrai parole.

Madame HEBERT.

Monfieur.... Vous voyez ma joie....
Sophie.....

L ij

244 LE PERE DE FAMILLE ;

LE COMMANDEUR.

Allez , vous dis-je.

M. L E B O N.

Monfieur , Monfieur , écoutez-la.

Madame H E B E R T.

Ma Sophie.... mon enfant.... n'est pas ce qu'on pense..... Monfieur le Bon.... parlez.... je ne puis....

LE COMMANDEUR,

(à M. le Bon.)

Est-ce que vous ne connoiffez pas ces femmes-là , & les contes qu'elles favent faire ?.... Monfieur le Bon , à votre âge , vous donnez là-dedans ?

Madame H E B E R T ,

(au Pere de Famille.)

Monfieur , elle est chez vous.

LE PERE DE FAMILLE ,

(à part , & douloureusement.)

Il est donc vrai !

Madame H E B E R T.

Je ne demande pas qu'on m'en croye.... Qu'on la faffe venir,

LE COMMANDEUR.

Ce sera quelque parente de ce Germeuil.

(Ici on entend , au-dedans , du bruit , du tumulte , des cris confus.)

LE PERE DE FAMILLE.

J'entends du bruit.

LE COMMANDEUR.

Ce n'est rien.

S C E N E X V I.

Les Acteurs précédens , CÉCILE.

CÉCILE, (au-dedans.)

Philippe , Philippe , appelez mon pere.



S C E N E X V I I .

LE PERE DE FAMILLE ;
LE COMMANDEUR ,
Mad. HÉBERT, M. LE BON,
DESCHAMPS.

LE PERE DE FAMILLE.

C'EST la voix de ma fille.

Madame H E B E R T ,

(*au Pere de Famille.*)

Monfieur, faites venir mon enfant....

S C E N E X V I I I .

(*Les mêmes,*) SAINT-ALBIN.

SAINT-ALBIN, (*au-dedans.*)

N'Approchez pas. Sur votre vie,
n'approchez pas.

S C E N E X I X.

LE PERE DE FAMILLE,
LE COMMANDEUR,
Mad. HÉBERT, M. LE BON,
DESCHAMPS.

Madame HEBERT & M. LE BON,
(*au Pere de Famille.*)

MOnsieur , accourez.

LE COMMANDEUR,
(*au Pere de Famille.*)

Ce n'est rien , vous dis-je.

S C E N E X X

(*Les mêmes,*) Mlle. CLAIRET.

Mlle. C L A I R E T
(*effrayée, au Pere de Famille.*)

DES épées , un Exempt , des Gardes !
Monseigneur , accourez , nous ne voulez
pas qu'il arrive malheur.

L iv

S C E N E X X I.

LE PERE DE FAMILLE ;
 LE COMMANDEUR,
 Mad. HÉBERT, M. LE BON,
 DESCHAMPS, Mlle. CLAIRET,
 CÉCILE, SOPHIE, SAINT-AL-
 BIN, GERMEUIL, un EXEMPT,
 PHILIPPE, *des Domestiques, toute
 la Maison.*

(*Cécile, Sophie, l'Exempt, Saint-
 Albin, Germeuil & Philippe entrent
 en tumulte ; Saint-Albin a l'épée
 tirée, & Germeuil le retient.*)

C É C I L E

(*entre, en criant & se jetant aux pieds
 de son pere.*)

MON pere !

S O P H I E,

(*en courant vers le Pere de Famille,
 en criant :*)

Monfieur !

LE COMMANDEUR,

(à l'Exempt, en criant :)

Monfieur l'Exempt, faites votre devoir.

SOPHIE & Madame HEBERT,

(en s'adreffant au Pere de Famille ; & la premiere en fe jetant à fes genoux.)

Monfieur !

S A I N T - A L B I N ,

(toujours retenu par Germeuil.)

Auparavant il faut m'ôter la vie.
Germeuil, laissez-moi.

LE PERE DE FAMILLE,

(à l'Exempt.)

Arrêtez.

M. LE BON & Madame HEBERT,

(en tournant de fon côté Sophie, qui est toujours à genoux.)

Monfieur, regardez-la.

LE COMMANDEUR,

(à l'Exempt, fans la regarder.)

Faites votre devoir, vous dis-je.

L v

250 LE PERE DE FAMILLE,
SAINT-ALBIN, (*en criant.*)

Arrêtez.

MADAME HEBERT & M. LE BON,
(*en criant au Commandeur, & en même
temps que Saint-Albin.*)

Regardez-la.

S O P H I E,
(*en s'adressant au Commandeur.*)
Monfieur !

LE COMMANDEUR,
(*se retourne, la regarde, & s'écrie
stupéfait :*)

Que vois-je ?

MADAME HEBERT & M. LE BON.

Oui, Monfieur, c'est elle ; c'est
votre niece.

SAINT-ALBIN, CÉCILE, GERMEUIL,
Mlle. CLAIRET.

Sophie, la niece du Commandeur !

S O P H I E,
(*toujours à genoux, au Commandeur.*)
Mon cher oncle !

LE COMMANDEUR,

(*brasquement.*)

Que faites-vous ici ?

SOPHIE, (*tremblante.*)

Ne me perdez pas.

LE COMMANDEUR.

Que ne restiez-vous dans votre Province ? Pourquoi n'y pas retourner , quand je vous l'ai fait dire ?

S O P H I E.

Mon cher oncle , je m'en irai. Je m'en retournerai. Ne me perdez pas.

LE PERE DE FAMILLE,

(*à Sophie.*)

Venez , mon enfant. Levez-vous.

C E C I L E,

(*toujours à genoux aux pieds de son pere.*)

Mon pere , ne condamnez pas votre fille sans l'entendre. Malgré les apparences , Cécile n'est point coupable. Elle n'a pu ni délibérer , ni vous consulter....

L v j

252 LE PERE DE FAMILLE ,

LE PERE DE FAMILLE,
(*d'un air un peu sévère , mais touché.*)

Ma fille , vous êtes tombée dans une
grande imprudence.

C E C I L E.

Mon pere !

LE PERE DE FAMILLE,
(*avec tendresse.*)

Levez-vous.

S A I N T - A L B I N.

Mon pere , vous pleurez.

LE PERE DE FAMILLE.

C'est sur vous ; c'est sur votre sœur.
Mes enfans , pourquoi m'avez - vous
négligé ? Voyez : vous n'avez pu vous
éloigner de moi sans vous égarer.

S A I N T - A L B I N & C E C I L E ,
(*en lui baisant les mains.*)

Ah ! mon pere !

(*Cependant le Commandeur paroît
confondu.*)

LE PERE DE FAMILLE,
(*après avoir essuyé ses larmes , prend*

*un air d'autorité , & dit au Com-
mandeur :)*

Monfieur le Commandeur , vous
avez oublié que vous étiez chez moi.

L' E X E M P T ,

(*au Pere de Famille , montrant le
Commandeur.)*

Est-ce que Monfieur n'est pas le
maître de la maifon ?

LE PERE DE FAMILLE,

(*à l'Exempt.)*

C'est ce que vous auriez dû favoir,
avant que d'y entrer. Allez , Monfieur ;
je répons de tout.

(*L'Exempt fort.)*



S C E N E . X X I I .

LE PERE DE FAMILLE ,
LE COMMANDEUR ,
Mad. HÉBERT , M. LE BON ,
DESCHAMPS , Mlle. CLAIRET ,
CÉCILE , SOPHIE , SAINT-
ALBIN , GERMEUIL , PHILIPPE ,
des Domestiques , toute la Maison .

S A I N T - A L B I N .

MON pere !

LE PERE DE FAMILLE ,
(*avec tendresse .*)

Je t'entends .

S A I N T - A L B I N ,
(*en présentant Sophie au Commandeur .*)
Mon oncle !

S O P H I E ,
(*au Commandeur , qui se détourne
d'elle .*)

Ne repoussez pas l'enfant de votre
frere .

LE PERE DE FAMILLE,
(*au Commandeur, en montrant Sophie.*)

Voyez-la. Où sont les parens qui
n'en fussent vains ?

LE COMMANDEUR.

Elle n'a rien : je vous en avertis.

S A I N T - A L B I N.

Elle a tout.

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,

(*au Pere de Famille.*)

Vous la voulez pour votre fille ?

LE PERE DE FAMILLE.

Ils s'aiment.

LE COMMANDEUR,

(*à Saint-Albin.*)

Tu la veux pour ta femme ?

S A I N T - A L B I N.

Si je la veux !

LE COMMANDEUR.

Aie-la ; j'y consens : aussi-bien je
n'y consentirois pas, qu'il n'en seroit
ni plus ni moins....

256 LE PERE DE FAMILLE,
S A I N T - A L B I N ,
(à Sophie.)

Ah ! Sophie ! nous ne ferons plus
séparés.

LE COMMANDEUR,
(au Pere de Famille.)

Mais c'est à une condition.

LE PERE DE FAMILLE.

Mon frere , grace entiere. Point de
condition.

LE COMMANDEUR.

Non. Il faut que vous me fassiez
justice de votre fille & de cet homme-là.

S A I N T - A L B I N .

Justice ! Et de quoi ? qu'ont-ils fait ?
Mon pere , c'est à vous - même que
j'en appelle. C'est lui qui vous a con-
servé votre fils..... Sans lui vous n'en
auriez plus. Qu'allois-je devenir ? C'est
lui qui m'a conservé Sophie.... Menacée
par moi , menacée par mon oncle ,
c'est Germeuil , c'est ma sœur , qui
l'ont sauvée..... Ils n'avoient qu'un
instant.... Elle n'avoit qu'un asile.....

Ils l'ont dérobée à ma violence.....
 Les punirez-vous de ma faute ? Cécile,
 venez. Il faut fléchir le meilleur des
 peres.

*(Il amene sa sœur aux pieds de son
 pere , & s'y jette avec elle.)*

LE PERE DE FAMILLE.

Ma fille , je vous ai pardonné ; que
 me demandez-vous ?

S A I N T - A L B I N .

D'assurer pour jamais son bonheur,
 le mien & le vôtre. Cécile.... Ger-
 meuil.... ils s'aiment , ils s'adorent....
 Mon pere , livrez-vous à toute votre
 bonté. Que ce jour soit le beau jour
 de notre vie.

(Il court à Germeuil ; il appelle Sophie.)

Germeuil , Sophie.... Allons , tous ,
 nous jeter aux pieds de mon pere.

S O P H I E ,

*(se jetant aux pieds du Pere de Fa-
 mille , dont elle ne quitte gueres les mains
 le reste de la scene.)*

Monfieur !

258 LE PERE DE FAMILLE,
LE PERE DE FAMILLE,
(*se penchant sur eux, & les relevant.*)

Mes enfans !.... Mes enfans !.... Cé-
cile, vous aimez Germeuil ?

LE COMMANDEUR.

Et ne vous en ai-je pas averti ?

C E C I L E.

Mon pere, pardonnez-moi.

LE PERE DE FAMILLE.

Pourquoi me l'avoir celé ? Mes en-
fans, vous ne connoissez pas votre
pere.... Germeuil, approchez. Vos
réserves m'ont affligé ; mais je vous
ai regardé de tout temps comme mon
second fils. Je vous avois destiné ma
fille. Qu'elle soit avec vous la plus heu-
reuse des femmes.

G E R M E U I L,
(*baisant la main du Pere de Famille.*)

Ah ! Monsieur !

LE COMMANDEUR.

Fort bien. Voilà le comble. J'ai vu
arriver de loin cette extravagance ; mais
il étoit dit qu'elle se feroit malgré moi ;

& , Dieu merci , la voilà faite. Soyons tous bien joyeux ; nous ne nous reverrons plus.

LE PERE DE FAMILLE.

Vous vous trompez , Monsieur le Commandeur.

S A I N T - A L B I N .

Mon oncle !

LE C O M M A N D E U R .

Retire-toi. Je voue à ta sœur la haine la mieux conditionnée ; & toi , tu aurois cent enfans , que je n'en nommerai pas un. Adieu. (*Il sort.*)

S C E N E X X I I I ,

& dernière.

T O U T E L A M A I S O N ,
excepté le Commandeur.

LE PERE DE FAMILLE.

ALLONS , mes enfans. Voyons qui de nous fera le mieux réparer les peines qu'il a causées. Approchez , mes

260 LE PERE DE FAMILLE.

enfans. Venez , Germeuil.

Venez , Sophie.

(*Il unit ses quatre enfans , puis il dit :*)

Le jour qui vous unira sera le plus solennel de votre vie. Puisse-t-il être aussi le plus fortuné !.... Allons , mes enfans.....

O qu'il est cruel !..... qu'il est doux d'être pere !

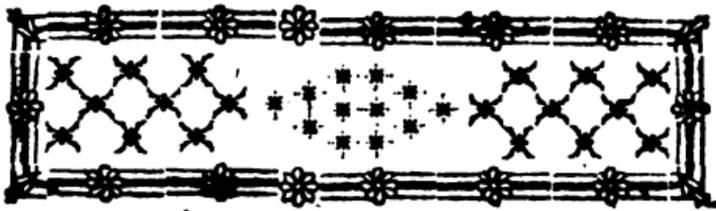
(*En sortant de la Salle le Pere de Famille conduit ses deux filles ; Saint-Albin a les bras jetés autour de son ami Germeuil ; Monsieur le Bon donne la main à Madame Hébert : le reste suit en confusion , & tous marquent le transport de la joie.)*

Fin du cinquieme & dernier Acte.



DE
LA POÉSIE
DRAMATIQUE.

A MON AMI M. GRIMM.



D E

LA POÉSIE
 DRAMATIQUE,
 A MONSIEUR GRIMM.

Vice cotis , acutum

Reddere quæ ferrum valet , estors ipsa secandi.

Horat. de Art. Poët.

SI un Peuple n'avoit jamais eu qu'un genre de Spectacle plaissant & gai , & qu'on lui en proposât un autre sérieux & touchant , sauriez - vous , mon Ami , ce qu'il en penseroit ? Je me trompe fort , ou les hommes de sens , après en avoir conçu la possibilité , ne manqueroient pas de dire : A quoi bon ce genre ? La vie ne

nous apporte-t-elle pas assez de peines réelles , sans qu'on nous en fasse encore d'imaginaires ? Pourquoi donner entrée à la tristesse jusques dans nos amusemens ? Ils parleroient comme des gens étrangers au plaisir de s'attendrir & de répandre des larmes.

L'habitude nous captive. Un homme a-t-il paru avec une étincelle de génie : a-t-il produit quelque ouvrage : d'abord il étonne & partage les esprits ; peu-à-peu il les réunit ; bientôt il est suivi d'une foule d'imitateurs ; les modes se multiplient ; on accumule les observations ; on pose des regles ; l'Art naît ; on fixe ses limites , & l'on prononce que tout ce qui n'est pas compris dans l'enceinte étroite qu'on a tracée , est bizarre & mauvais : ce sont les colonnes d'Hercule ; on n'ira point au-delà sans s'égarer.

Mais rien ne prévaut contre le vrai. Le mauvais passe malgré l'éloge de l'imbécillité , & le bon reste malgré l'indécision de l'ignorance & la clameur de l'envie. Ce qu'il y a de fâcheux ; c'est que les hommes n'obtiennent justice que quand ils ne font plus. Ce n'est qu'après qu'on a tourmenté leur vie , qu'on jette

jette sur leurs tombeaux quelques fleurs inodores. Que faire donc ? Se reposer ou subir une loi à laquelle de meilleurs que nous ont été soumis. Malheur à celui qui s'occupe, si son travail n'est pas la source de ses instans les plus doux, & s'il ne fait pas se contenter de peu de suffrages. Le nombre des bons juges est borné. O mon ami ! lorsque j'aurai publié quelque chose, que ce soit l'ébauche d'un Drame, une idée philosophique, un morceau de morale ou de littérature, (car mon esprit se délasse par la variété,) j'irai vous voir. Si ma présence ne vous gêne pas, si vous venez à moi d'un air satisfait, j'attendrai sans impatience que le temps, & l'équité que le temps amène toujours, ayent apprécié mon ouvrage.

S'il existe un genre, il est difficile d'en introduire un nouveau. Celui-ci est-il introduit : autre préjugé ; bientôt on imagine que les deux genres adoptés sont voisins & se touchent.

Zénon nioit la réalité du mouvement. Pour toute réponse son adversaire se mit à marcher ; & quand il n'auroit fait que boîter, il eût toujours répondu.

M

J'ai essayé de donner dans le *Fils Naturel* l'idée d'un Drame qui fût entre la Comédie & la Tragédie.

Le *Pere de Famille* que je promis alors , & que des distractions continuelles ont retardé , est entre le genre sérieux du *Fils Naturel* , & la Comédie.

Et si jamais j'en ai le loisir & le courage , je ne désespere pas de composer un Drame qui se place entre le genre sérieux & la Tragédie.

Qu'on reconnoisse à ces ouvrages quelque mérite, ou qu'on ne leur en accorde aucun , ils n'en démontreront pas moins , que l'intervalle que j'appercevois entre les deux genres établis , n'étoit pas chimérique.

Voici donc le système dramatique dans toute son étendue. La Comédie gaie , qui a pour objet le ridicule & le vice. La Comédie sérieuse , qui a pour objet la vertu & les devoirs de l'homme. La Tragédie , qui auroit pour objet nos malheurs domestiques. La Tragédie , qui a pour objet les catastrophes publiques & les malheurs des Grands.

Mais qui est-ce qui nous peindra fortement les devoirs des hommes ? Quelles se-

ront les qualités du Poëte qui se proposera cette tâche ?

Qu'il soit Philosophe , qu'il ait descendu en lui-même , qu'il y ait vu la nature humaine , qu'il soit profondément instruit des états de la société , qu'il en connoisse bien les fonctions & le poids , les inconvéniens & les avantages.

» Mais comment renfermer dans les bor-
 » nes étroites d'un Drame , tout ce qui ap-
 » partient à la condition d'un homme ? Où
 » est l'intrigue qui puisse embrasser cet ob-
 » jet ? On fera , dans ce genre , de ces piéces
 » que nous appellons à tiroir ; des scènes
 » épisodiques succéderont à des scènes épi-
 » sodiques & décousues , ou tout au plus
 » liées par une petite intrigue qui serpen-
 » tera entr'elles : mais plus d'unité , peu
 » d'action , point d'intérêt. Chaque scène
 » réunira les deux points si recommandés
 » par Horace : mais il n'y aura point d'en-
 » semble , & le tout sera sans consistance
 » & sans énergie » .

Si les conditions des hommes nous fournissent des Piéces , telles , par exemple , que les *Fâcheux* de Moliere , c'est déjà quelque

chose : mais je crois qu'on en peut tirer un meilleur parti. Les obligations & les inconvéniens d'un état , ne sont pas tous de la même importance. Il me semble qu'on peut s'attacher aux principaux , en faire la base de son ouvrage , & jeter le reste dans les détails. C'est ce que je me suis proposé dans le *Pere de Famille* , où l'établissement du Fils & de la Fille sont mes deux grands pivots. La fortune , la naissance , l'éducation , les devoirs des peres envers leurs enfans , & des enfans envers leurs parens , le mariage , le célibat , tout ce qui tient à l'état d'un pere de famille , vient amené par le dialogue. Qu'un autre entre dans la carrière , qu'il ait le talent qui me manque , & vous verrez ce que son Drame deviendra.

Ce qu'on objecte contre ce genre , ne prouve qu'une chose ; c'est qu'il est difficile à manier ; que ce ne peut être l'ouvrage d'un enfant , & qu'il suppose plus d'art , de connoissances , de gravité & de force d'esprit ; qu'on n'en a communément quand on se livre au théâtre.

Pour bien juger d'une production , il ne faut pas la rapporter à une autre production.

Ce fut ainsi qu'un de nos premiers Critiques se trompa. Il dit : « les Anciens n'ont point » eu d'Opéra, donc l'Opéra est un mauvais » genre ». Plus circonspect ou plus instruit, il eût dit peut-être : les Anciens n'avoient qu'un Opéra, donc notre Tragédie n'est pas bonne. Meilleur Logicien, il n'eût fait ni l'un ni l'autre raisonnement. Qu'il y ait, ou non, des modeles subsistans, il n'importe. Il est une regle antérieure à tout, & la raison poétique étoit, qu'il n'y avoit point encore de Poëtes : sans cela, comment auroit-on jugé le premier poëme ? Fut-il bon, parce qu'il plut ? ou plut-il, parce qu'il étoit bon ?

• Les devoirs des hommes sont un fonds aussi riche pour le Poëte dramatique, que leurs ridicules & leurs vices ; & les Pieces honnêtes & sérieuses réussirent par-tout ; mais plus sûrement encore chez un peuple corrompu qu'ailleurs. C'est en allant au Théâtre qu'ils se sauveront de la compagnie des méchans dont ils sont entourés ; c'est-là qu'ils trouveront ceux avec lesquels ils aimeroient à vivre ; c'est-là qu'ils verront l'espece humaine comme elle est, & qu'ils se reconcilieront avec elle. Les gens de bien sont

rare ; mais il y en a. Celui qui pense autrement , s'accuse lui-même , & montre combien il est malheureux dans sa femme , dans ses parens , dans ses amis , dans ses connoissances. Quelqu'un me disoit un jour , après la lecture d'un ouvrage honnête , qui l'avoit délicieusement occupé : il me semble que je suis resté seul. L'ouvrage méritoit cet éloge ; mais ses amis ne méritoient pas cette satire.

C'est toujours la vertu & les gens vertueux qu'il faut avoir en vue quand on écrit. C'est vous , mon ami , que j'évoque quand je prends la plume ; c'est vous que j'ai devant les yeux quand j'agis. C'est à Sophie que je veux plaire. Si vous m'avez fourri , si elle a versé une larme , si vous m'en aimez tous les deux davantage , je suis récompensé :

Lorsque j'entendis les scènes du *Payfan* dans le *Faux Généreux* , je dis : voilà qui plaira à toute la terre & dans tous les temps ; voilà qui fera fondre en larmes. L'effet a confirmé mon jugement. Cet épisode est tout-à-fait dans le genre honnête & sérieux.

« L'exemple d'un épisode heureux ne » prouve rien , dira-t-on. Et si vous ne rom-

» pez le discours monotone de la vertu par
 » le fracas de quelques caracteres ridicules
 » & même un peu forcés, comme tous les
 » autres ont fait ; quoi que vous disiez du
 » genre honnête & sérieux, je craindrai tou-
 » jours que vous n'en tiriez que des scenes
 » froides & sans couleur, de la morale en-
 » nuyeuse & triste, & des especes de ser-
 » mons dialogués».

Parcourons les parties d'un Drame, & voyons. Est-ce par le sujet qu'il en faut juger ? Dans le genre honnête & sérieux, le sujet n'est pas moins important que dans la Comédie gaie, & il y est traité d'une maniere plus vraie. Est-ce par les caracteres ? Ils y peuvent être aussi divers & aussi originaux, & le Poëte est contraint de les dessiner encore plus fortement. Est-ce par les passions ? Elles s'y montreront d'autant plus énergiques, que l'intérêt sera plus grand. Est-ce par le style ? Il y sera plus nerveux, plus grave, plus élevé, plus violent, plus susceptible de ce que nous appellons le sentiment : qualité sans laquelle aucun style ne parle au cœur. Est-ce par l'absence du ridicule ? Comme si la folie des actions & des

discours, lorsqu'ils sont suggérés par un intérêt mal-entendu, ou par le transport de la passion, n'étoit pas le vrai ridicule des hommes & de la vie.

J'en appelle aux beaux endroits de Térence ; & je demande dans quel genre sont écrites ses scènes de Peres & d'Amans ?

Si dans le *Pere de Famille* je n'ai pas su répondre à l'importance de mon sujet ; si la marche en est froide, les passions discoureuses & moralistes ; si les caracteres du Pere, de son Fils, de Sophie, du Commandeur, de Germeuil & de Cécile manquent de vigueur comique, sera-ce la faute du genre, ou la mienne ?

Que quelqu'un se propose de mettre sur la scène la condition du Juge ; qu'il intrigue son sujet d'une maniere aussi intéressante qu'il le comporte & que je le conçois ; que l'homme y soit forcé par les fonctions de son état ; ou de manquer à la dignité & à la sainteté de son ministère, & se déshonorer aux yeux des autres & aux siens ; ou de s'immoler lui-même dans ses passions, ses goûts, sa fortune, sa naissance, sa femme & ses enfans ; & l'on prononcera après, si l'on

veut, que le Drame honnête & sérieux est sans chaleur, sans couleur & sans force.

Une manière de me décider qui m'a souvent réussi, & à laquelle je reviens toutes les fois que l'habitude ou la nouveauté rend mon jugement incertain, (car l'une & l'autre produisent cet effet,) c'est de saisir par la pensée des objets, de les transporter de la nature sur la toile, & de les examiner à cette distance où ils ne sont ni trop prêts, ni trop loin de moi.

Appliquons ici ce moyen. Prenons deux Comédies, l'une dans le genre sérieux, & l'autre dans le genre gai; formons-en, scène à scène, deux galeries de tableaux, & voyons celle où nous nous promènerons le plus long-temps & le plus volontiers, où nous éprouverons les sensations les plus fortes & les plus agréables, & où nous serons le plus pressés de retourner.

Je le répète donc : l'honnête, l'honnête nous touche d'une manière plus intime & plus douce que ce qui excite notre mépris & nos ris. Poète, êtes-vous sensible & délicat ? pincez cette corde, & vous l'entendrez résonner ou frémir dans toutes les âmes.

M. v

« La nature humaine est donc bonne » ?

Oui , mon ami , & très-bonne. L'eau , l'air , la terre , le feu , tout est bon dans la nature ; & l'ouragan qui s'éleve sur la fin de l'automne , secoue les forêts , & frappant les arbres les uns contre les autres , en brise & sépare les branches mortes ; & la tempête qui bat les eaux de la mer & les purifie ; & le volcan qui verse de son flanc entr'ouvert des flots de matieres embrasées , & porte dans l'air la vapeur qui le nettoie.

Ce sont les misérables conventions , qui pervertissent l'homme , & non la nature humaine , qu'il faut accuser. En effet , qui est-ce qui nous affecte comme le récit d'une action généreuse ? Où est le malheureux qui puisse écouter froidement la plainte d'un homme de bien ?

Le parterre de la Comédie est le seul endroit où les larmes de l'homme vertueux & du méchant soient confondues. Là , le méchant s'irrite contre des injustices qu'il auroit commises , compatit à des maux qu'il auroit occasionnés , & s'indigne contre un homme de son propre caractère. Mais l'impression est reçue ; elle demeure en nous ,

malgré nous ; & le méchant sort de sa loge moins disposé à faire le mal, que s'il eût été gourmandé par un Orateur sévère & dur.

Le Poëte, le Romancier, le Comédien vont au cœur d'une maniere détournée, & en frappent d'autant plus sûrement & plus fortement l'ame, qu'elle s'étend & s'offre d'elle-même au coup. Lès peines sur lesquelles ils m'attendrissent sont imaginaires ; d'accord : mais ils m'attendrissent. Chaque ligne de l'*Homme de qualité retiré du monde*, du *Doyen de Killerine*, & de *Cleveland*, excite en moi un mouvement d'intérêt sur les malheurs de la vertu, & me coûte des larmes. Quel art seroit plus funeste que celui qui me rendroit complice du vicieux ? Mais aussi quel art plus précieux que celui qui m'attache imperceptiblement au sort de l'homme de bien qui me tire de la situation tranquille & douce dont je jouis, pour me promener avec lui, m'enfoncer dans les cavernes où il se réfugie, & m'associer à toutes les traverses par lesquelles il plaît au Poëte d'éprouver sa constance ?

O quel bien il en reviendrait aux hommes, si tous les arts d'imitation se propo-

soient un objet commun, & concouroient un jour avec les lois pour nous faire aimer la vertu & haïr le vice ! C'est au Philosophe à les y inviter ; c'est à lui à s'adresser au Poëte , au Peintre , au Musicien , & à leur crier avec force : Hommes de génie , pourquoi le Ciel vous a-t-il doués ? S'il en est entendu , bientôt les images de la débauche ne couvriront plus les murs de nos Palais ; nos voix ne feront plus des organes du crime , & le goût & les mœurs y gagneront. Croit-on en effet que l'action de deux époux aveugles qui se chercheroient encore dans un âge avancé , & qui , les paupieres humides des larmes de la tendresse , se ferreroient les mains , & se caresseroient , pour ainsi dire , au bord du tombeau , ne demanderoit pas le même talent & ne m'intéresseroit pas davantage que le spectacle des plaisirs violens dont leurs sens tout nouveaux s'enivroient dans l'adolescence ?

Quelquefois j'ai pensé qu'on discuteroit au théâtre les points de morale les plus importants , & cela sans nuire à la marche violente & rapide de l'action dramatique.

De quoi s'agirait-il en effet ? De disposer

le Poëme de maniere que les choses y fussent amenées comme l'abdication de l'Empire l'est dans Cinna. C'est ainsi qu'un Poëte agiteroit la question du suicide, de l'honneur, du duel, de la fortune, des dignités & cent autres. Nos Poëmes en prendroient une gravité qu'ils n'ont pas. Si une telle scene est nécessaire, si elle tient au fond, si elle est annoncée & que le spectateur la désire, il y donnera toute son attention, & il en fera bien autrement affecté que de ces petites sentences alambiquées dont nos ouvrages modernes sont coufus.

Ce ne sont pas des mots que je veux rapporter du théâtre, mais des impressions. Celui qui prononcera d'un Drame dont on citera beaucoup de pensées détachées, que c'est un ouvrage médiocre, se trompera rarement. Le Poëme excellent est celui dont l'effet demeure long-temps en moi.

O Poëtes dramatiques! l'applaudissement vrai que vous devez vous proposer d'obtenir, ce n'est pas ce battement de mains qui se fait entendre subitement après un vers éclatant, mais ce soupir profond qui part de l'ame après la contrainte d'un long silen-

ce , & qui la soulage. Il est une impression plus violente encore , & que vous concevrez , si vous êtes nés pour votre Art & si vous en pressentez toute la magie : c'est de mettre un peuple comme à la gêne. Alors les esprits seront troublés , incertains , flottans , éperdus , & vos spectateurs tels que ceux qui , dans les tremblemens d'une partie du globe , voient les murs de leurs maisons vaciller , & sentent la terre se dérober sous leurs pieds.

Il est une sorte de Drame où l'on présenteroit la morale directement & avec succès. En voici un exemple. Ecoutez bien ce que nos juges en diront , & s'ils le trouvent froid , croyez qu'ils n'ont ni énergie dans l'ame , ni idée de la véritable éloquence , ni sensibilité , ni entrailles. Pour moi , je pense que l'homme de génie qui s'en emparera , ne laissera pas aux yeux le temps de se sécher , & que nous lui devons le spectacle le plus touchant , & une des lectures les plus instructives & les plus délicieuses que nous puissions faire. C'est la mort de Socrate.

La scène est dans une prison. On y voit

DRAMATIQUE. 276

le Philosophe enchaîné & couché sur la paille. Il est endormi. Ses amis ont corrompu ses gardes, & ils viennent dès la pointe du jour lui annoncer sa délivrance.

Tout Athenes est dans la rumeur, mais l'homme juste dort.

De l'innocence de la vie. Qu'il est doux d'avoir bien vécu, lorsqu'on est sur le point de mourir ! (*Scene premiere.*)

Socrate s'éveille ; il apperçoit ses amis ; il est surpris de les voir si matin.

Le songe de Socrate.

Ils lui apprennent ce qu'ils ont exécuté ; il examine avec eux ce qui lui convient de faire.

Du respect qu'on se doit à soi-même ; & de la sainteté des Lois. (*Scene II.*)

Les gardes arrivent ; on lui ôte ses chaînes.

La fable sur la peine & sur le plaisir.

Les Juges entrent, & avec eux les accusateurs de Socrate & la foule du peuple. Il est accusé, & il se défend.

L'apologie. (*Scene III.*)

Il faut ici s'affujettir au costume : il faut qu'on lise les accusations ; que Socrate in-

terpelle ses juges , ses accusateurs , & le peuple ; qu'il les presse , qu'il les interroge , qu'il leur réponde. Il faut montrer la chose comme elle s'est passée ; & le spectacle n'en fera que plus vrai , plus frappant & plus beau.

Les Juges se retirent ; les amis de Socrate restent ; ils ont pressenti la condamnation. Socrate les entretient & les console.

De l'immortalité de l'ame. (*Scene IV.*)

Il est jugé. On lui annonce sa mort. Il voit sa femme & ses enfans. On lui apporte la ciguë. Il meurt. (*Scene V.*)

Ce n'est-là qu'un acte ; mais s'il est bien fait , il aura presque l'étendue d'une pièce ordinaire. Quelle éloquence ne demande-t-il pas ? Quelle profondeur de Philosophie ! quel naturel ! quelle vérité ! Si l'on fait bien le caractère ferme , simple , tranquille , serein & élevé du Philosophe , on éprouvera combien il est difficile à peindre. A chaque instant il doit amener le ris sur le bord des levres & les larmes aux yeux. Je mourrois content , si j'avois rempli cette tâche comme je la conçois. Encore une fois , si les Critiques ne voient là

dedans qu'un enchainement de discours philosophiques & froids, ô les pauvres gens ! que je les plains !

Pour moi, je fais plus de cas d'une passion, d'un caractère qui se développe peu-à-peu, & qui finit par se montrer dans toute son énergie, que de ces combinaisons d'incidens dont on forme le tissu d'une piece où les personnages & les spectateurs sont également ballottés. Il me semble que le bon goût les dédaigne, & que les grands effets ne s'en accommodent pas. Voilà cependant ce que nous appellons du mouvement. Les Anciens en avoient une autre idée. Une conduite simple, une action prise le plus près de sa fin pour que tout fût dans l'extrême, une catastrophe sans cesse imminente & toujours éloignée par une circonstance simple & vraie, des discours énergiques, des passions fortes, des tableaux, un ou deux caractères fermement dessinés : voilà tout leur appareil. Il n'en falloit pas davantage à Sophocle pour renverser les esprits. Celui à qui la lecture des Anciens a déplu, ne saura jamais combien notre Racine doit au vieil Homere.

N'avez-vous pas remarqué, comme moi, que, quelque compliquée que fût une Piece, il n'est presque personne qui n'en rendit compte au sortir de la premiere représentation. On se rappelle facilement les événemens, mais non les discours; & les événemens une fois connus, la Piece compliquée a perdu son effet.

Si un ouvrage dramatique ne doit être représenté qu'une fois & jamais imprimé, je dirai au Poëte : compliquez tant qu'il vous paraîtra; vous agitez, vous occuperez sûrement: mais soyez simple, si vous voulez être lu & rester.

Une belle scène contient plus d'idées que tout un Drame ne peut offrir d'incidens; & c'est sur les idées qu'on revient. C'est ce qu'on entend sans se lasser, c'est ce qui affecte en tout temps. La scène de Roland dans l'ancre où il attend en vain la perfide Angélique; le discours de Lufignan à sa fille; celui de Clytemnestre à Agamemnon me sont toujours nouveaux.

Quand je permets de compliquer tant qu'on voudra, c'est la même action. Il est presque impossible de conduire deux intri-

gues à la fois , fans que l'une n'intéresse aux dépens de l'autre. Combien j'en pourrois citer d'exemples modernes ! mais je ne veux pas offenser.

Qu'y a-t-il de plus adroit que la maniere dont Térence a entrelacé les amours de Pamphile & de Charinus dans l'Andrienne ? Ce pendant l'a-t-il fait fans inconvénient ? Au commencement du second acte , ne croiroit-on pas entrer dans une autre piece ? & le cinquieme finit-il d'une maniere bien intéressante ?

Celui qui s'engage à mener deux intrigues à la fois , s'impose la nécessité de les dénouer dans un même instant. Si la principale s'acheve la premiere , celle qui reste ne se supporte plus : si c'est au contraire l'intrigue épisodique qui abandonne la principale , autre inconvénient ; des personnages ou disparaissent tout-à-coup , ou se remontrent sans raison , & l'ouvrage se mutile ou se refroidit.

Que deviendroit la piece que Térence a intitulée l'*Héautontimorumenos* , ou l'*Ennemi de lui-même* , si par un effort de génie le Poëte n'avoit su reprendre l'intrigue de Clinia , qui

se termine au troisieme acte , & la renouer avec celle de Clitiphon ?

Térence transporta l'intrigue de la *Périnthienne* de Ménandre dans l'*Andrienne* du même Poète Grec , & de deux pieces simples il en fit une composée. Je fis le contraire dans le *Fils Naturel*. Goldoni avoit fondu dans une farce en trois actes l'*Avare* de Moliere avec les caracteres de l'*Ami vrai*. Je séparai ces sujets , & je fis une Piece en cinq actes : bonne ou mauvaise il est certain que j'eus raison en ce point.

Térence prétend que , pour avoir doublé le sujet de l'*Héautontimorumenos* , sa Piece est nouvelle ; & j'y consens : pour meilleure , c'est autre chose.

Si j'osois me flatter de quelque adresse dans le *Pere de Famille* , ce seroit d'avoir donné à Germeuil & à Cécile une passion qu'ils ne peuvent s'avouer dans les premiers actes , & de l'avoir tellement subordonnée dans toute la piece à celle de Saint-Albin pour Sophie , que même après une déclaration , Germeuil & Cécile ne peuvent s'entretenir de leur passion , quoiqu'ils se retrouvent ensemble à tout moment.

Il n'y a point de milieu : on perd toujours d'un côté ce que l'on gagne de l'autre. Si vous obtenez de l'intérêt & de la rapidité par des incidens multipliés, vous n'aurez plus de discours ; vos personnages auront à peine le temps de parler ; ils agiront au lieu de se développer. J'en parle par expérience.

On ne peut mettre trop d'action & de mouvement dans la Farce : qu'y diroit-on de supportable ? il en faut moins dans la Comédie gaie, moins encore dans la Comédie sérieuse, & presque point dans la Tragédie.

Moins un genre est vraisemblable, plus il est facile d'y être rapide & chaud. On a de la chaleur aux dépens de la vérité & des bienséances. La chose la plus maussade, ce seroit un Drame burlesque & froid. Dans les genres sérieux, le choix des incidens rend la chaleur difficile à conserver.

Cependant une Farce excellente n'est pas l'ouvrage d'un homme ordinaire. Elle suppose une gaieté originale ; les caractères en sont comme les grotesques de Calot, où les principaux traits de la figure humaine sont conservés. Il n'est pas donné à tout le monde d'estropier ainsi. Si l'on croit qu'il y

ait beaucoup plus d'hommes capables de faire *Pourceaugnac* que le *Misanthrope*, on se trompe.

Qu'est-ce qu'Aristophane ? Un Farceur original. Un Auteur de cette espece doit être précieux pour le Gouvernement, s'il fait l'employer. C'est à lui qu'il faut abandonner tous les enthousiastes qui troublent de temps en temps la société. Si on les expose à la foire, on n'en remplira pas les prisons.

Quoique le mouvement varie selon les genres qu'on traite, l'action marche toujours. Elle ne s'arrête pas même dans les entr'actes. C'est une masse qui se détache du sommet d'un rocher : sa vitesse s'accroît à mesure qu'elle descend, & elle bondit d'espace en espace, par les obstacles qu'elle rencontre.

Si cette comparaison est juste ; s'il est vrai qu'il y ait d'autant moins de discours qu'il y a plus d'action, on doit plus parler qu'agir dans les premiers actes, & plus agir que parler dans les derniers.

Est-il plus difficile d'établir le plan, que de dialoguer ? c'est une question que j'ai souvent entendu agiter ; & il m'a toujours sem-

blé que chacun répondoit plutôt selon son talent, que selon la vérité de la chose.

Un homme à qui le commerce du monde est familier, qui parle avec aisance, qui connoît les hommes, qui les a étudiés, & qui fait écrire, trouve le plan difficile.

Un autre qui a de l'étendue dans l'esprit, qui a médité l'art poétique, qui connoît le théâtre, à qui l'expérience & le goût ont indiqué les situations qui intéressent, qui fait combiner des événemens, formera son plan avec assez de facilité ; mais les scènes lui donneront de la peine. Celui-ci se contentera d'autant moins de son travail, que, versé dans les meilleurs Auteurs de sa langue & des langues anciennes, il ne peut s'empêcher de comparer ce qu'il fait à des chefs-d'œuvres qui lui sont présens. S'agit-il d'un récit ; celui de l'Andrienne lui revient : d'une scène de passion ; l'Eunuque lui en offrira dix pour une, qui le désespéreront.

Au reste, l'un & l'autre font l'ouvrage du génie ; mais le génie n'est pas le même. C'est le plan qui soutient une pièce compliquée : c'est l'art du discours & du dialogue qui fait écouter & lire une pièce simple.

J'observerai pourtant qu'en général il y a plus de Pièces bien dialoguées, que de Pièces bien conduites. Le génie qui dispose les incidens , paroît plus rare que celui qui trouve les vrais discours. Combien de belles scènes dans Moliere ! On compte ses dénouemens heureux.

Les plans se forment d'après l'imagination ; les discours d'après la nature.

On peut former une infinité de plans d'un même sujet, & d'après les mêmes caractères. Mais les caractères étant donnés , la manière de faire parler est une. Vos personnages auront telle ou telle chose à dire , selon les situations où vous les aurez placés : mais étant les mêmes hommes dans toutes ces situations , jamais ils ne se contrediront.

On seroit tenté de croire qu'un Drame devoit être l'ouvrage de deux hommes de génie , l'un qui arrangeât , & l'autre qui fit parler. Mais qu'est-ce qui pourra dialoguer d'après le plan d'un autre ? le génie du dialogué n'est pas universel ; chaque homme se tâte & sent ce qu'il peut : sans qu'il s'en apperçoive , en formant son plan , il cherche les situations dont il espere sortir avec succès.

Changez

Changez ces situations , & il lui semblera que son génie l'abandonne. Il faut à l'un des situations plaisantes ; à l'autre , des scènes morales & graves ; à un troisième , des lieux d'éloquence & de pathétique. Donnez à Corneille un plan de Racine , & à Racine un plan de Corneille ; & vous verrez comment ils s'en tireront.

Né avec un caractère sensible & droit , j'avoue , mon Ami , que je n'ai jamais été effrayé d'un morceau d'où j'espérois sortir avec les ressources de la raison & de l'honnêteté. Ce sont des armes que mes parens m'ont appris à manier de bonne heure : je les ai souvent employées contre les autres & contre moi !

Vous savez que je suis habitué de longue main à l'art du soliloque. Si je quitte la société & que je rentre chez moi triste & chagrin , je me retire dans mon cabinet , & là je me questionne & je me demande : Qu'avez-vous ? de l'humeur ?... Oui... Est-ce que vous vous portez mal ?... Non.... Je me presse , j'arrache de moi la vérité. Alors il me semble que j'ai une ame gaie , tranquille , honnête & sereine , qui en interroge une autre qui

N

est honteuse de quelque sottise qu'elle craint d'avouer. Cependant l'aveu vient. Si c'est une sottise que j'ai commise, comme il m'arrive assez souvent, je m'absous. Si c'en est une qu'on m'a faite, comme il arrive quand j'ai rencontré des gens disposés à abuser de la facilité de mon caractère, je pardonne. La tristesse se dissipe; je rentre dans ma famille bon époux, bon père, bon maître, du moins je l'imagine; & personne ne se ressent d'un chagrin qui alloit se répandre sur tout ce qui m'eût approché.

Je conseillerais cet examen secret à tous ceux qui voudront écrire; ils en deviendront à coup sûr plus honnêtes gens & meilleurs Auteurs.

Que j'aie un plan à former, sans que je m'en aperçoive, je chercherai des situations qui quadreront à mon talent & à mon caractère.

« Ce plan fera-t-il le meilleur ? »

Il me le paroîtra sans doute.

« Mais aux autres ? »

C'est une autre question.

Ecouter les hommes, & s'entretenir souvent avec soi; voilà les moyens de se former au dialogue.

Avoir une belle imagination ; consulter l'ordre & l'enchaînement des choses ; ne pas redouter les scènes difficiles ni le long travail ; entrer par le centre de son sujet ; bien discerner le moment où l'action doit commencer ; savoir ce qu'il est à propos de laisser en arrière ; connoître les situations qui affectent : voilà le talent d'après lequel on saura former un plan.

Sur-tout s'imposer la loi de ne pas jeter sur le papier une seule idée de détail , que le plan ne soit arrêté.

Comme le plan coûte beaucoup & qu'il veut être long-temps médité, qu'arrive-t-il à ceux qui se livrent au genre dramatique & qui ont quelque facilité à peindre des caractères ? Ils ont une vue générale de leur sujet , ils connoissent à-peu-près les situations , ils ont projeté leurs caractères ; & lorsqu'ils se sont dit : cette mere sera coquette , ce pere sera dur , cet amant libertin , cette jeune fille sensible & tendre , la fureur de faire des scènes les prend. Ils écrivent ; ils rencontrent des idées fines , délicates , fortes même ; ils ont des morceaux charmans & tout prêts : mais lorsqu'ils ont beaucoup tra-

vaille, & qu'ils en viennent au plan, (car c'est toujours-là qu'il en faut venir,) ils cherchent à placer ce morceau charmant; ils ne se résoudront jamais à perdre cette idée délicate ou forte; ils feront le contraire de ce qu'il falloit, le plan pour les scènes qu'il falloit faire pour le plan. De là une conduite & même un dialogue contrainsts, beaucoup de peine & de temps perdus, & une multitude de copeaux qui demeurent sur le chantier. Quel chagrin, sur-tout si l'ouvrage est en vers!

J'ai connu un jeune Poëte qui ne manquoit pas de génie, & qui a écrit plus de trois ou quatre mille vers d'une Tragédie qu'il n'a point achevée, & qu'il n'achevera jamais.

Soit donc que vous composiez en vers, ou que vous écriviez en prose; faites d'abord le plan: après cela vous songerez aux scènes.

Mais comment former le plan? Il y a dans la *Poétique d'Aristote* une belle idée là-dessus. Elle m'a servi; elle peut servir à d'autres, & la voici.

Entre une infinité d'hommes qui ont écrit de l'Art poétique, trois sont particulière-

ment célèbres : Aristote , Horace & Boileau. Aristote est un Philosophe qui marche avec ordre , qui établit des principes généraux , & qui en laisse les conséquences à tirer & les applications à faire. Horace est un homme de génie qui semble affecter le désordre , & qui parle en Poëte à des Poëtes. Boileau est un maître qui cherche à donner le précepte & l'exemple à son disciple.

Aristote dit en quelque endroit de sa *Poétique* : soit que vous travailliez sur un sujet connu , soit que vous en tentiez un nouveau , commencez par esquisser la fable , & vous penserez ensuite aux épisodes ou circonstances qui doivent l'étendre. Est-ce une Tragédie ? dites : une jeune Princesse est conduite sur un autel pour y être immolée ; mais elle disparoît tout-à-coup aux yeux des spectateurs , & elle est transportée dans un pays où la coutume est de sacrifier les étrangers à la Déesse qu'on y adore. On la fait Prêtresse. Quelques années après , le frere de cette Princesse arrive dans ce pays : il est saisi par les habitans ; & sur le point d'être sacrifié par les mains de sa sœur , il s'écrie : ce n'est donc

pas assez que ma sœur ait été sacrifiée : il faut que je le sois aussi : A ce mot il est reconnu & sauvé.

Mais pourquoi la Princesse avoit-elle été condamnée à mourir sur un autel ?

Pourquoi immole-t-on les étrangers dans la terre barbare où son frere la rencontre ?

Comment a-t-il été pris ?

Il vient pour obéir à un oracle. Et pourquoi cet oracle ?

Il est reconnu par sa sœur. Mais cette reconnaissance ne se pouvoit-elle faire autrement ?

Toutes ces choses sont hors du sujet. Il faut les suppléer dans la fable.

Le sujet appartient à tous. Mais le Poëte disposera du reste à sa fantaisie ; & celui qui aura rempli sa tâche de la maniere la plus simple & la plus nécessaire , aura le mieux réussi.

L'idée d'Aristote. est propre à tous les genres dramatiques ; & voici comment j'en ai fait usage pour moi.

Un pere a deux enfans , un fils & une fille. La fille aime secrètement un jeune homme qui demeure dans la maison. Le fils est en-

têté d'une inconnue qu'il a vue dans son voisinage. Il a tâché de la corrompre, mais inutilement. Il s'est déguisé & établi à côté d'elle sous un nom & sous des habits empruntés. Il passe-là pour un homme du peuple, attaché à quelque profession mécanique. Censé le jour à son travail, il ne voit celle qu'il aime que le soir. Mais le pere attentif à ce qui se passe dans sa maison, apprend que son fils s'absente toutes les nuits. Cette conduite qui annonce le dérèglement, l'inquiete : il attend son fils.

C'est-là que la Piece commence.

Qu'arrive-t-il ensuite? C'est que cette fille convient à son fils; & que découvrant en même temps que sa fille aime le jeune homme à qui il la destinoit, il la lui accorde, & qu'il conclut deux mariages contre le gré de son beau-frere, qui avoit d'autres vues.

Mais pourquoi la fille aime-t-elle secrètement?

Pourquoi le jeune homme qu'elle aime est-il dans la maison? Qu'y fait-il? Qui est-il?

Qui est cette inconnue dont le fils est épris? Comment est-elle tombée dans l'état de pauvreté où elle est?

D'où est-elle ? Née dans la Province ;
qu'est-ce qui l'a amenée à Paris ? Qu'est-ce
qui l'y retient ?

Qu'est-ce que le beau-frere ?

D'où vient l'autorité qu'il a dans la mai-
son du pere ?

Pourquoi s'oppose-t-il à des mariages qui
conviennent au pere ?

la scene ne pouvant se passer en
deux endroits, comment la jeune inconnue
entrera-t-elle dans la maison du pere ?

Comment le pere découvre-t-il la passion
de sa fille & du jeune homme qu'il a chez
lui ?

Quelle raison a-t-il de diffimuler ses des-
seins ?

Comment arrive-t-il que la jeune inconnue
lui convienne ?

Quels sont les obstacles que le beau-frere
apporte à ses vues ?

Comment le double mariage se fait-il mal-
gré ces obstacles ?

Combien de choses qui demeurent indé-
terminées après que le Poëte a fait son es-
quisse ! Mais voilà l'argument & le fond.
C'est de là qu'il doit tirer la division des

actes , le nombre des personnages , leurs caractères & le sujet des scènes.

Je vois que cette esquisse me convient ; parce que le pere , dont je me propose de faire sortir le caractère , sera très-malheureux. Il ne voudra point un mariage qui convient à son fils ; sa fille lui paroîtra s'éloigner d'un mariage qu'il veut , & la défiance d'une délicatesse réciproque les empêchera l'un & l'autre de s'avouer leurs sentimens.

Le nombre de mes personnages sera décidé.

Je ne suis plus incertain sur leurs caractères.

Le pere aura le caractère de son état. Il sera bon , vigilant , ferme & tendre. Placé dans la circonstance la plus difficile de sa vie , elle suffira pour déployer toute son ame.

Il faut que son fils soit violent. Plus une passion est déraisonnable , moins il faut qu'elle soit libre.

Sa maîtresse ne sera jamais assez aimable. J'en ai fait un enfant innocent , honnête & sensible.

Le beau-frere , qui est mon machiniste , homme d'une tête étroite & à préjugés , sera

N v.

dur , foible , méchant , importun , rusé , tracassier , le trouble de la maison , le fléau du pere & des enfans , & l'averfion de tout le monde.

Qu'est-ce que Germeuil ? C'est le fils d'un ami du Pere de Famille , dont les affaires fe font dérangées , & qui a laiffé cet enfant fans reffource. Le Pere de Famille l'a pris chez lui après la mort de fon ami , & l'a fait élever comme fon fils.

Cécile , perfuadée que fon pere ne lui accordera jamais cet homme pour époux , le tiendra à une grande diftance d'elle , le traitera quelquefois avec dureté ; & Germeuil , arrêté par cette conduite & par la crainte de manquer au Pere de Famille fon bienfaiteur , fe renfermera dans les bornes du refpect ; mais les apparences ne feront pas fi bien gardées de part & d'autre , que la paffion ne perçe tantôt dans les difcours , tantôt dans les actions , mais toujours d'une maniere incertaine & légère.

Germeuil fera donc d'un caractère ferme , tranquille , & un peu renfermé.

Et Cécile un composé de hauteur , de vivacité , de réferve & de fenfibilité.

L'espece de diffimulation qui contiendra ces amans, trompera aussi le Pere de Famille. Détourné de ses desseins par cette fausse antipathie, il n'osera proposer à sa fille pour époux un homme qui ne laisse appercevoir aucun penchant pour elle, & qu'elle paroît avoir pris en aversion.

Le pere dira : n'est-ce pas assez de tourmenter mon fils en lui ôtant une femme qu'il aime, sans aller encore persécuter ma fille en lui proposant pour époux un homme qu'elle n'aime pas ?

La fille dira : n'est-ce pas assez du chagrin que mon pere & mon oncle ressentent de la passion de mon frere, sans l'accroître encore par un aveu qui révolteroit tout le monde ?

Par ce moyen l'intrigue de la fille & de Germeuil sera fourde, ne nuira point à celle du fils & de sa maîtresse, & ne servira qu'à augmenter l'humeur de l'oncle & le chagrin du pere.

J'aurai réussi au-delà de mes espérances, si je parviens à tellement intéresser ces deux personnes à la passion du fils, qu'ils ne puissent s'occuper de la leur. Leur penchant ne

partagera plus l'intérêt ; il rendra seulement leurs scènes plus piquantes.

J'ai voulu que le père fût le personnage principal. L'esquisse restoit la même ; mais tous les épisodes changeoient , si j'avois choisi pour mon héros , ou le fils , ou l'ami , ou l'oncle.

Si le Poète a de l'imagination , & qu'il se repose sur son esquisse , il la fécondera , il en verra sortir une foule d'incidens , & il ne fera plus embarrassé que du choix.

Qu'il se rende difficile sur ce point , lorsque son sujet est sérieux. On ne souffriroit pas aujourd'hui qu'un père vint avec une cloche de mulet mettre en fuite un pédant , ni qu'un mari se cachât sous une table pour s'assurer par lui-même des discours que l'on tient à sa femme. Ces moyens font de la Farce.

Si une jeune Princesse est conduite vers un autel sur lequel on doit l'immoler , on ne voudra pas qu'un aussi grand événement ne soit fondé que sur l'erreur d'un messager qui suit un chemin , tandis que la Princesse & sa mère s'avancent par un autre.

« La fatalité qui nous joue , n'attache-t-elle

» pas des révolutions plus importantes à des
» causes plus légères » ?

Il est vrai. Mais le Poète ne doit pas l'imiter en cela. Il emploiera ce **incident**, s'il est donné par l'Histoire. Mais il ne l'inventera pas. Je jugerai ses moyens plus sévèrement que la conduite des Dieux.

Qu'il soit scrupuleux dans le choix des incidents, & sobre dans leur usage ; qu'il les proportionne à l'importance de son sujet, & qu'il établisse entr'eux une liaison presque nécessaire.

« Plus les moyens par lesquels la volonté
» des Dieux s'accomplira sur les hommes
» seront obscurs & foibles, plus je serai
» effrayé de leur sort.

J'en conviens. Mais il faut que je ne puisse douter que telle a été la volonté, non du Poète, mais des Dieux.

La Tragédie demande de l'importance dans les moyens ; la Comédie de la finesse.

Un homme jaloux est-il incertain des sentimens de son ami : Térence laissera sur la scène un Dave qui écoutera les discours de celui-ci, & qui en fera le récit à son maître.

Nos François voudront que leur Poète en sache davantage.

Un vieillard , sottement vain , changera son nom bourgeois d'Arnolphe en celui de Monsieur de la Souche , & cet expédient ingénieux fondera toute l'intrigue , & en amenera le dénouement d'une manière simple & inattendue : alors ils s'écrieront , ah merveilles ! & ils auront raison. Mais si , fans aucune vraisemblance , & cinq ou six fois de suite , on leur montre cet Arnolphe devenu le confident de son rival & la dupe de sa pupille , allant de Valere à Agnès , & retournant d'Agnès à Valere , ils diront : ce n'est pas un Drame que cela , c'est un Conte ; & si vous n'avez pas tout l'esprit , toute la gaieté , tout le génie de Moliere , ils vous accuseront d'avoir manqué d'invention , & ils répéteront : c'est un Conte à dormir.

Si vous avez peu d'incidens , vous aurez peu de personnages. N'ayez point de personnages superflus ; & que des fils imperceptibles lient tous nos incidens.

Sur-tout ne tendez point de fils à faux : en m'occupant d'un embarras qui ne viendra point , vous égarerez mon attention.

Tel est , si je ne me trompe , l'effet du discours de Frosine dans l'*Avare*. Elle s'es-

gage à détourner l'Avare du dessein d'épouser Marianne par le moyen d'une Vicomtesse de Basse-Bretagne dont elle se promet des merveilles , & le spectateur avec elle. Cependant la Piece finit sans qu'on revoie ni Frofine , ni sa Basse-Bretonne , qu'on attend toujours.

Quel ouvrage , qu'un plan contre lequel on n'auroit point d'objection ! Y en a-t-il un ? Plus il sera compliqué , moins il sera vrai. Mais on demande du plan d'une Comédie & du plan d'une Tragédie , quel est le plus difficile ?

Il y a trois ordres de choses. L'Histoire ; où le fait est donné ; la Tragédie , où le Poète ajoute à l'Histoire ce qu'il imagine en pouvoir augmenter l'intérêt ; la Comédie , où le Poète invente tout.

D'où l'on peut conclure que le Poète comique est le Poète par excellence. C'est lui qui fait. Il est dans sa sphere ce que l'Être tout-puissant est dans la nature. C'est lui qui crée , qui tire du néant ; avec cette différence , que nous n'entrevoions dans la nature qu'un enchaînement d'effets dont les causes nous sont inconnues , au lieu que la

marche du Drame n'est jamais obscure ; & que , si le Poète nous cache assez de ses efforts pour nous piquer , il nous en laisse toujours appercevoir assez pour nous satisfaire.

« Mais la Comédie étant une imitation de » la nature dans toutes ses parties , le Poète » n'a-t-il pas un modele auquel il se doit » conformer , même lorsqu'il forme son » plan ?

Sans doute.

» Quel est donc ce modele » ?

Avant que de répondre , je demanderai : qu'est-ce qu'un plan ?

« Un plan , c'est une histoire merveilleuse » distribuée selon les regles du genre dramatique ; histoire qui est en partie de l'invention du Poète tragique , & toute entiere de l'invention du Poète comique ».

Fort bien. Quel est donc le fondement de l'art dramatique ?

« L'art historique » ?

Rien n'est plus certain. On a comparé la Poésie à la Peinture , & l'on a bien fait ; mais une comparaison plus utile & plus féconde en vérités , ç'auroit été celle de l'His-

toire à la Poésie. On se feroit ainsi formé des notions exactes du vrai, du vraisemblable & du possible; & l'on eût fixé l'idée nette & précise du merveilleux, terme commun à tous les genres de poésie, & que peu de Poètes font en état de bien définir.

Tous les événemens historiques ne sont pas propres à faire des Tragédies, ni tous les événemens domestiques à fournir des sujets de Comédie. Les Anciens renfermoient le genre tragique dans les familles d'Alcméon, d'Œdipe, d'Oreste, de Méleagre, de Thyeste, de Téléphe & d'Hercule.

Horace ne veut pas qu'on mette sur la scène un personnage qui arrache un enfant tout vivant des entrailles d'une Lamie. Si on lui montre quelque chose de semblable, il n'en pourra ni croire la possibilité, ni supporter la vue. Mais où est le terme où l'absurdité des événemens cesse, & où la vraisemblance commence? Comment le Poète sentira-t-il ce qu'il peut oser?

Il arrive quelquefois à l'ordre naturel des choses d'enchaîner des incidens extraordinaires. C'est le même ordre qui distingue

le merveilleux du miraculeux. Les cas rares sont merveilleux. Les cas naturellement impossibles, sont miraculeux. L'art Dramatique rejette les miracles.

Si la nature ne combinait jamais des événemens d'une manière extraordinaire, tout ce que le Poète imaginerait au-delà de la simple & froide uniformité des choses communes, serait incroyable. Mais il n'en est pas ainsi. Que fait donc le Poète ? Ou il s'empare de ces combinaisons extraordinaires, ou il en imagine de semblables. Mais au lieu que la liaison des événemens nous échappe souvent dans la nature, & que, faute de connoître l'ensemble des choses, nous ne voyons qu'une concomitance fatale dans les faits ; le Poète veut lui qu'il regne dans toute la texture de son ouvrage une liaison apparente & sensible ; en sorte qu'il est moins vrai & plus vraisemblable que l'Historien.

« Mais puisqu'il suffit de la seule coexistence des événemens pour fonder le merveilleux dans l'Histoire, pourquoi le Poète ne s'en contenteroit-il pas ? »

Il s'en contente aussi quelquefois, sur-

tout le Poëte tragique. Mais la supposition d'incidens simultanés n'est pas aussi permise au Poëte comique.

« Et la raison ? »

C'est que la portion connue que le Poëte tragique emprunte de l'Histoire, fait adopter ce qui est d'imagination, comme s'il étoit historique. Les choses qu'il invente reçoivent de la vraisemblance par celles qui lui sont données. Mais rien n'est donné au Poëte comique; il lui est donc moins permis de s'appuyer sur la simultanéité des événemens. D'ailleurs, la fatalité ou la volonté des dieux, qui effraye si fort les hommes, de qui la destinée se trouve abandonnée à des êtres supérieurs auxquels ils ne peuvent se soustraire, dont la main les suit & les atteint au moment où ils sont dans la sécurité la plus entière, est plus nécessaire à la Tragédie. S'il y a quelque chose de touchant, c'est le spectacle d'un homme rendu coupable & malheureux malgré lui.

Il faut que les hommes fassent dans la Comédie, le rôle que font les dieux dans la Tragédie. La fatalité & la méchanceté;

voilà dans l'un & l'autre genre les bases de l'intérêt dramatique.

« Qu'est-ce donc que le vernis romanesque qu'on reproche à quelques-unes de nos Pièces ? »

Un ouvrage sera romanesque, si le merveilleux naît de la simultanéité des événemens ; si l'on y voit les dieux ou les hommes trop méchans, ou trop bons ; si les choses & les caractères y différent trop de ce que l'expérience ou l'Histoire nous les montre ; & sur-tout si l'enchaînement des événemens y est trop extraordinaire & trop compliqué.

D'où l'on peut conclure que le Roman dont on ne pourra faire un bon Drame, ne sera pas mauvais pour cela ; mais qu'il n'y a point de bon Drame dont on ne puisse faire un excellent Roman. C'est par les règles que ces deux genres de Poésie diffèrent.

L'illusion est leur but commun : mais d'où dépend l'illusion ? Des circonstances. Ce sont les circonstances qui la rendent plus ou moins difficile à produire.

Me permettra-t-on de parler un moment

la Langue des Géomètres ? On fait ce qu'ils appellent une équation. L'illusion est seule d'un côté. C'est une quantité constante qui est égale à une somme de termes, les uns positifs, les autres négatifs, dont le nombre & la combinaison peuvent varier sans fin, mais dont la valeur totale est toujours la même. Les termes positifs représentent les circonstances communes ; & les négatifs, les circonstances extraordinaires. Il faut qu'elles se rachètent les unes par les autres.

L'illusion n'est pas volontaire. Celui qui diroit, je veux me faire illusion, ressembleroit à celui qui diroit : j'ai une expérience des choses de la vie à laquelle je ne ferai aucune attention.

Quand je dis que l'illusion est une quantité constante, c'est dans un homme qui juge de différentes productions, & non dans des hommes différens. Il n'y a peut-être pas sur toute la surface de la terre deux individus qui ayent la même mesure de la certitude, & cependant le Poète est condamné à faire illusion également à tous. Le Poète se joue de la raison & de l'expérience de l'homme.

instruit, comme une gouvernante se joue de l'imbécillité d'un enfant. Un bon Poème est un conte digne d'être fait à des hommes sensés.

Le Romancier a le temps & l'espace qui manque au Poète dramatique ; à mérite égal, j'estimerai donc moins un Roman qu'une pièce de théâtre. D'ailleurs, il n'y a point de difficulté que le premier ne puisse esquiver. Il dira : « La vapeur du sommeil ne » coule pas plus doucement dans les yeux » appesantis & dans les membres fatigués » d'un homme abattu, que les paroles flatteuses de la Déesse ; mais elle sentoit toujours je ne fais quoi qui repoussoit ses efforts & qui se jouoit de ses charmes... » Mentor, immobile dans ses sages conseils, » se laissoit presser ; quelquefois même il » laissoit espérer qu'elle l'embarrasseroit par ses questions ; mais au moment où elle » croyoit satisfaire sa curiosité, ses espérances s'évanouissoient. Ce qu'elle imaginoit tenir lui échappoit tout-à-coup, & une réponse courte la replongeoit dans les incertitudes.... Et voilà le Romancier hors d'affaire. Mais quelque difficulté

qu'il y eût à faire cet entretien , il eût fallu ou que le Poëte dramatique renversât son plan, ou qu'il le surmontât. Quelle différence de peindre un effet , ou de le produire !

Les Anciens ont eu des Tragédies où tout étoit de l'invention du Poëte. L'Histoire n'offroit pas même les noms des personnages. Et qu'importe , si le Poëte n'excede pas la vraie mesure du merveilleux ?

Ce qu'il y a d'historique dans un Drame est connu d'assez peu de personnes ; si cependant le Poëme est bien fait , il intéresse également tout le monde , plus peut-être le spectateur ignorant , que le spectateur instruit. Tout est d'une égale vérité pour celui-là , au lieu que les épisodes ne sont que vraisemblables pour celui-ci. Ce sont des mensonges mêlés à des vérités avec tant d'art , qu'il n'éprouve aucune répugnance à les recevoir.

La Tragédie domestique auroit la difficulté de deux genres ; l'effet de la Tragédie héroïque à produire , & tout le plan à former d'invention , ainsi que dans la Comédie.

Je me suis demandé quelquefois si la Tra-

gédie domestique se pouvoit écrire en vers ; & sans trop savoir pourquoi , je me suis répondu que non. Cependant la Comédie ordinaire s'écrit en vers ; la Tragédie héroïque s'écrit en vers. Que ne peut-on pas écrire en vers ? Ce genre exigeroit-il un style particulier dont je n'ai pas la notion ? ou la vérité du sujet & la violence de l'intérêt rejetteroient-elles un langage symétrisé ? La condition des parsonnages seroit-elle trop voisine de la nôtre , pour admettre une harmonie régulière ? ●

Résumons. Si l'on mettoit en vers l'Histoire de Charles XII , elle n'en seroit pas moins une histoire. Si l'on mettoit la Henriade en prose , elle n'en seroit pas moins un Poëme. Mais l'Historien a écrit ce qui est arrivé , purement & simplement ; ce qui ne fait pas toujours sortir les caracteres autant qu'ils pourroient , ce qui n'émeut ni n'intéresse pas autant qu'il est possible d'émouvoir & d'intéresser. Le Poëte eût écrit tout ce qui lui auroit semblé devoir affecter le plus. Il eût imaginé des événemens. Il eût feint des discours. Il eût chargé l'histoire. Le point important pour lui eût été d'être

être merveilleux sans cesser d'être vraisemblable : ce qu'il eût obtenu, en se conformant à l'ordre de la nature, lorsqu'elle se plaît à combiner des incidens extraordinaires, & à sauver les incidens extraordinaires par des circonstances communes.

Voilà la fonction du Poète. Quelle différence entre le versificateur & lui ! Cependant ne croyez pas que je méprise le premier : son talent est rare. Mais si vous faites du versificateur un Apollon, le Poète fera pour moi un Hercule. Or, supposez une lyre à la main d'Hercule, & vous n'en ferez pas un Apollon. Appuyez un Apollon sur une massue, jetez sur ses épaules la peau du lion de Némée, & vous n'en ferez pas un Hercule.

D'où l'on voit qu'une Tragédie en prose est tout autant un Poème qu'une Tragédie en vers ; qu'il en est de même de la Comédie & du Roman : mais que le but de la poésie est plus général que celui de l'Histoire. On lit dans l'Histoire ce qu'un homme du caractère d'Henri IV. a fait & souffert. Mais combien de circonstances possibles où il eût agi & souffert d'une manière confor-

O

me à son caractère , plus merveilleuse , que l'Histoire n'offre pas , mais que la Poésie imagine.

L'imagination , voilà la qualité sans laquelle on n'est ni un Poète , ni un Philosophe , ni un homme d'esprit , ni un être raisonnable , ni un homme.

« Qu'est-ce donc que l'imagination , me direz-vous » ?

O mon ami , quel piège vous tendez à celui qui s'est proposé de vous entretenir de l'art dramatique ! S'il se met à philosopher , adieu son objet.

L'imagination est la faculté de se rappeler des images. Un homme entièrement privé de cette faculté , seroit un stupide dont toutes les fonctions intellectuelles se réduiroient à produire les sons qu'il auroit appris à combiner dans l'enfance , & à les appliquer machinalement aux circonstances de la vie.

C'est la triste condition du peuple , & quelquefois du Philosophe. Lorsque la rapidité de la conversation entraîne celui-ci & ne lui laisse pas le temps de descendre des mots aux images , que fait-il autre chose , si ce n'est de se rappeler des sons & de les

produire combinés dans un certain ordre ? O combien l'homme qui pense le plus est encore automate !

Mais quel est le moment où il cesse d'exercer sa mémoire , & où il commence à appliquer son imagination ? C'est celui où de questions en questions , vous le forcez d'imaginer , c'est-à-dire , de passer de sons abstraits & généraux , à des sons moins abstraits & moins généraux , jusqu'à ce qu'il soit arrivé à quelque représentation sensible , le dernier terme & le repos de la raison. Alors , que devient-il ? Peintre ou Poëte.

Demandez-lui , par exemple : qu'est-ce que la Justice ? & vous serez convaincu qu'il ne s'entendra lui-même , que quand la connoissance se portant de son ame vers les objets , par le même chemin qu'elle y est venue , il imaginera deux hommes conduits par la faim vers un arbre chargé de fruits ; l'un monté sur l'arbre & cueillant , & l'autre s'emparant , par la violence , du fruit que le premier a cueilli. Alors il vous fera remarquer les mouvemens qui se manifesteront en eux ; les signes du ressentiment d'un côté , les symptômes de la crainte de l'autre ; ce-

O ij

lui-là se tenant pour offensé , & l'autre se chargeant lui-même du titre odieux d'offenseur.

Si vous faites la même question à un autre , sa dernière réponse se résoudra en un autre tableau. Autant de têtes , autant de tableaux différens peut-être , mais tous représenteront deux hommes éprouvant dans un même instant des impressions contraires , produisant des mouvemens opposés , ou poussant des cris inarticulés & sauvages , qui , rendus avec le temps dans la langue de l'homme policé , signifient & signifieront éternellement , Justice , Injustice.

C'est par un toucher qui se diversifie dans la nature animée en une infinité de manières & de degrés , & qui s'appelle dans l'homme voir , entendre , flairer , goûter & sentir , qu'il reçoit des impressions qui se conservent dans ses organes , qu'il distingue ensuite par des mots , & qu'il se rappelle ou par ces mots mêmes , ou par des images.

Se rappeler une suite nécessaire d'images telles qu'elles se succèdent dans la nature ; c'est raisonner d'après les faits. Se rappeler une suite d'images comme elles se succède-

roient nécessairement dans la nature , tel ou tel phénomène étant donné , c'est raisonner d'après une hypothèse , ou feindre ; c'est être Philosophe ou Poète , selon le but qu'on se propose.

Et le Poète qui feint , & le Philosophe qui raisonne , sont également , & dans le même sens , conséquens ou inconséquens. Car être conséquent , ou avoir l'expérience de l'enchaînement nécessaire des phénomènes , c'est la même chose.

En voilà , ce me semble , assez pour montrer l'analogie de la vérité & de la fiction , caractériser le Poète & le Philosophe , & relever le mérite du Poète , sur-tout épique ou dramatique. Il a reçu de la nature , dans un degré supérieur , la qualité qui distingue l'homme de génie de l'homme ordinaire , & celui-ci du stupide ; l'imagination , sans laquelle le discours se réduit à l'habitude mécanique d'appliquer les sons combinés.

Mais le Poète ne peut s'abandonner à toute la fougue de son imagination ; il est des bornes qui lui sont prescrites. Il a le modèle de sa conduite dans les cas rares de l'ordre général des choses. Voilà sa règle.

Plus ces cas seront rares & singuliers ; plus il lui faudra d'art, de temps, d'espace & de circonstances communes pour en compenser le merveilleux & fonder l'illusion.

Si le fait historique n'est pas assez merveilleux, il le fortifiera par des incidens extraordinaires : s'il l'est trop, il l'affoiblira par des incidens communs.

Ce n'est pas assez, ô Poète comique ; d'avoir dit dans votre esquisse : je veux que ce jeune homme ne soit que foiblement attaché à cette courtisane ; qu'il la quitte ; qu'il se marie ; qu'il ne manque pas de goût pour sa femme ; que cette femme soit aimable, & que son époux se promette une vie supportable avec elle ; je veux encore qu'il couche à côté d'elle pendant deux mois sans en approcher, & cependant qu'elle se trouve grosse. Je veux une belle-mère qui soit folle de sa bru. J'ai besoin d'une courtisane qui ait des sentimens. Je ne puis me passer d'un viol, & je veux qu'il se soit fait dans la rue, par un jeune homme ivre. Fort bien ; courage. Entassez, entassez circonstances bizarres sur circonstances bizarres : j'y consens. Votre fable sera merveilleuse, sans contredit.

Mais n'oubliez pas que vous aurez à racheter tout ce merveilleux par une multitude d'incidens communs qui le sauvent & qui m'en imposent.

L'art poétique seroit donc bien avancé ; si le traité de la certitude historique étoit fait. Les mêmes principes s'appliqueroient au Conte , au Roman , à l'Opéra , à la Farce , à toutes les sortes de Poèmes sans en excepter la Fable.

Si un peuple étoit persuadé , comme d'un point fondamental de sa croyance , que les animaux parloient autrefois , la Fable auroit chez ce peuple un degré de vraisemblance qu'elle ne peut avoir parmi nous.

Lorsque le Poète aura formé son plan , en donnant à son esquisse l'étendue convenable , & que son Drame sera distribué par actes & par scènes , qu'il travaille ; qu'il commence par la première scène , & qu'il finisse par la dernière. Il se trompe , s'il croit pouvoir impunément s'abandonner à son caprice , sauter d'un endroit à un autre , & se porter par-tout où son génie l'appellera. Il ne fait pas la peine qu'il se prépare , s'il veut que son ouvrage soit un. Combien d'idées

déplacées qu'il arrachera d'un endroit pour les insérer dans un autre ! L'objet de sa scène aura beau être déterminé, il le manquera.

Les scènes ont une influence les unes sur les autres, qu'il ne sentira pas. Ici il sera diffus, là trop court ; tantôt froid, tantôt trop passionné. Le désordre de sa manière de faire se répandra sur toute sa composition, &, quelque soin qu'il se donne, il en restera toujours des traces.

Avant que de passer d'une scène à celle qui suit, on ne peut trop se remplir de celles qui précédent.

« Voilà une manière de travailler bien sévère ».

Il est vrai

« Que fera le Poète, si, au commencement de son Poème, c'est la fin qui l'inspire » ?

Qu'il se repose.

« Mais plein de ce morceau, il l'eût exécuté de génie ».

S'il a du génie, qu'il n'appréhende rien. Les idées qu'il craint de perdre reviendront. Elles reviendront fortifiées d'un cortège

d'autres qui naîtront de ce qu'il aura fait, & qui donneront à la scène plus de chaleur, plus de couleur & plus de liaison avec le tout. Tout ce qu'il pourra dire, il le dira. Et croyez-vous qu'il en soit ainsi, s'il marche par bonds & par sauts ?

Ce n'est pas ainsi que j'ai cru devoir travailler, convaincu que ma manière étoit la plus sûre & la plus aisée.

Le *Pere de Famille* a cinquante-trois scènes. La première a été écrite la première ; la dernière a été écrite la dernière ; & sans un enchaînement de circonstances singulières qui m'ont rendu la vie pénible & le travail rebutant, cette occupation n'eût été pour moi qu'un amusement de quelques semaines. Mais comment se métamorphoser en différens caractères, lorsque le chagrin nous attache à nous-mêmes ? Comment s'oublier, lorsque l'ennui nous rappelle à notre existence ? Comment échauffer, éclairer les autres, lorsque la lampe de l'enthousiasme est éteinte, & que la flamme du génie ne luit plus sur le front ?

Que d'efforts n'a-t-on pas faits pour m'étrouffer en naissant ? Après la persécution

du *Fils Naturel*, croyez-vous, ô mon ami, que je dusse être tenté de m'occuper du *Pere de Famille*? Le voilà cependant. Vous avez exigé que j'achevasse cet ouvrage, & je n'ai pu vous refuser cette satisfaction. En revanche, permettez-moi de dire un mot de ce *Fils Naturel*, si méchamment persécuté.

Charles Goldoni a écrit en Italien une Comédie, ou plutôt une Farcè en trois actes, qu'il a intitulée, l'*Ami sincere*. C'est un tissu des caracteres de l'*Ami vrai* & de l'*Avare* de Moliere. La cassette & le vol y sont; & la moitié des scenes se passent dans la maison d'un pere avare.

Je laissai là toute cette portion de l'intrigue; car je n'ai dans le *Fils naturel* ni avare, ni pere, ni vol, ni cassette.

Je crus que l'on pouvoit faire quelque chose de supportable de l'autre portion, & je m'en emparai comme d'un bien qui m'eût appartenu. Goldoni n'avoit pas été plus scrupuleux. Il s'étoit emparé de l'*Avare*, sans que personne se fût avisé de le trouver mauvais; & l'on n'avoit point imaginé parmi nous d'accuser Moliere ou

Corneille de plagiat , pour avoir emprunté tacitement l'idée de quelque Piece , ou d'un Auteur Italien , ou du Théâtre Espagnol.

Quoi qu'il en soit , de cette portion d'une Farce en trois actes , j'en fis la Comédie du *Fils Naturel* en cinq ; & mon dessein n'étant pas de donner cet ouvrage au Théâtre , j'y joignis quelques idées que j'avois sur la Poétique , la Musique , la Déclamation & la Patomime ; & je formai du tout une espece de Roman que j'intitulai , *le Fils Naturel* ou *les Epreuves de la vertu* , avec l'histoire véritable de la Piece.

Sans la supposition que l'aventure du *Fils Naturel* étoit réelle , que devenoient l'illusion de ce Roman & toutes les observations répandues dans les entretiens , sur la différence qu'il y a entre un fait vrai & un fait imaginé , des personnages réels & des personnages fictifs , des discours tenus & des discours supposés ; en un mot , toute la Poétique où la vérité est mise sans cesse en parallele avec la fiction ?

Mais comparons un peu plus rigoureusement l'*Ami vrai* du Poëte Italien , avec le *Fils Naturel*.

Quelles sont les parties principales d'un Drame ? L'intrigue , les caractères & les détails.

La naissance illégitime de Dorval est la base du *Fils Naturel*. Sans cette circonstance , la fuite de son pere aux Iles reste sans fondement. Dorval ne peut ignorer qu'il a une sœur , & qu'il vit à côté d'elle. Il n'en deviendra pas amoureux. Il ne sera plus le rival de son ami. Il faut que Dorval soit riche ; & son pere n'aura plus aucune raison de l'enrichir. Que signifie la crainte qu'il a de s'ouvrir à Constance ? La scene d'André n'a plus lieu. Plus de pere qui revienne des Iles , qui soit pris dans la traversée & qui dénoue. Plus d'intrigue. Plus de Piece.

Or , y a-t-il dans l'*Ami sincere* aucune de ces choses sans lesquelles le *Fils Naturel* ne peut subsister ? Aucune. Voilà pour l'intrigue.

Venons aux caractères. Y a-t-il un amant violent tel que Clairville ? Non. Y a-t-il une fille ingénue telle que Rosalie ? Non. Y a-t-il une femme qui ait l'ame & l'élévation des sentimens de Constance ? Non. Y a-t-il un

homme du caractère sombre & farouche de Dorval ? Non. Il n'y a donc dans l'*Ami vrai* aucun de mes caractères ? Aucun, sans en excepter André. Passons aux détails.

Dois-je au Poète étranger une seule idée qu'on puisse citer ? Pas une.

Qu'est-ce que sa Pièce ? Une Farce. Est-ce une Farce que le *Fils Naturel* ? Je ne le crois pas.

Je puis donc avancer :

Que celui qui dit que le genre dans lequel j'ai écrit le *Fils Naturel*, est le même que le genre dans lequel Goldoni a écrit l'*Ami vrai*, dit un mensonge :

Que celui qui dit que mes caractères & ceux de Goldoni ont la moindre ressemblance, dit un mensonge :

Que celui qui dit qu'il y a dans les détails un mot important qu'on ait transporté de l'*Ami vrai* dans le *Fils Naturel*, dit un mensonge :

Que celui qui dit que la conduite du *Fils Naturel* ne diffère point de celle de l'*Ami vrai*, dit un mensonge.

Cet Auteur a écrit une soixantaine de pièces. Si quelqu'un se sent porté à ce :

genre de travail , je l'invite à choisir parmi celles qui restent , & à en composer un ouvrage qui puisse nous plaire.

Je voudrois bien qu'on eût une douzaine de pareils larcins à me reprocher ; & je ne fais si le *Pere de Famille* aura gagné quelque chose à m'appartenir en entier.

Au reste , puisqu'on n'a pas dédaigné de m'adresser les mêmes reproches que certaines gens faisoient autrefois à Térence , je renverrai mes censeurs aux prologues de ce Poëte. Qu'ils lisent , pendant que je m'occuperai dans mes heures de délassément à écrire quelque Piece nouvelle. Comme mes vues sont droites & pures , je me consolerais facilement de leur méchanceté , si je puis réussir encore à attendre les honnêtes gens.

La nature m'a donné le goût de la simplicité , & je tâche de le perfectionner par la lecture des Anciens. Voilà mon secret. Celui qui liroit Homere avec un peu de génie , y découvreroit bien plus sûrement la source où je puise.

O mon ami , que la simplicité est belle !

Que nous avons mal fait de nous en éloigner !

Voulez-vous entendre ce que la douleur inspire à un pere qui vient de perdre son fils ? Ecoutez Priam.

Eloignez-vous , mes amis , laissez-moi seul ; votre consolation m'importune.... J'irai sur les vaisseaux des Grecs : oui , j'irai. Je verrai cet homme terrible , je le supplierai. Peut-être il aura pitié de mes ans ; il respectera ma vieillesse.... Il a un pere-âgé comme moi.... Hélas ! ce pere l'a mis au monde pour la honte & le désastre de cette Ville!.... Quels maux ne nous a-t-il pas fait à tous ? Mais à qui en a-t-il fait autant qu'à moi ? Combien ne m'a-t-il pas ravi d'enfans , & dans la fleur de leur jeunesse!.... Tous m'étoient chers.... Je les ai tous pleurés. Mais c'est la perte de ce dernier qui m'est surtout cruelle ; j'en porterai la douleur jusqu'aux enfers... Eh ! pourquoi n'est-il pas mort entre mes bras? Nous nous serions rassasiés de pleurs sur lui , moi & la mere malheureuse qui lui donna la vie.

Voulez-vous savoir quels sont les vrais discours d'un pere suppliant aux genoux du meurtrier de son fils ? Ecoutez le même Priam aux genoux d'Achille.

Achille , ressouvenez-vous de votre pere ; il est du même âge que moi , & nous gémissons tous les deux sous le poids des années.... Hélas ! peut-être est-il pressé par des voisins ennemis , sans avoir à côté de lui personne qui puisse éloigner le péril qui le menace.... Mais , s'il a entendu dire que vous vivez , son cœur s'ouvre à l'espérance & à la joie , & il passe les jours dans l'attente du moment où il reverra son fils... Quelle différence de son sort au mien !.... J'avois des enfans , & je suis comme si je les avois tous perdus.... De cinquante que je comptois autour de moi , lorsque les Grecs sont arrivés , il ne m'en restoit qu'un qui pût nous défendre , & il vient de périr par vos mains , sous les murs de cette Ville.... Rendez-moi son corps ! recevez mes présens ; respectez les Dieux ; rappelez-vous votre pere & ayez pitié de moi.... Voyez où j'en suis réduit.... Fut-il un Monarque plus humilié ; un homme plus à plaindre ? Je suis à vos pieds , & je baise vos mains teintes du sang de mon fils.

Ainsi parla Priam : & le fils de Pélée sentit , au souvenir de son pere ; la pitié s'émouvoir au fond de son cœur. Il releva le vieillard , & le repoussant doucement , il l'écarta de lui.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? Point d'esprit ; mais des choses d'une vérité si grande , qu'on se persuaderoit presque qu'on les auroit trouvées comme Homere. Pour nous , qui connoissons un peu la difficulté & le mérite d'être simple , lisons ces morceaux ; lisons-les bien , & puis prenons tous nos papiers & les jetons au feu. Le génie se sent , mais il ne s'imite point.

Dans les Pieces compliquées , l'intérêt est plus l'effet du plan que des discours ; c'est au contraire plus l'effet des discours que du plan dans les Pieces simples. Mais à qui doit-on rapporter l'intérêt ? Est-ce aux personnages ? Est-ce aux spectateurs ?

Les spectateurs ne sont que des témoins ignorés de la chose.

« Ce sont donc les personnages qu'il faut » avoir en vue » ?

Je le crois. Qu'ils forment le nœud sans s'en appercevoir ; que tout soit impénétrable pour eux ; qu'ils s'avancent au dénouement sans s'en douter. S'ils sont dans l'agitation , il faudra bien que je suive & que j'éprouve les mêmes mouvemens.

Je suis si loin de penser avec la plupart de

ceux qui ont écrit de l'Art dramatique, qu'il faille dérober au spectateur le dénouement, que je ne croirois pas me proposer une tâche fort au-dessus de mes forces, si j'entreprendois un Drame où le dénouement seroit annoncé dès la première scène, & où je ferois sortir l'intérêt le plus violent de cette circonstance même.

Tout doit être clair pour le spectateur. Confident de chaque personnage, instruit de ce qui s'est passé & de ce qui se passe; il y a cent momens où l'on n'a rien de mieux à faire que de lui déclarer nettement ce qui se passera.

O faiseurs de règles générales, que vous ne connoissez guère l'Art, & que vous avez peu de ce génie qui a produit les modèles sur lesquels vous avez établi ces règles, qu'il est le maître d'enfreindre quand il lui plaît.

On trouvera dans mes idées tant de paradoxes qu'on voudra; mais je persisterai à croire que, pour une occasion où il est à propos de cacher au spectateur un incident important, avant qu'il ait lieu, il y en a plusieurs où l'intérêt demande le contraire.

Le Poète me ménage, par le secret, un

instant de surprise ; il m'eût exposé par la confiance à une longue inquiétude.

Je ne plaindrai qu'un instant celui qui sera frappé & accablé dans un instant. Mais que deviens-je , si le coup se fait attendre , si je vois l'orage se former sur ma tête ou sur celle d'un autre , & y demeurer long-temps suspendu ?

Lusignan ignore qu'il va retrouver ses enfans ; le spectateur l'ignore aussi. Zaïre & Nérestan ignorent qu'ils sont frere & sœur ; le spectateur l'ignore aussi. Mais , quelque pathétique que soit cette reconnoissance , je suis sûr que l'effet en eût été beaucoup plus grand encore , si le spectateur eût été prévenu. Que ne me serois-je pas dit à moi-même , à l'approche de ces quatre personnages ? Avec quelle attention & quel trouble n'aurois-je pas écouté chaque mot qui seroit sorti de leur bouche ? A quelle gêne le Poëte ne m'auroit-il pas mis ? Mes larmes ne coulent qu'au moment de la reconnoissance ; elles auroient coulé long-temps auparavant.

Quelle différence d'intérêt entre cette situation où je ne suis pas du secret , & celle où je fais tout , & où je vois Orosmane un

poignard à la main attendre Zaïre , & cette infortunée s'avancer vers le coup ? Quels mouvemens le spectateur n'eût-il pas éprouvés , s'il eût été libre au Poëte de tirer de cet instant tout l'effet qu'il pouvoit produire ; & si notre scène , qui s'oppose aux plus grands effets , lui eût permis de faire entendre dans les ténèbres la voix de Zaïre , & de me la montrer de plus loin ?

Dans Iphigénie en Tauride , le spectateur connoît l'état des personnages ; supprimez cette circonstance , & voyez si vous ajouterez ou si vous ôterez à l'intérêt.

Si j'ignore que Néron écoute l'entretien de Britannicus & de Junie , je n'éprouve plus la terreur.

Lorsque Lufignan & ses enfans se sont reconnus , en deviennent-ils moins intéressans ? Nullement. Qu'est-ce qui soutient & fortifie l'intérêt ? C'est ce que le Sultan ne fait pas , & ce dont le spectateur est instruit.

Que tous les personnages s'ignorent , si vous le voulez ; mais que le spectateur les connoisse tous.

J'oserois presque assurer qu'un sujet où les réticences sont nécessaires , est un sujet in-

grat, & qu'un plan où l'on y a recours, est moins bon que si l'on eût pu s'en passer. On n'en tirera rien de bien énergique. On s'assujettira à des préparations toujours trop obscures ou trop claires. Le Poëme deviendra un tissu de petites finesses, à l'aide desquelles on ne produira que de petites surprises. Mais tout ce qui concerne les personnages est-il connu : j'entrevois dans cette supposition la source des mouvemens les plus violens. Le Poëte Grec qui différa jusqu'à la dernière scene la reconnoissance d'Oreste & d'Iphigénie, fut un homme de génie. Oreste est appuyé sur l'autel. Sa sœur a le couteau sacré levé sur son sein. Oreste, prêt à périr, s'écrie : *N'étoit-ce pas assez que la sœur fût immolée ? Falloit-il que le frere le fût aussi ?* Voilà le moment que le Poëte m'a fait attendre pendant cinq actes.

« Dans quelque Drame que ce soit, le » nœud est connu ; il se forme en présence » du spectateur. Souvent le titre seul d'une » Tragédie en annonce le dénouement. » C'est un fait donné par l'Histoire. C'est » la mort de César ; c'est le sacrifice d'Iphigénie. Mais il n'en est pas ainsi dans la » Comédie ».

Pourquoi donc ? Le Poëte n'est-il pas le maître de me révéler de son sujet ce qu'il juge à propos ? Pour moi, je me serois beaucoup applaudi, si dans le *Pere de Famille* (qui n'eût plus été *Pere de Famille*, mais une piece d'un autre nom,) j'avois pu ramasser toute la persécution du Commandeur sur Sophie. L'intérêt ne se seroit-il pas accru, par la connoissance que cette jeune fille dont il parloit si mal, qu'il poursuivoit si vivement, qu'il vouloit faire enfermer, étoit sa propre niece ? Avec quelle impatience n'auroit-on pas attendu l'instant de la reconnoissance, qui ne produit dans ma piece qu'une surprise passagere ? C'eût été celui du triomphe d'une infortunée à laquelle on eût pris le plus grand intérêt, & de la confusion d'un homme dur qu'on n'aimoit pas.

Pourquoi l'arrivée de Pamphile n'est-elle, dans l'*Hécyre*, qu'un incident ordinaire ? C'est que le spectateur ignore que sa femme est grosse, qu'elle ne l'est pas de lui, & que le moment de son retour est précisément celui des couches de sa femme.

Pourquoi certains monologues ont-ils de si grands effets ? C'est qu'ils m'instruisent des

desseins secrets d'un personnage, & que cette confiance me faisoit à l'instant, de crainte ou d'espérance.

Si l'état des personnages est inconnu, le spectateur ne pourra prendre à l'action plus d'intérêt que les personnages. Mais l'intérêt doublera pour que le spectateur, s'il est assez instruit, & qu'il sente que les actions, & les discours seroient biens différens, si les personnages se connoissoient. C'est ainsi que vous produirez en moi une attente violente de ce qu'ils deviendront, lorsqu'ils pourront comparer ce qu'ils sont avec ce qu'ils ont fait ou voulu faire.

Que le spectateur soit instruit de tout, & que les personnages s'ignorent, s'il se peut; que, satisfait de ce qui est présent, je souhaite vivement ce qui va suivre; qu'un personnage m'en fasse désirer un autre; qu'un incident me hâte vers l'incident qui lui est lié; que les scènes soient rapides; qu'elles ne contiennent que des choses essentielles à l'action, & je serai intéressé.

Au reste, plus je réfléchis sur l'Art dramatique, plus j'entre en humeur contre ceux qui en ont écrit. C'est un tissu de lois parti-

culieres dont on a fait des préceptes généraux. On a vu certains incidens produire de grands effets , & aussi-tôt on a imposé au Poëte la nécessité des mêmes moyens pour obtenir les mêmes effets ; tandis qu'en y regardant de plus près , ils auroient apperçu de plus grands effets encore à produire par des moyens tout contraires. C'est ainsi que l'Art est surchargé de regles , & que les Auteurs , en s'y assujettissant servilement , se sont quelquefois donné beaucoup de peine pour faire moins bien.

Si l'on avoit conçu que , quoiqu'un ouvrage dramatique ait été fait pour être représenté , il falloit cependant que l'Auteur & l'Acteur oubliassent le spectateur , & que tout l'intérêt fût relatif aux personnages , on ne liroit pas si souvent dans les poétiques : si vous faites ceci ou cela , vous affecterez ainsi ou autrement votre spectateur. On y liroit au contraire : si vous faites ceci ou cela , voici ce qui en résultera parmi vos personnages.

Ceux qui ont écrit de l'Art Dramatique ressemblent à un homme qui , s'occupant des moyens de remplir de trouble toute une
famille ,

famille , au lieu de peser ces moyens par rapport au trouble de la famille, les peseroit relativement à ce qu'en diront les voisins. Eh ! laissez-là les voisins ; tourmentez vos personnages , & soyez sûr que ceux-ci n'éprouveront aucune peine que les autres ne partagent.

D'autres modeles , l'on eût prescrit d'autres lois , & peut-être on eût dit : que votre dénouement soit connu , qu'il le soit de bonne-heure , & que le spectateur soit perpétuellement suspendu dans l'attente du coup de lumiere qui va éclairer tous les personnages sur leurs actions & sur leur état.

Est-il important de rassembler l'intérêt d'un Drame vers sa fin : ce moyen m'y paroît aussi propre que le moyen contraire. L'ignorance & la perplexité excitent la curiosité du spectateur & la soutiennent ; mais ce sont les choses connues & toujours attendues qui le troublent & qui l'agitent. Cette ressource est sûre pour tenir la catastrophe toujours présente.

Si, au lieu de se renfermer entre les personnages & de laisser le spectateur devenir ce qu'il voudra , le Poëte sort de l'action &

P.

descend dans le parterre , il gênera son plan ; il imitera les Peintres , qui , au lieu de s'attacher à la représentation rigoureuse de la nature , la perdent de vue pour s'occuper des ressources de l'art , & songent , non pas à me la montrer comme elle est , & comme ils la voient , mais à en disposer relativement à des moyens techniques & communs.

Tous les points d'un espace ne sont-ils pas diversement éclairés ? ne se séparent-ils pas ? ne fuient-ils pas dans une plaine aride & déserte , comme dans le paysage le plus varié ? Si vous suivez la routine du peintre , il en fera de votre Drame ainsi que de son tableau. Il a quelques beaux endroits ; vous aurez quelques beaux instans. Mais il ne s'agit pas de cela ; il faut que le tableau soit beau dans toute son étendue , & votre Drame dans toute sa durée.

Et l'Acteur , que deviendra-t-il , si vous vous êtes occupé du spectateur ? Croyez-vous qu'il ne sentira pas que ce que vous avez placé dans cet endroit & dans celui-ci , n'a pas été imaginé pour lui ? Vous avez pensé au spectateur ; il s'y adressera. Vous avez voulu qu'on vous applaudit ; il voudra

qu'on l'applaudisse ; & je ne fais plus ce que l'illusion deviendra.

J'ai remarqué que l'Acteur jouoit mal tout ce que le Poëte avoit composé pour le spectateur ; & que , si le Parterre eût fait son rôle , il eût dit au personnage : « A qui en voulez-vous ? Je n'en suis pas. Est-ce que je me mêle de vos affaires ? rentrez chez vous ». Et que , si l'Auteur eût fait le sien , il seroit forti de la coulisse & eût répondu au Parterre : « Pardon , Messieurs ; c'est ma faute : une autre fois je ferai mieux , & lui aussi ».

Soit donc que vous composiez , soit que vous jouiez , ne pensez non plus au spectateur que s'il n'existoit pas. Imaginez sur le bord du théâtre un grand mur qui vous sépare du Parterre. Jouez comme si la toile ne se levoit pas.

« Mais l'Avare qui a perdu sa cassette , dit cependant au spectateur : Messieurs ; mon voleur n'est-il point parmi vous ? »

Eh ! laissez-là cet Auteur. L'écart d'un homme de génie ne prouve rien contre le sens commun. Dites-moi seulement s'il est possible que vous vous adressiez un instant

au spectateur sans arrêter l'action ; & si le moindre défaut des détails où vous l'aurez considéré , n'est pas de disperser autant de petits repos sur toute la durée de votre Drame & de le ralentir ?

Qu'un Auteur intelligent fasse entrer dans son ouvrage des traits que le spectateur s'applique, j'y consens ; qu'il y rappelle des ridicules en vogue , des vices dominans , des événemens publics ; qu'il instruisse & qu'il plaise : mais que ce soit sans y penser. Si l'on remarque son but , il le manque ; il cesse de dialoguer , il prêche.

La première partie d'un plan, disent nos critiques , c'est l'exposition.

Une exposition dans la Tragédie où le fait est connu , s'exécute en un mot. Si ma fille met le pied dans l'Aulide , elle est morte. Dans la Comédie , si j'osois , je dirois que c'est l'affiche. Dans le *Tartuffe* , où est l'exposition ? J'aimerois autant qu'on demandât au Poète d'arranger ses premières scènes , de manière qu'elles continssent l'esquisse même de son Drame.

¶ Tout ce que je conçois , c'est qu'il y a un moment où l'action dramatique doit com-

commencer ; & que , si le Poëte a mal choisi ce moment , il fera trop éloigné ou trop voisin de la catastrophe. Trop voisin de la catastrophe , il manquera de matiere , & peut-être fera-t-il forcé d'étendre son sujet par une intrigue épisodique. Trop éloigné , son mouvement sera lâche , ses actes longs & chargés d'événemens ou de détails qui n'intéresseront pas.

La clarté veut qu'on dise tout. Le génie veut qu'on soit rapide. Mais , comment tout dire & marcher rapidement ?

L'incident qu'on aura choisi comme le premier , sera le sujet de la premiere scene. Il amenera la seconde ; la seconde amenera la troisieme , & l'acte se remplira. Le point important , c'est que l'action croisse en vitesse & soit claire : c'est ici le cas de penser au spectateur. D'où l'on voit que l'exposition se fait à mesure que le Drame s'accomplit , & que le spectateur ne fait tout & n'a tout vu que quand la toile tombe.

Plus le premier incident laissera de choses en arriere , plus on aura de détails pour les actes suivans. Plus le Poëte sera rapide & plein , plus il faudra qu'il soit attentif. Il

ne peut se supposer à la place du spectateur que jusqu'à un certain point. Son intrigue lui est si familière, qu'il lui sera facile de se croire clair quand il sera obscur. C'est à son censeur à l'instruire; car quelque génie qu'ait un Poète, il lui faut un censeur. Heureux, mon ami, s'il en rencontre un qui soit vrai & qui ait plus de génie que lui. C'est de lui qu'il apprendra que l'oubli le plus léger suffit pour détruire toute illusion; qu'une petite circonstance omise ou mal présentée décele le mensonge; qu'un Drame est fait pour le peuple, & qu'il ne faut supposer au peuple ni trop d'imbécillité, ni trop de finesse.

Expliquer tout ce qui le demande, mais rien au-delà.

Il y a des choses minutieuses que le spectateur ne se soucie pas d'apprendre, & dont il se rendra raison à lui-même. Un incident n'a-t-il qu'une cause, & cette cause ne se présente-t-elle pas tout-à-coup à l'esprit: c'est une énigme qu'on laisseroit à deviner. Un incident a-t-il pu naître d'une manière simple & naturelle: l'expliquer, c'est s'appesantir sur un détail qui n'excite point ma curiosité.

Rien n'est beau, s'il n'est un; & c'est le premier incident qui décidera de la couleur de l'ouvrage entier.

Si l'on débute par une situation forte, tout le reste sera de la même vigueur, ou languira. Combien de pieces que le début a tuées! Le Poëte a craint de commencer froidement; & ses situations ont été si fortes, qu'il n'a pu soutenir les premières impressions qu'il m'a faites.

Si le plan de l'ouvrage est bien fait; si le Poëte a bien choisi son premier moment; s'il est entré par le centre de l'action; s'il a bien dessiné ses caractères, comment n'auroit-il pas du succès? Mais c'est aux situations à décider des caractères.

Le plan d'un Drame peut être fait & bien fait, sans que le Poëte sache rien encore du caractère qu'il attachera à ses personnages. Des hommes de différens caractères sont tous les jours exposés à un même événement. Celui qui sacrifie sa fille peut être ambitieux, foible ou féroce: celui qui a perdu son argent, riche ou pauvre: celui qui craint pour sa maîtresse, bourgeois ou héros, tendre ou jaloux, Prince ou valet.

Les caractères seront bien pris, si les situations en deviennent plus embarrassantes & plus fâcheuses. Songez que les vingt-quatre heures que vos personnages vont passer sont les plus agitées & les plus cruelles de leur vie. Tenez-les donc dans la plus grande gêne possible. Que vos situations soient fortes ; opposez-les aux caractères ; opposez encore les intérêts aux intérêts. Que l'un ne puisse tendre à son but, sans croiser les desseins d'un autre, & que, tous occupés d'un même événement, chacun le veuille à sa manière.

Le véritable contraste, c'est celui des caractères avec les situations ; c'est celui des intérêts avec les intérêts. Si vous rendez Alceste amoureux, que ce soit d'une coquette ; Harpagon, d'une fille pauvre.

« Mais pourquoi ne pas ajouter à ces deux » sortes de contrastes, celui des caractères » entr'eux ? Cette ressource est si commode » au Poète !

Ajoutez, & si commune, que celle de placer sur le devant d'un tableau des objets qui servent de repouffoir, n'est pas plus familière au Peintre.

Je veux que les caractères soient différens ; mais je vous avoue que le contraste m'en déplaît. Ecoutez mes raisons ; & jugez.

Je remarque d'abord que le contraste est mauvais dans le style. Voulez-vous que des idées grandes, nobles & simples se réduisent à rien : faites-les contraster entr'elles ou dans l'expression.

Voulez-vous qu'une pièce de musique soit sans expression & sans génie : jetez-y du contraste , & vous n'aurez qu'une suite alternative de doux & de fort , de grave & d'aigu.

Voulez-vous qu'un tableau soit d'une composition désagréable & forcée : méprisez la sagesse de Raphaël , strapassez , faites contraster vos figures.

L'Architecture aime la grandeur & la simplicité. Je ne dirai pas qu'elle rejette le contraste : elle ne l'admet point.

Dites-moi comment il se fait que le contraste soit une si pauvre chose dans tous les genres d'imitation , excepté dans le Dramatique ?

Mais un moyen sûr de gâter un Drame : & de le rendre insoutenable à tout homme :

de goût, ce setoit d'y multiplier les contrastes.

Je ne fais quel jugement on portera du *Pere de Famille*; mais, s'il n'est que mauvais, je l'aurois rendu détestable, en mettant le Commandeur en contraste avec le *Pere de Famille*, Germeuil avec Cécile, Saint-Albin avec Sophie, & la Femme de chambre avec un des valets. Voyez ce qui résulteroit de ces antitheses. Je dis antitheses; car le contraste des caracteres est dans le plan d'un drame, ce que cette figure est dans le discours. Elle est heureuse: mais il en faut user avec sobriété; & celui qui a le ton élevé s'en passe toujours.

Une des parties les plus importantes dans l'Art dramatique, & une des plus difficiles, n'est-ce pas de cacher l'art? Or, qu'est-ce qui en montre plus que le contraste? Ne paroît-il pas fait à la main? N'est-ce pas un moyen usé? Quelle est la piece comique où il n'ait pas été mis en œuvre? Et quand on voit arriver sur la scene un personnage impatient ou bourru, où est le jeune homme échappé du College & caché dans un coin du parterre, qui ne se dise à lui-même: le

personnage tranquille & doux n'est pas loin ?

Mais n'est-ce pas assez du vernis romanesque malheureusement attaché au genre dramatique, par la nécessité de n'imiter l'ordre général des choses que dans les cas où il s'est plu à combiner des incidens extraordinaires, sans ajouter encore à ce vernis si opposé à l'illusion, un choix de caractères qui ne se trouvent presque jamais rassemblés ? Quel est l'état commun des sociétés ? Est-ce celui où les caractères sont différens, ou celui où ils sont contrastés ? Pour une circonstance de la vie où le contraste des caractères se montre aussi tranché qu'on le demande au Poëte, il y en a cent mille où ils ne sont que différens.

Le contraste des caractères avec les situations & des intérêts entr'eux, est au contraire de tous les instans.

Pourquoi a-t-on imaginé de faire contraster un caractère avec un autre ? C'est sans doute afin de rendre l'un des deux plus fortant. Mais on n'obtiendra cet effet, qu'autant que ces caractères paroîtront ensemble. De-là, quelle monotonie pour le

P vj

Dialogue ? Quelle gêne pour la conduite ? Comment réussirai-je à enchaîner naturellement les événemens , & à établir entre les scènes la succession convenable , si je suis occupé de la nécessité de rapprocher tel personnage de tel autre ? Combien de fois n'arrivera-t-il pas que le contraste demande une scène , & que la vérité de la fable en demande une autre ?

D'ailleurs , si les deux personnages contrastans étoient destinés avec la même force , ils rendroient le sujet du Drame équivoque.

Je suppose que le *Misanthrope* n'eût point été affiché , & qu'on l'eût joué sans annonce , que seroit-il arrivé , si Philinte eût eu son caractère , comme *Alceste* a le sien ? Le spectateur n'auroit-il pas été dans le cas de demander , du moins à la première scène , où rien ne distingue encore le personnage principal , lequel des deux on jouoit , du Philanthrope ou du Misanthrope ? Et comment évite-t-on cet inconvénient ? On sacrifie l'un des deux caractères ; l'on met dans la bouche du premier tout ce qui est pour lui , & l'on fait

du second un sot ou un mal-adroit. Mais le spectateur ne sent-il pas ce défaut, surtout lorsque le caractère vicieux est le principal, comme dans l'exemple que je viens de citer ?

« La première scène du *Misanthrope* est cependant un chef-d'œuvre ».

Oui ; mais qu'un homme de génie s'empare ; & qu'il donne à Philinte autant de sang-froid, de fermeté, d'éloquence, d'honnêteté, d'amour pour les hommes, d'indulgence pour leurs défauts, de compassion pour leur foiblesse, qu'un ami véritable du genre humain en doit avoir ; & tout-à-coup, sans toucher au discours d'Alceste, vous verrez le sujet de la Pièce devenir incertain. Pourquoi donc ne l'est-il pas ? Est-ce qu'Alceste a raison ? Est-ce que Philinte a tort ? Non ; c'est que l'un plaide bien sa cause, & que l'autre défend mal la sienne.

Voulez-vous, mon ami, vous convaincre de toute la force de cette observation ? Ouvrez les *Adelphes* de Térence ; vous y verrez deux pères contrastés, & tous les deux avec la même force ; & défiez

le Critique le plus délié de vous dire de Micion ou de Déméa , qui est le personnage principal ? S'il ose prononcer avant la dernière scène , il trouvera , à son grand étonnement , que celui qu'il a pris pendant cinq actes pour un homme sensé , n'est qu'un fou ; & que celui qu'il a pris pour un fou , pourroit bien être l'homme sensé.

On diroit au commencement du cinquième acte de ce Drame , que l'Auteur , embarrassé du contraste qu'il avoit établi , a été contraint d'abandonner son but & de renverser l'intérêt de sa Pièce. Mais qu'est-il arrivé ? C'est qu'on ne fait plus à qui s'intéresser ; & qu'après avoir été pour Micion contre Déméa , on finit sans savoir pour qui l'on est. On désireroit presque un troisième père qui tint le milieu entre ces deux personnages , & qui en fit connoître le vice.

Si l'on croit qu'un Drame sans personnages contrastés en sera plus facile , on se trompe. Lorsque le Poète ne pourra faire valoir ses rôles que par leurs différences , avec quelle vigueur ne faudroit-il pas

qu'il les dessine & les colorie ? S'il ne veut pas être aussi froid qu'un Peintre qui placeroit des objets blancs sur un fond blanc , il aura sans cesse les yeux sur la diversité des états , des âges , des situations & des intérêts ; & loin d'être jamais dans le cas d'affoiblir un caractère pour donner de la force à un autre , son travail sera de les fortifier tous.

Plus un genre sera sérieux , moins il me semblera admettre le contraste. Il est rare dans la Tragédie. Si on l'y introduit , ce n'est qu'entre les subalternes. Le héros est seul. Il n'y a point de contraste dans *Britannicus* ; point dans *Andromaque* ; point dans *Cinna* ; point dans *Iphigénie* ; point dans *Zaire* ; point dans le *Tartuffe*.

Le contraste n'est pas nécessaire dans les Comédies de caractère. Il est au moins superflu dans les autres.

Il y a une Tragédie de Corneille ; c'est , je crois , *Nicomede* , où la générosité est la qualité dominante de tous les personnages : quel mérite ne lui a-t-on pas fait de cette fécondité , & avec combien juste raison ?

Térence contraste peu. Plaute contraste moins encore. Moliere plus souvent. Mais si le contraste fut quelquefois pour Moliere le moyen d'un homme de génie, est-ce une raison pour le prescrire aux autres Poëtes ? N'en feroit-ce pas une, au contraire, pour le leur interdire ?

Mais que devient le Dialogue entre des personnages contrastans ? Un tissu de petites idées, d'antitheses ; car il faudra bien que les propos aient entr'eux la même opposition que les caracteres. Or, c'est à vous, mon ami, que j'en appelle, & à tout homme de goût. L'entretien simple & naturel de deux hommes qui auront des intérêts, des passions & des âges différens, ne vous plaira-t-il pas davantage ?

Je ne puis supporter le contraste dans l'Épique, à moins qu'il ne soit de sentimens ou d'images. Il me déplaît dans la Tragédie. Il est superflu dans le Comique sérieux. On peut s'en passer dans la Comédie gaie. Je l'abandonnerai donc au Farceur. Pour celui-ci, qu'il le multiplie & le force dans sa composition tant qu'il lui plaira ; il n'a rien qui vaille à gâter.

Quant à ce contraste de sentimens ou d'images que j'aime dans l'Épique , dans l'Ode , & quelques genres de Poésie élevée , si l'on me demande ce que c'est , je répondrai : c'est un des caractères les plus marqués du génie ; c'est l'art de porter dans l'ame des sensations extrêmes & opposées , de la secouer , pour ainsi dire , en sens contraires , & d'y exciter un tressaillement mêlé de peine & de plaisir , d'amertume & de douceur , de douceur & d'effroi.

Tel est l'effet de cet endroit de l'Iliade , où le Poète me montre Jupiter assis sur l'Ida ; au pied du Mont , les Troyens & les Grecs s'entr'égorgeant dans la nuit qu'il a répandue sur eux , & cependant les regards du Dieu , inattentifs & sereins , tournés sur les campagnes innocentes des Ethiopiens , qui vivent de lait. C'est ainsi qu'il m'offre à la fois le spectacle de la misère & du bonheur , de la paix & du trouble , de l'innocence & du crime , de la fatalité de l'homme & de la grandeur des Dieux. Je ne vois au pied de l'Ida qu'un amas de fourmis.

Le même Poëte propose-t-il un prix à des combattans : il met devant eux des armes, un taureau qui menace de la corne, de belles femmes & du fer.

Lucrece a bien connu ce que pouvoit l'opposition du terrible & du voluptueux, lorsqu'ayant à peindre le transport effréné de l'amour, quand il s'est emparé des sens, il me réveille l'idée d'un lion, qui, les flancs traversés d'un trait mortel, s'élançe avec fureur sur le chasseur qui l'a blessé, le renverse, cherche à expirer sur lui, & le laisse tout couvert de son propre sang.

L'image de la mort est à côté de celle du plaisir, dans les Odes les plus piquantes d'Horace, & dans les Chançons les plus belles d'Anacréon,

Et Catule ignoroit-il la magie de ce contraste, lorsqu'il a dit :

*Vivamus, mea Lesbia, atque amemus,
Rumoresque senum severiorum
Omnes unius aestimemus assis.
Soles occidere & redire possunt;
Nobiscum semel occidet brevis lux;
Nox est perpetua una dormienda.
Da mi basia mille.*

Et l'Auteur de l'*Histoire Naturelle*, lorsqu'il

Qu'après la peinture d'un jeune animal, tranquille habitant des forêts, qu'un bruit subit & nouveau a rempli d'effroi, opposant le délicat & le sublime, il ajoute ; *mais si le bruit est sans effet, s'il cesse, l'animal reconnoît le silence ordinaire de la nature ; il se calme, il s'arrête, & regagne à pas égaux sa paisible retraite.*

Et l'Auteur de l'*Esprit*, lorsque confondant des idées sensuelles avec des idées féroces, il s'écrie par la bouche d'un fanatique expirant : *Je meurs : mais j'éprouve une douceur incroyable à mourir. J'entends la voix d'Odin qui m'appelle. Déjà les portes de son palais sont ouvertes. J'en vois sortir des filles à demi-nues. Elles sont ceintes d'une écharpe d'azur qui relève la blancheur de leur sein. Elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bière délicieuse dans le crâne sanglant de mes ennemis.*

Il y a un paysage du Pouffin, où l'on voit de jeunes Bergeres qui dansent au son du chalumeau ; & à l'écart, un tombeau avec cette inscription : *Je vivois aussi dans la délicieuse Arcadie.* Le prestige de style dont il s'agit, tient quelquefois à un mot

qui détourne ma vue du sujet principal , & qui me montre de côté , comme dans le paysage du Pouffin , l'espace , le temps , la vie , la mort , ou quelqu'autre idée grande ou mélancolique , jetée tout au travers des images de la gaieté.

Voilà les seuls contrastes qui me plaisent. Au reste , il y en a de trois fortes entre les caractères. Un contraste de vertu , & un contraste de vice. Si un personnage est avare , un autre peut contraster avec lui ou par l'économie , ou par la prodigalité , & le contraste de vice ou de vertu peut être réel ou feint. Je ne connois aucun exemple de ce dernier ; il est vrai que je connois peu le théâtre. Il me semble que dans la Comédie gaie , il feroit un effet assez agréable ; mais une fois seulement. Ce caractère sera usé dès la première pièce. J'aimerois bien à voir un homme qui ne fût pas , mais qui affectât d'être d'un caractère opposé à un autre. Ce caractère seroit original ; pour neuf , je n'en fais rien.

Concluons qu'il n'y a qu'une raison pour contraster les caractères , & qu'il y en a plusieurs pour les montrer différens.

Mais qu'on lise les Poétiques, on n'y trouvera pas un mot de ces contrastes. Il me paroît donc qu'il en est de cette loi, comme de beaucoup d'autres; qu'elle a été faite d'après quelque production de génie, où l'on aura remarqué un grand effet du contraste, & qu'on aura dit: le contraste fait bien ici; donc on ne peut bien faire sans contraste. Voilà la logique de la plupart de ceux qui ont osé donner des bornes à un Art dans lequel ils ne se sont jamais exercés. C'est aussi celle des Critiques, sans expérience, qui nous jugent d'après ces autorités.

Je ne fais, mon ami, si l'étude de la Philosophie ne me rappellera pas à elle, & si le *Pere de Famille* est, ou n'est pas mon dernier Drame; mais je suis sûr de n'introduire le contraste des caractères dans aucun.

Lorsque l'esquisse est faite & remplie, & que les caractères sont arrêtés, on passe à la division de l'action.

Les actes sont les parties du Drame. Les scènes sont les parties de l'acte.

L'acte est une portion de l'action totale d'un Drame. Il en renferme un ou plusieurs incidens.

Après avoir donné l'avantage aux pièces simples sur les pièces composées, il seroit bien singulier que je préférasse un acte rempli d'incidens, à un acte qui n'en auroit qu'un.

On a voulu que les principaux personnages se montrassent ou fussent nommés dans le premier acte; je ne fais trop pourquoi. Il y a telle action dramatique où il ne faudroit faire ni l'un ni l'autre.

On a voulu qu'un même personnage ne rentrât pas sur la scène plusieurs fois dans un même acte: & pourquoi l'a-t-on voulu? Si ce qu'il vient dire, il ne l'a pu dire quand il étoit sur la scène; si ce qui le ramène s'est passé pendant son absence; s'il a laissé sur la scène celui qu'il y cherche; si celui-ci y est en effet; ou si, n'y étant pas, il ne le fait pas ailleurs; si le moment le demande; si son retour ajoute à l'intérêt; en un mot, s'il reparoit dans l'action, comme il nous arrive tous les jours dans la société: alors qu'il revienne; je suis tout prêt à le revoir & à l'écouter. Le Critique citera ses auteurs tant qu'il voudra: le spectateur sera de mon avis.

On exige que les actes soient à-peu-près de la même longueur : il seroit bien plus sensé de demander que la durée en fût proportionnée à l'étendue de l'action qu'ils embrassent.

Un acte sera toujours trop long , s'il est vuide d'action & chargé de discours ; & il sera toujours assez court , si les discours & les incidens dérobent au spectateur sa durée. Ne diroit-on pas qu'on écoute un Drame la montre à la main ? Il s'agit de sentir , & toi tu comptes les pages & les lignes !

Le premier acte de l'*Eunuque* n'a que deux scenes & un petit monologue , & le dernier acte en a dix. Ils sont l'un & l'autre également courts , parce que le spectateur n'a languï dans l'un , ni dans l'autre.

Le premier acte d'un Drame en est peut-être la portion la plus difficile. Il faut qu'il entame , qu'il marche , quelquefois qu'il expose , & toujours qu'il lie.

Si ce qu'on appelle une exposition n'est pas amené par un incident important , ou s'il n'en est pas suivi , l'acte sera froid. Voyez la différence du premier acte de l'*Andrienne* ou de l'*Eunuque* , & du premier Acte de l'*Hécyre*.

On appelle entr'acte la durée qui sépare un acte du suivant. Cette durée est variable ; mais puisque l'action ne s'arrête point , il faut que , lorsque le mouvement cesse sur la scène , il continue derrière. Point de repos , point de suspension. Si les personnages ne reparoissent point , & que l'action ne fût pas plus avancée que quand ils ont disparu , ils se feroient tous reposés , ou ils auroient été distraits par des occupations étrangères ; deux suppositions contraires , sinon à la vérité , du moins à l'intérêt.

Le Poëte aura rempli sa tâche , s'il m'a laissé dans l'attente de quelque grand événement , & si l'action qui doit remplir son entr'acte excite ma curiosité & fortifie l'impression que j'ai préconçue. Car il ne s'agit pas d'élever dans mon ame différens mouvemens ; mais d'y conserver celui qui y regne , & de l'accroître sans cesse. C'est un dard qu'il faut enfoncer depuis la pointe jusqu'à son autre extrémité : effet qu'on n'obtiendra point d'une pièce compliquée , à moins que tous les incidens rapportés à un seul personnage ne fondent sur lui , ne l'atterrent , & ne l'écrasent. Alors ce personnage est
 •vraiment

vraiment dans la situation dramatique. Il est gémissant & passif : c'est lui qui parle, & ce sont les autres qui agissent.

Il se passe toujours dans l'entr'acte, & souvent il survient dans le courant de la pièce des incidens que le Poëte dérobe aux spectateurs, & qui supposent dans l'intérieur de la maison des entretiens entre ses personnages. Je ne demanderai pas qu'il s'occupe de ces scènes, & qu'il les rende avec le même soin que si je devois les entendre. Mais s'il en faisoit une esquisse, elle acheveroit de le remplir de son sujet & de ses caractères ; & communiquée à l'Acteur, elle le soutiendrait dans l'esprit de son rôle & dans la chaleur de son action. C'est un surcroît de travail que je me suis donné.

Ainsi, lorsque le Commandeur pervers va trouver Germeuil pour le perdre, en l'embarquant dans le projet d'enfermer Sophie, il me semble que je le vois arriver d'une démarche composée, avec un visage hypocrite & radouci, & que je lui entends dire d'un ton insinuant & patelin :

LE COMMANDEUR.

Germeuil, je te cherchois.

Q

GERMEUIL.

Moi, Monsieur le Commandeur ?

LE COMMANDEUR.

Toi-même.

GERMEUIL.

Cela vous arrive peu.

LE COMMANDEUR.

Il est vrai ; mais un homme tel que Germeuil se fait rechercher tôt ou tard. J'ai réfléchi sur ton caractère ; je me suis rappelé tous les services que tu as rendus à la famille ; & comme je m'interroge quelquefois quand je suis seul , je me suis demandé à quoi tenoit cette espece d'aversion qui durait entre nous , & qui éloignoit deux honnêtes gens l'un de l'autre ? J'ai découvert que j'avois tort , & je suis venu sur le champ te prier d'oublier le passé : oui , te prier , & te demander si tu veux que nous soyons amis ?

GERMEUIL.

Si je le veux , Monsieur ? En pouvez-vous douter ?

LE COMMANDEUR.

Germeuil , quand je hais , je hais bien.

GERMEUIL.

Je le fais.

LE COMMANDEUR.

Quand j'aime aussi, c'est de même, & tu vas en juger.

(Ici le Commandeur laisse appercevoir à Germeuil que les vues qu'il peut avoir sur sa niece ne lui sont pas cachées: il les approuve, & s'offre à le servir....)

Tu recherches ma niece; tu n'en conviendras pas, je te connois. Mais pour te rendre de bons offices auprès d'elle, auprès de son pere, je n'ai que faire de ton aveu, & tu me trouveras quand il en sera temps.

(Germeuil connoît trop bien le Commandeur pour se tromper à ses offres. Il ne doute point que ce préambule obligeant n'annonce quelque scélératesse, & il dit au Commandeur.)

GERMEUIL.

Ensuite, Monsieur le Commandeur, de quoi s'agit-il ?

LE COMMANDEUR.

D'abord, de me croire vrai, comme je le suis.

GERMEUIL.

Cela se peut.

Q ij

DE LA POÉSIE
LE COMMANDEUR.

*Et de me montrer que tu n'es pas indifférent
à mon retour & à ma bienveillance.*

GERMEUIL.

J'y suis disposé.

(Alors le Commandeur, après un peu de silence, jette négligemment, & comme par forme de conversation....) *Tu as vu mon neveu ?*

GERMEUIL,

Il sort d'ici.

LE COMMANDEUR,

Tu ne sais pas ce que l'on dit.

GERMEUIL,

Et que dit-on ?

LE COMMANDEUR,

*Que c'est toi qui l'entretient dans sa folie ;
mais il n'en est rien.*

GERMEUIL.

Rien, Monsieur.

LE COMMANDEUR.,

*Et tu ne prends aucun intérêt à cette petite
fille ?*

GERMEUIL,

Aucun.

DRAMATIQUE.

363

LE COMMANDEUR.

D'honneur ?

GERMEUIL.

Je vous l'ai dit.

LE COMMANDEUR.

Et si je te proposois de te joindre à moi pour terminer en un moment tout le trouble de la famille, tu le ferois ?

GERMEUIL.

Affurément.

LE COMMANDEUR.

Et je pourrois m'ouvrir à toi ?

GERMEUIL.

Si vous le jugez à propos.

LE COMMANDEUR.

Et tu me garderois le secret ?

GERMEUIL.

Si vous l'exigez.

LE COMMANDEUR.

Germeuil.... & qui empêcheroit ?.... tu ne devines pas ?

GERMEUIL.

Est-ce qu'on vous devine ?

Le Commandeur lui révèle son projet, Germeuil voit tout d'un coup le danger de cette confidence ; il en est troublé. Il cher-

Q iij.

che, mais inutilement, à ramener le Commandeur. Il se récrie sur l'inhumanité qu'il y a à persécuter une innocente.... Où est la commisération ? la justice ? *La commisération ? Il s'agit bien de cela ; & la justice est à séquestrer des créatures qui ne sont dans le monde que pour égayer les enfans & désoler leurs parens....* Et votre neveu ?.... *Il en aura d'abord quelque chagrin ; mais une autre fantaisie effacera celle-là. Dans deux jours il n'y paroîtra plus ; & nous lui aurons rendu un service important....* Et ces ordres, qui disposent des citoyens, croyez-vous qu'on les obtienne ainsi ?.... *J'attends le mien, & dans une heure ou deux nous pourrons manœuvrer...*

Monfieur le Commandeur, à quoi m'engagez-vous ?.... *Il accede ; je le tiens.... A faire la cour à mon frere, & à m'attacher à toi pour jamais....* Saint-Albin !.... *Eh bien ! Saint-Albin, Saint-Albin ; c'est ton ami, mais ce n'est pas toi. Germeuil, foi, foi, d'abord ; & les autres après, si l'on peut....* Monsieur !... *Adieu ; je vais savoir si ma lettre de cachet est venue, & te rejoindre sur le champ....* Un mot encore, s'il vous plaît.... *Tout est entendu. Tout est dit. Ma fortune & ma niece.*

Le Commandeur ; rempli d'une joie qu'il a peine à dissimuler , s'éloigne vite ; il croit Germeuil embarqué & perdu sans ressource ; il craint de lui donner le temps du remords. Germeuil le rappelle , mais il va toujours , & ne se retourne que pour lui dire du fond de la salle : *Et ma fortune , & ma niece.*

Je me trompe fort , ou l'utilité de ces scènes ébauchées dédommageroit un Auteur de la peine légère qu'il auroit prise à les faire.

Si un Poëte a bien médité son sujet & bien divisé son action , il n'y aura aucun de ses actes auquel il ne puisse donner un titre : & de même que , dans le poëme épique on dit , la descente aux enfers , les jeux funebres , le dénombrement de l'armée , l'apparition de l'ombre ; on diroit dans le dramatique , l'acte des soupçons , l'acte des fureurs , celui de la reconnoissance ou du sacrifice. Je suis étonné que les Anciens ne s'en soient pas avisés : cela est tout-à-fait dans leur goût. S'ils eussent intitulé leurs actes , ils auroient rendu service aux Modernes , qui n'auroient pas manqué de les imiter ; &

Q iv.

le caractère de l'acte fixé, le Poète auroit été forcé de le remplir.

Lorsque le Poète aura donné à ses personnages les caractères les plus convenables, c'est à-dire, les plus opposés aux situations, s'il a un peu d'imagination, je ne pense pas qu'il puisse s'empêcher de s'en former des images. C'est ce qui nous arrive tous les jours à l'égard des personnes dont nous avons beaucoup entendu parler. Je ne fais s'il y a quelque analogie entre les physionomies & les actions; mais je fais que les passions, les discours & les actions ne nous font pas plutôt connus, qu'au même instant nous imaginons un visage auquel nous les rapportons; & s'il arrive que nous rencontrions l'homme, & qu'il ne ressemble pas à l'image que nous nous en sommes formée, nous lui dirions volontiers que nous ne le reconnoissons pas, quoique nous ne l'ayons jamais vu. Tout Peintre, tout Poète dramatique fera physionomiste.

Ces images formées d'après les caractères influeront aussi sur les discours & sur le mouvement de la scène, sur-tout si le Poète les évoque, les voit, les arrête devant lui, & en remarque les changemens.

Pour moi, je ne conçois pas comment le Poète peut commencer une scène, s'il n'imagine pas l'action & le mouvement du personnage qu'il introduit; si sa démarche & son masque ne lui sont pas présens. C'est ce simulacre qui inspire le premier mot; & le premier mot donne le reste.

Si le Poète est secouru par ces physionomies idéales lorsqu'il débute; quel parti ne tirera-t-il pas des impressions subites & momentanées qui les font varier dans le cours du Drame, & même dans le cours d'une scène?... Tu pâlis.... Tu trembles... Tu me trompes.... Dans le monde, parle-t-on à quelqu'un: on le regarde, on cherche à démêler dans ses yeux, dans ses mouvemens, dans ses traits, dans sa voix, ce qui se passe au fond de son cœur. Rarement au théâtre. Pourquoi? C'est que nous sommes encore loin de la vérité.

Un personnage sera nécessairement chaud & pathétique, s'il part de la situation même de ceux qu'il trouve sur la scène.

Attachez une physionomie à vos personnages, mais que ce ne soit pas celle des Acteurs. C'est à l'Acteur à convenir au rôle;

Q. V.

& non pas au rôle à convenir à l'Acteur. Qu'on ne dise jamais de vous, qu'au lieu de chercher vos caractères dans les situations, vous avez ajusté vos situations au caractère & au talent du Comédien.

N'êtes vous pas étonné, mon Ami, que les Anciens soient quelquefois tombés dans cette petitesse? Alors on couronnoit le Poète & le Comédien. Et lorsqu'il y avoit un Acteur aimé du public, le Poète, complaisant, inféroit dans son Drame un épisode qui communément le gâtoit, mais qui amenoit sur la scene l'Acteur chéri.

J'appelle scenes composées, celles où plusieurs personnages sont occupés d'une chose, tandis que d'autres personnages sont à une chose différente, ou à la même chose, mais à part.

Dans une scene simple, le dialogue succede sans interruption. Les scenes composées sont ou parlées, ou pantomimes & parlées, ou toutes pantomimes.

Lorsqu'elles sont pantomimes & parlées, le discours se place dans les intervalles de la pantomime, & tout se passe sans confusion. Mais il faut de l'art pour ménager ces jours.

C'est ce que j'ai essayé dans la première scène du second acte du *Pere de Famille* : c'est ce que j'aurois pu tenter à la troisième scène du même acte. Madame Hébert, personnage pantomime & muet, auroit pu jeter par intervalles quelques mots qui n'auroient pas nui à l'effet : mais il falloit trouver ces mots. Il en eût été de même de la scène du quatrième acte, où Saint-Albin revoit sa maîtresse en présence de Germeuil & de Cécile. Là un plus habile eût exécuté deux scènes simultanées ; l'une sur le devant, entre Saint-Albin & Sophie ; l'autre sur le fond, entre Cécile & Germeuil, peut-être en ce moment plus difficile à peindre que les premiers : mais des Acteurs intelligens sauront bien créer cette scène.

Combien je vois encore de tableaux à exposer, si j'osois, ou plutôt si je réunissois le talent de faire à celui d'imaginer !

Il est difficile au Poëte d'écrire en même temps ces scènes simultanées : mais comme elles ont des objets distincts, il s'occupera d'abord de la principale. J'appelle la principale, celle qui, pantomime ou parlée, doit sur-tout fixer l'attention du spectateur.

• Q vj

J'ai tâché de séparer tellement les deux scènes simultanées de Cécile & du Pere de Famille , qui commencent le second acte , qu'on pourroit les imprimer à deux colonnes , où l'on verroit la pantomime de l'une correspondre au discours de l'autre , & le discours de celle-ci correspondre alternativement à la pantomime de celle-là. Ce partage seroit commode pour celui qui lit & qui n'est pas fait au mélange du discours & du mouvement.

Il est une sorte de scènes épisodiques dont nos Poètes nous offrent peu d'exemples , & qui me paroissent bien naturelles : ce sont des personnages , comme il y en a tant dans le monde & dans les familles , qui se foudent par-tout sans être appellés , & qui , soit bonne ou mauvaise volonté , intérêts , curiosité , ou quelque autre motif pareil , se mêlent de nos affaires & les terminent ou les brouillent malgré nous. Ces scènes , bien ménagées , ne suspendroient point l'intérêt ; loin de couper l'action , elles pourroient l'accélérer . On donnera à ces intervenans le caractère qu'on voudra : rien n'empêche même qu'on ne les fasse contraster, Ils demeurent trop

peu pour fatiguer. Ils releveront alors le caractère auquel on les opposera. Telle est Madame Pernelle dans le *Tartuffe*, & Antiphon dans l'*Eunuque*. Antiphon court après Chéréa qui s'étoit chargé d'arranger un souper : il le rencontre avec son habit d'Eunuque, au sortir de chez la courtisane, appelant un ami dans le sein de qui il puisse répandre toute la joie scélérate dont son ame est remplie. Antiphon est amené là fort naturellement & fort à propos. Passé cette scène, on ne le revoit plus.

La ressource de ces personnages nous est d'autant plus nécessaire, que, privés des chœurs qui représentoient le peuple dans les Drame anciens, nos pièces renfermées dans l'intérieur de nos habitations, manquent, pour ainsi dire, d'un fond sur lequel les figures soient projetées.

Il y a dans le Drame, ainsi que dans le monde, un ton propre à chaque caractère. La bassesse de l'ame, la méchanceté tracassière, & la bonhomie, ont pour l'ordinaire le ton bourgeois & commun.

Il y a de la différence entre la plaisanterie de théâtre, & la plaisanterie de société.

Celle-ci feroit trop foible sur la scene , & n'y feroit aucun effet. L'autre feroit trop dure dans le monde , & elle offenseroit. Le Cynisme si odieux , si incommode dans la société , est excellent sur la scene.

Autre chose est la vérité en Poésie ; autre chose en Philosophie. Pour être vrai , le Philosophe doit conformer son discours à la nature des objets ; le Poète à la nature de ses caracteres.

Peindre d'après la passion & l'intérêt , voilà son talent.

De-là à chaque instant la nécessité de fouler aux pieds les choses les plus saintes , & de préconiser des actions atroces.

Il n'y a rien de sacré pour le Poète ; pas même la vertu , qu'il couvrira de ridicule , si la personne & le moment l'exigent. Il n'est ni impie , lorsqu'il tourne ses regards indignés vers le Ciel , & qu'il interpelle les Dieux dans sa fureur ; ni religieux , lorsqu'il se prosterne aux pieds de leurs autels , & qu'il leur adresse une humble priere.

Il a introduit un méchant : mais ce méchant vous est odieux ; ses grandes qualités,

s'il en a , ne vous ont point ébloui sur ses vices ; vous ne l'avez point vu , vous ne l'avez point entendu , sans en frémir d'horreur , & vous êtes sorti consterné sur son sort.

Pourquoi chercher l'auteur dans ses personnages ? Qu'a de commun Racine avec *Athalie* , Moliere avec le *Tartuffe* ? Ce sont des hommes de génie qui ont su fouiller au fond de nos entrailles , & en attracher le trait qui nous frappe. Jugeons les poèmes , & laissons-là les personnes.

Nous ne confondrons , ni vous ni moi , l'homme qui vit , pense , agit & se meut au milieu des autres ; & l'homme enthousiaste qui prend la plume , l'archet , le pinceau , ou qui monte sur ses tréteaux. Hors de lui , il est tout ce qu'il plaît à l'Art qui le domine. Mais l'instant de l'inspiration passé , il rentre & redevient ce qu'il étoit ; quelquefois un homme commun. Car telle est la différence de l'esprit & du génie , que l'un est presque toujours présent , & que souvent l'autre s'absente.

Il ne faut pas considérer une scène comme un dialogue. Un homme d'esprit se tirera

d'un dialogue isolé. La scène est toujours l'ouvrage du génie. Chaque scène a son mouvement & sa durée. On ne trouve point le mouvement vrai, sans un effort d'imagination. On ne mesure pas exactement la durée, sans l'expérience & le goût.

Cet art du dialogue dramatique si difficile, personne peut-être ne l'a possédé au même degré que Corneille. Ses personnages se pressent sans ménagement; ils parent & portent en même temps: c'est une lutte. La réponse ne s'accroche pas au dernier mot de l'interlocuteur; elle touche à la chose & au fond. Arrêtez-vous où vous voudrez; c'est toujours celui qui parle qui vous paroît avoir raison.

Lorsque livré tout entier à l'étude des lettres, je lisois Corneille, souvent je fermois le livre au milieu d'une scène, & je cherchois la réponse: il est assez inutile de dire que mes efforts ne servoient communément qu'à m'effrayer sur la logique & sur la force de tête de ce Poète. J'en pourrais citer mille exemples; mais en voici un entre autres, que je me rappelle: il est de sa

Tragédie de *Cinna*. Emilie a déterminé Cinna à ôter la vie à Auguste. Cinna s'y est engagé ; il y va. Mais il se percera le sein du même poignard dont il l'aura vengée. Emilie reste avec sa confidente. Dans son trouble , elle s'écrie : *Cours après lui , Fulvie....* Que lui dirai-je ? *Dis-lui.... qu'il dégage sa foi , & qu'il choisisse après de la mort ou de moi....* C'est ainsi qu'il conserve le caractère , & qu'il satisfait en un mot à la dignité d'une ame Romaine , à la vengeance , à l'ambition , à l'amour. Toute la scène de Cinna , de Maxime & d'Auguste est incompréhensible.

Cependant ceux qui se piquent d'un goût délicat , prétendent que cette manière de dialoguer est roide ; qu'elle présente partout un air d'argumentation ; qu'elle étonne plus qu'elle n'émeut. Ils aiment mieux une scène où l'on s'entretient moins rigoureusement , & où l'on met plus de sentiment & moins de dialectique. On pense bien que ces gens-là sont fous de Racine ; & j'avoue que je le suis aussi.

Je ne connois rien de si difficile qu'un dialogue où les choses dites & répondues ne

sont liées que par des sensations si délicates , des idées si fugitives , des mouvemens d'ame si rapides , des vues si légères , qu'elles en paroissent découfues , fur-tout à ceux qui ne font pas nés pour éprouver les mêmes choses dans les mêmes circonstances.... *Ils ne se verront plus. Ils s'aimeront toujours.... Vous y ferez , ma fille.*

Et le discours de Clémentine troublée : *Ma mere étoit une bonne mere ; mais elle s'en est allée , ou je m'en fuis allée. Je ne fais lequel.*

Et les adieux de Barnevel & de son ami.

B A R N E V E L.

Tu ne fais pas quelle étoit ma fureur pour elle !... Jusqu'où la passion avoit éteint en moi le sentiment de la bonté !... Ecoute.... Si elle m'avoit demandé de t'assassiner , toi.... je ne fais si je ne l'eusse pas fait.

L' A M I.

Mon ami , ne t'exagere point ta foiblesse.

B A R N E V E L.

Oui , je ne doute point Je t'aurois assassiné.

L' A M I.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés. Viens.

Nous ne nous sommes pas encore embrassés :
 quelle réponse à *je t'aurois assassiné !*

Si j'avois un fils qui ne sentît point ici de liaison , j'aimerois mieux qu'il ne fût pas né. Oui , j'aurois plus d'aversion pour lui , que pour Barnevel , assassin de son oncle.

Et toute la scene du délire de Phedre.

Et tout l'épifode de Clémentine.

Entre les passions , celles qu'on simulerait le plus facilement , sont aussi les plus faciles à peindre. La grandeur d'ame est de ce nombre ; elle comporte par-tout je ne fais quoi de faux & d'outré. En guindant son ame à la hauteur de celle de Caton ; on trouve un mot sublime. Mais le Poëte qui a fait dire à Phedre :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts...
 Quand pourrai-je au travers d'une noble poussiere,
 Suivre de l'œil un char fuyant dans la carriere ?

Ce Poëte même n'a pu se promettre ce morceau qu'après l'avoir trouvé ; & je m'estime plus d'en sentir le mérite , que de quelque chose que je puisse écrire de ma vie.

Je conçois comment à force de travail on réussit à faire une scene de Corneille , sans être né Corneille : je n'ai jamais conçu com-

ment on réussissoit à faire une scène de Racine, sans être né Racine.

Molière est souvent inimitable. Il a des scènes monosyllabiques entre quatre à cinq interlocuteurs, où chacun ne dit que son mot; mais ce mot est dans le caractère, & le peint. Il est des endroits dans les *Femmes savantes*, qui font tomber la plume des mains. Si l'on a quelque talent, il s'éclipse. On reste des jours entiers sans rien faire. On se déplaît à soi-même. Le courage ne revient qu'à mesure qu'on perd la mémoire de ce qu'on a lu, & que l'impression qu'on en a ressentie se dissipe.

Lorsque cet homme étonnant ne se soucie pas d'employer tout son génie, alors même il le sent. Elmire se jeteroit à la tête de Tartuffe, & Tartuffe auroit l'air d'un sot qui donne dans un piège grossier: mais voyez comment il se sauve de-là. Elmire a entendu sans indignation la déclaration de Tartuffe. Elle a imposé silence à son fils. Elle remarque elle-même qu'un homme passionné est facile à séduire. Et c'est ainsi que le Poète trompe le spectateur, & esquive une scène qui eût exigé, sans ces précautions, plus

Part encore , ce me semble , qu'il n'en a mis dans la sienne. Mais si Dorine , dans la même piece , a plus d'esprit , de sens , de finesse dans les idées , & même de noblesse dans l'expression , qu'aucun de ses maîtres ; si elle dit :

Des actions d'autrui teintes de leurs couleurs ;
 Ils pensent dans le monde autoriser les leurs ;
 Et , sous le faux éclat de quelque ressemblance ;
 Aux intrigues qu'ils ont , donner de l'innocence ;
 Ou faire ailleurs tomber quelques traits partagés
 De ce blâme public dont ils sont trop chargés.

je ne croirai jamais que ce soit une suivante qui parle.

Térence est unique , sur-tout dans ses récits. C'est une onde pure & transparente qui coule toujours également , & qui ne prend de vitesse & de murmure que ce qu'elle en reçoit de la pente & du terrain. Point d'esprit , nul étalage de sentiment , aucune sentence qui ait l'air épigrammatique , jamais de ces définitions qui ne seroient placées que dans Nicole ou la Rochefoucauld. Lorsqu'il généralise une maxime , c'est d'une manière simple & populaire , vous croiriez que c'est un proverbe reçu qu'il a cité : rien qui ne tienne au sujet. Aujourd'hui que nous

sommes devenus dissertateurs, combien de scènes de Térence que nous appellerions vuides !

J'ai lu & relu ce Poète avec attention ; jamais de scène superflue, ni rien de superflu dans les scènes. Je ne connois que la première du second acte de l'*Eunuque*, qu'on pourroit peut-être attaquer. Le Capitaine Thrason a fait présent à la courtisane Thais d'une jeune fille. C'est le parasite Gnathon qui doit la présenter. Chemin faisant avec elle, il s'amuse à débiter au spectateur un éloge très-agréable de sa profession. Mais étoit-ce là le lieu ? Que Gnathon attende sur la scène la jeune fille qu'il s'est chargé de conduire, & qu'il se dise à lui-même tout ce qu'il voudra, j'y consens.

Térence ne s'embarasse guere de lier ses scènes. Il laisse le théâtre vuide jusqu'à trois fois de suite, & cela ne me déplaît pas, surtout dans les derniers actes.

Ces personnages, qui se succèdent & qui ne jettent qu'un mot en passant, me font imaginer un grand trouble.

Des scènes courtes, rapides, isolées, les unes pantomimes, les autres parlées, pro-

deuroient, ce me semble, encore plus d'effet dans la Tragédie. Au commencement d'une piece, je craindrois seulement qu'elles ne donnassent trop de vitesse à l'action, & ne causassent de l'obscurité.

Plus un sujet est compliqué, plus le dialogue en est facile. La multitude des incidens donne pour chaque scene un objet différent & déterminé; au lieu que si la Piece est simple, & qu'un seul incident fournisse à plusieurs scenes, il reste pour chacune je ne fais quoi de vague, qui embarrasse un Auteur ordinaire: mais c'est où se montre l'homme de génie.

Plus les fils qui lient la scene, au sujet seront déliés, plus le Poëte aura de peine. Donnez une de ces scenes indéterminées à faire à cent personnes, chacun la fera à sa maniere: cependant il n'y en a qu'une bonne.

Des Lecteurs ordinaires estiment le talent d'un Poëte par les morceaux qui les affectent le plus. C'est au discours d'un factieux à ses conjurés; c'est à une reconnoissance qu'ils se récrient. Mais qu'ils interrogent le Poëte sur son propre ouvrage, & ils ver-

ront qu'ils ont laissé passer, sans l'avoir aperçu, l'endroit dont il se félicite.

Les scènes du *Fils Naturel* sont presque toutes de la nature de celles dont l'objet vague pouvoit rendre le Poëte perplexe. Dorval mal avec lui-même, & cachant le fond de son ame à son ami, à Rosalie, à Constance; Rosalie & Constance, dans une situation à peu près semblable, n'offroient pas un seul morceau de détail qui ne pût être mieux ou plus mal traité.

Ces sortes de scènes sont plus rares dans le *Pere de Famille*, parce qu'il y a plus de mouvement.

Il y a peu de regles générales dans l'Art Poëtique. En voici cependant une à laquelle je ne fais point d'exception. C'est que le monologue est un moment de repos pour l'action, & de trouble pour le personnage. Cela est vrai même d'un monologue qui commence une Piece. Donc tranquille, il est contre la vérité selon laquelle l'homme ne se parle à lui-même que dans des instans de perplexité : long, il peche contre la nature de l'action dramatique qu'il suspend trop.

Je

Je ne saurois supporter les caricatures , soit en beau , soit en laid : car la bonté & la méchanceté peuvent être également outrées ; & quand nous sommes moins sensibles à l'un de ces défauts qu'à l'autre , c'est un effet de notre vanité.

Sur la scène , on veut que les caractères soient uns. C'est une fausseté palliée par la courte durée d'un Drame : car combien de circonstances dans la vie , où l'homme est distrait de son caractère !

Le foible est l'opposé de l'outré. Pamphile me paroît foible dans l'*Andrienne*. Dave l'a précipité dans des noces qu'il abhorre. Sa maîtresse vient d'accoucher. Il a cent raisons de mauvaise humeur. Cependant , il prend tout assez doucement. Il n'en est pas ainsi de son ami Charinus , ni du Clinia de l'*Héautontimorumenos*. Celui-ci arrive de loin ; & tandis qu'il se débotte , il ordonne à son Dave d'aller chercher sa maîtresse. Il y a peu de galanterie dans ces mœurs ; mais elles sont bien d'une autre énergie que les nôtres , & d'une autre ressource pour le Poète. C'est la nature abandonnée à ses mouvemens effrénés. Nos petits propos madrigalisés au-

R

roient bonne grace dans la bouche d'un Clinia ou d'un Chérea ! Que nos rôles d'amans sont froids !

Ce que j'aime , sur-tout de la scene ancienne , ce sont les amans & les peres. Pour les Daves , ils me déplaisent ; & je suis convaincu qu'à moins qu'un sujet ne soit dans les mœurs anciennes , ou malhonnête dans les nôtres , nous n'en reverrons plus.

Tout peuple a des préjugés à détruire , des vices à poursuivre , des ridicules à décrier , & a besoin de spectacles , mais qui lui soient propres. Quel moyen , si le Gouvernement en fait user , & qu'il soit question de préparer le changement d'une loi ou l'abrogation d'un usage !

Attaquer les Comédiens par leurs mœurs , c'est en vouloir à tous les états.

Attaquer le spectacle par son abus , c'est s'élever contre tout genre d'instruction publique ; & ce qu'on a dit jusqu'à présent là-dessus , appliqué à ce que les choses font ou ont été , & non à ce qu'elles pourroient être , est sans justice & sans vérité.

Un peuple n'est pas également propre à exceller dans tous les genres de Drames. La

Tragédie me semble plus du génie républicain ; & la Comédie , gaie sur-tout , plus du caractère monarchique.

Entre des hommes qui ne se doivent rien , la plaisanterie sera dure. Il faut qu'elle frappe en haut pour devenir légère ; c'est ce qui arrivera dans un Etat où les hommes sont distribués en différens ordres , qu'on peut comparer à une haute pyramide , où ceux qui sont à la base , chargés d'un poids qui les écrase , sont forcés de garder du ménagement jusques dans la plainte.

Un inconvénient trop commun , c'est que par une vénération ridicule pour certaines conditions , bientôt ce sont les seules dont on peigne les mœurs ; que l'utilité des spectacles se restreint , & que peut-être même ils deviennent un canal par lequel les travers des grands se répandent , & passent aux petits.

Chez un peuple esclave , tout se dégrade : Il faut s'avilir par le ton & par le geste pour ôter à la vérité son poids & son offense. Alors les Poètes sont comme les fous à la Cour des Rois ; c'est du mépris qu'on fait d'eux , qu'ils tiennent leur franc-

parler ; ou , si l'on aime mieux , ils ressemblent à certains coupables qui traînés devant nos tribunaux , ne s'en retournent absous , que parce qu'ils ont su contrefaire les insensés.

Nous avons des Comédies. Les Anglois n'ont que des fatires , à la vérité pleines de force & de gaieté , mais sans mœurs & sans goût. Les Italiens en sont réduits au Drame burlesque.

En général , plus un peuple est civilisé , poli , moins ses mœurs sont poétiques. Tout s'affoiblit en s'adoucissant. Quand est-ce que la nature prépare des modeles à l'art ? c'est au temps où les enfans s'arrachent les cheveux autour du lit d'un pere moribond ; où une mere découvre son sein & conjure son fils par les mamelles qui l'ont allaité ; où un ami se coupe la chevelure & la répand sur le cadavre de son ami ; où c'est lui qui le soutient par la tête , & qui le porte sur un bûcher , qui recueille sa cendre , & qui la renferme dans une urne , qu'il va en certains jours arroser de ses pleurs ; où les veuves échevelées se déchirent le visage de leurs ongles , si la mort leur a ravi un époux ; où

Les chefs du peuple, dans les calamités publiques, posent leur front humilié dans la poussière, ouvrent leurs vêtements dans la douleur, & se frappent la poitrine; où un pere prend entre ses bras son fils nouveau né, l'éleve vers le Ciel, & fait sur lui sa priere aux Dieux; où le premier mouvement d'un enfant, s'il a quitté ses parens & qu'il les revoie après une longue absence, c'est d'embrasser leurs genoux, & d'en attendre, prosterné, la bénédiction; où les repas sont des sacrifices qui commencent & finissent par des coupes remplies de vin & versées sur la terre; où le peuple parle à ses maîtres, & où ses maîtres l'entendent & lui répondent; où l'on voit un homme, le front ceint de bandelettes devant un autel, & une Prêtresse qui étend les mains sur lui en invoquant le Ciel & en exécutant les cérémonies expiatoires & lustratives; où des Pythies écumantes par la présence d'un démon qui les tourmente, sont assises sur des trépieds, ont les yeux égarés, & font mugir de leurs cris prophétiques le fond obscur des antres; où les Dieux altérés du sang humain ne sont appaisés que par son effusion; où des Bac-

chantes armées de thyrses s'égarer dans les forêts & inspirent l'effroi au profane qui se rencontre sur leur passage ; où d'autres femmes se découvrent sans pudeur , ouvrent les bras au premier qui se présente , & se prostituent , &c.

Je ne dis pas que ces mœurs sont bonnes , mais qu'elles sont poétiques.

Qu'est-ce qu'il faut au Poète ? Est-ce une nature brute ou cultivée ? paisible ou troublée ? Préférera-t-il la beauté d'un jour pur & serein , à l'horreur d'une nuit obscure , où le sifflement interrompu des vents se mêle par intervalles au murmure sourd & continu d'un tonnerre éloigné , & où il voit l'éclair allumer le Ciel sur sa tête ? Préférera-t-il le spectacle d'une mer tranquille à celui des flots agités ? le muet & froid aspect d'un palais , à la promenade parmi des ruines ? un édifice construit , un espace planté de la main des hommes , au touffu d'une antique forêt , au creux ignoré d'une roche déserte ? des nappes d'eau , des bassins , des cascades , à la vue d'une cataracte qui se brise en tombant à travers des rochers , & dont le bruit se fait entendre au loin du Berger qui a conduit

son troupeau dans la montagne , & qui l'écoute avec effroi ?

La Poésie veut quelque chose d'énorme ; de barbare & de sauvage.

C'est lorsque la fureur de la guerre civile ou du fanatisme arme les hommes de poignards , & que le sang coule à grands flots sur la terre , que le laurier d'Apollon s'agite & verdit. Il en veut être arrosé. Il se flétrit dans les temps de la paix & du loisir. Le siècle d'or eût produit une chanson peut-être , ou une élégie. La Poésie épique & la Poésie dramatique demandent d'autres mœurs.

Quand verra-t-on naître des Poètes ? Ce sera après le temps de désastres & de grands malheurs ; lorsque les peuples harassés commenceront à respirer. Alors les imaginations ébranlées par des spectacles terribles , peindront des choses inconnues à ceux qui n'en ont pas été les témoins. N'avons-nous pas éprouvé dans quelques circonstances une sorte de terreur qui nous étoit étrangère ? Pourquoi n'a-t-elle rien produit ? N'avons-nous plus de génie ?

Le génie est de tous les temps ; mais les

R iv.

hommes qui le portent en eux demeurent engourdis , à moins que des événemens extraordinaires n'échauffent la masse & ne les fassent paroître. Alors les sentimens s'accu- mulent dans la poitrine ; la travaillent ; & ceux qui ont un organe , pressés de parler, le déploient & se foulagent.

Quelle sera donc la ressource d'un Poète chez un peuple dont les mœurs sont foibles, petites & maniérées ; où l'imitation rigou- reuse des conversations ne formeroit qu'un tissu d'expressions fausses , insensées & bas- ses ; où il n'y a plus ni franchise , ni bon- hommie ; où un pere appelle son fils, Mon- sieur ; & où une mere appelle sa fille , Ma- demoiselle ; où les cérémonies publiques n'ont rien d'auguste ; la conduite domesti- que rien de touchant & d'honnête ; les actes solennels rien de vrai ? Il tâchera de les embellir ; il choisira les circonstances qui prêtent le plus à son Art ; il négligera les autres , & il osera en supposer quel- ques-unes.

Mais quelle finesse de goût ne lui faudra- t-il pas pour sentir jusqu'où les mœurs pu- bliques & particulieres peuvent être embel-

Ties ? S'ils passent la mesure, il sera faux & romanesque.

Si les mœurs qu'il supposera ont été autrefois, & que ce temps ne soit pas éloigné ; si un usage est passé, mais qu'il en soit resté une expression métaphorique dans la langue ; si cette expression porte un caractère d'honnêteté ; si elle marque une piété antique, une simplicité qu'on regrette ; si l'on y voit les peres plus respectés, les meres plus honorées, les Rois populaires ; qu'il ose loin de lui reprocher d'avoir failli contre la vérité, on supposera que ces vieilles & bonnes mœurs se sont apparemment conservées dans cette famille. Qu'il s'interdise seulement ce qui ne seroit que dans les usages présens d'un peuple voisin

Mais admirez la bizarrerie des peuples policés. La délicatesse y est quelquefois poussée au point qu'elle interdit à leurs Poètes l'emploi de circonstances mêmes, qui sont dans leurs mœurs, & qui ont de la simplicité, de la beauté & de la vérité. Qui oseroit parmi nous étendre de la paille sur la scène, & y exposer un enfant nouveau né ? Si le Poète y plaçoit un berceau, quelque

R. v

étourdi du parterre ne manqueroit pas de contrefaire les cris de l'enfant, les loges & l'amphithéâtre de rire, & la piece de tomber. O peuple plaissant & léger, quelles bornes vous donnez à l'Art! quelle contrainte vous imposez à vos Artistes! & de quels plaisirs votre délicatesse vous prive! A tous momens vous siffleriez sur la scene les seules choses qui vous toucheroient en peinture. Malheur à l'homme né avec du génie qui tentera quelque spectacle qui est dans la nature, mais qui n'est pas dans vos préjugés!

Térence a exposé l'enfant nouveau né sur la scene. Il a fait plus. Il a fait entendre, du dedans de la maison, la plainte de la femme dans les douleurs qui le mettent au monde. Cela est beau; & cela ne vous plairoit pas.

Il faut que le goût d'un peuple soit incertain, lorsqu'il admettra dans la Nature des choses dont il interdira l'imitation à ses Artistes, ou lorsqu'il admirera dans l'Art des effets qu'il dédaigneroit dans la Nature. Nous dirions d'une femme qui ressembleroit à quelqu'une de ces statues qui enchantent

nos regards aux Thuilleries , qu'elle a la tête jolie , mais le pied gros , la jambe forte , & point de taille. La femme qui est belle pour le Sculpteur sur un sofa , est laide dans son atelier. Nous sommes pleins de ces contradictions.

Mais ce qui montre sur-tout combien nous sommes encore loin du bon goût & de la vérité , c'est la pauvreté & la fausseté des décorations , & le luxe des habits.

Vous exigez de votre Poëte qu'il s'assujettisse à l'unité de lieu , & vous abandonnez la scène à l'ignorance d'un mauvais décorateur.

Voulez-vous rapprocher vos Poëtes du vrai , & dans la conduite de leurs piéces , & dans leur dialogue ; vos Acteurs , du jeu naturel & de la déclamation réelle ? Elevez la voix , demandez seulement qu'on vous montre le lieu de la scène tel qu'il doit être.

Si la nature & la vérité s'introduisent une fois sur vos Théâtres dans la circonstance la plus légère , bientôt vous sentirez le ridicule & le dégoût se répandre sur tout ce qui fera contraste avec elles.

Le système dramatique le plus mal en-

tendu , seroit celui qu'on pourroit accuser d'être moitié vrai & moitié faux. C'est un mensonge mal-adroit où certaines circonstances me décelent l'impossibilité du reste. Je souffrirai plutôt le mélange des disparates; il est du moins sans fausseté. Le défaut de **Shakespear** n'est pas le plus grand dans lequel un Poète puisse tomber. Il marque seulement peu de goût.

Que votre Poète, lorsque vous aurez jugé son ouvrage digne de vous être représenté, envoie chercher le Décorateur: qu'il lui lise son Drame: que, le lieu de la scène bien connu de celui-ci, il le rende tel qu'il est; & qu'il songe sur-tout que la peinture théâtrale doit être plus rigoureuse & plus vraie que tout autre genre de peinture.

La peinture théâtrale s'interdira beaucoup de choses; que la peinture ordinaire se permet. Qu'un Peintre d'atelier ait une cabane à représenter, il en appuiera le bâtis contre une colonne brisée; & d'un chapiteau corinthien renversé, il en fera un siège à la porte. En effet, il n'est pas impossible qu'il y ait une chaumière où il y avoit auparavant un palais. Cette circonstance réveille en moi

une idée accessoire qui me touche , en me retraçant l'instabilité des choses humaines. Mais dans la peinture théâtrale , il ne s'agit pas de cela. Point de distraction , point de supposition qui fasse dans mon ame un commencement d'impression autre que celle que le Poète a intérêt d'y exciter.

Deux Poètes ne peuvent se montrer à la fois avec tous leurs avantages. Le talent subordonné sera en partie sacrifié au talent dominant. S'il alloit seul , il représenteroit une chose générale. Commandé par un autre , il n'a que la ressource d'un cas particulier. Voyez quelle différence pour la chaleur & l'effet entre les *Marines* que Vernet a peintes d'idée ; & celles qu'il a copiées. Le Peintre de Théâtre est borné aux circonstances qui servent à l'illusion. Les accidens qui s'y opposeroient lui sont interdits. Il n'usera de ceux qui embelliroient sans nuire , qu'avec sobriété. Ils auront toujours l'inconvénient de distraire.

Voilà les raisons pour lesquelles la plus belle décoration de Théâtre ne sera jamais qu'un tableau du second ordre.

Dans le genre lyrique., le poème est fait

pour le Musicien , comme la décoration l'est pour le Poète : ainsi le poëme ne sera point aussi parfait , que si le Poète eût été libre.

Avez-vous un salon à représenter ? Que ce soit celui d'un homme de goût. Point de magots. Peu de dorure. Des meubles simples ; à moins que le sujet n'exige expressément le contraire.

Le faste gâte tout. Le spectacle de la richesse n'est pas beau. La richesse a trop de caprices ; elle peut éblouir l'œil , mais non toucher l'ame. Sous un vêtement surchargé de dorure , je ne vois jamais qu'un homme riche , & c'est un homme que je cherche. Celui qui est frappé des diamans qui déparent une belle femme , n'est pas digne de voir une belle femme.

La Comédie veut être jouée en déshabillé. Il ne faut être sur la scène ni plus apprêté , ni plus négligé que chez soi.

Si c'est pour le spectateur que vous vous ruinez en habits , Acteurs , vous n'avez point de goût , & vous oubliez que le spectateur n'est rien pour vous.

Plus les genres sont sérieux , plus il faut de sévérité dans les vêtements.

Quelle vraisemblance qu'au moment d'une action tumultueuse, des hommes aient eu le temps de se parer, comme dans un jour de représentation ou de fête ?

Dans quelles dépenses nos Comédiens ne se sont-ils pas jetés pour la représentation de *l'Orphelin de la Chine* ? Combien ne leur en a-t-il pas coûté pour ôter à cet ouvrage une partie de son effet ? En vérité, il n'y a que des enfans, comme on en voit s'arrêter ébahis dans nos rues, lorsqu'elles sont bigarrées de tapisseries, à qui le lustre des vêtemens de Théâtre puisse plaire. O Athéniens, vous êtes des enfans !

De belles draperies simples, d'une couleur sévère, voilà ce qu'il falloit, & non tout votre clinquant & toute votre broderie. Interrogez encore la Peinture là-dessus. Y a-t-il parmi nous un Artiste assez goth, pour vous montrer sur la toile aussi maussades & aussi brillans que nous vous avons vus sur la scène ?

Acteurs, si vous voulez apprendre à vous habiller; si vous voulez perdre le faux goût du faste, & vous rapprocher de la simplicité qui conviendroit si fort aux grands

effets , à votre fortune & à vos mœurs : fréquentez nos galeries.

S'il venoit jamais en fantaisie d'essayer le *Pere de Famille* au Théâtre , je crois que ce personnage ne pourroit être vêtu trop simplement. Il ne faudroit à Cécile que le déshabillé d'une fille opulente. J'accorderai , si l'on veut , au Commandeur un galon d'or uni , avec la canne à bec de corbin. S'il changeoit d'habit entre le premier acte & le second , je n'en serois pas fort étonné de la part d'un homme aussi capricieux. Mais tout est gâté si Sophie n'est pas en siamoise , & Madame Hébert comme une femme du peuple aux jours de Dimanche. Saint-Albin est le seul à qui son âge & son état me feront passer au second acte , de l'élégance & du luxe. Il ne lui faut au premier qu'une redingote de pluche sur une veste d'étoffe grossiere.

Le public ne fait pas toujours désirer le vrai. Quand il est dans le faux , il peut y rester des siècles entiers : mais il est sensible aux choses naturelles ; & lorsqu'il en a reçu l'impression , il ne la perd jamais entièrement.

Une Actrice courageuse vient de se défaire du panier : personne ne l'a trouvé mauvais. Elle ira plus loin ; j'en répons. Ah ! si elle osoit un jour se montrer sur la scène avec toute la noblesse & la simplicité d'ajustement que ses rôles demandent : disons plus, dans le désordre où doit jeter un événement aussi terrible que la mort d'un époux, la perte d'un fils, & les autres catastrophes de la scène tragique ; que deviendroient autour d'une femme échevelée, toutes ces poupées poudrées, frisées, pomponées ? Il faudroit bien que tôt ou tard elles se missent à l'unisson. La nature, la nature ! on ne lui résiste pas. Il faut ou la chasser, ou lui obéir.

O Clairon, c'est à vous que je reviens ! Ne souffrez pas que l'usage & le préjugé vous subjuguent. Livrez-vous à votre goût & à votre génie ; montrez-nous la nature & la vérité : c'est le devoir de ceux que nous aimons, & dont les talens nous ont disposés à recevoir tout ce qu'il leur plaira d'oser.

Un paradoxe dont peu de personnes sentiront le vrai, & qui révoltera les autres ; (mais que vous importe à vous & à moi ?

Premièrement dire la vérité ; voilà notre devise ;) c'est que , dans les pieces Italiennes , nos Comédiens Italiens jouent avec plus de liberté que nos Comédiens François ; ils font moins de cas du spectateur. Il y a cent momens où il est tout-à-fait oublié. On trouve dans leur action je ne fais quoi d'original & d'aisé , qui me plaît & qui plairait à tout le monde , sans les insipides discours & l'intrigue absurde qui le défigurent. A travers leur folie , je vois des gens en gaieté qui cherchent à s'amuser , & qui s'abandonnent à toute la fougue de leur imagination ; & j'aime mieux cette ivresse , que le roide , le pesant & l'empesé.

« Mais ils improvisent : le rôle qu'ils font » ne leur a point été dicté.

Je m'en apperçois bien.

« Et si vous voulez les voir aussi mesurés , » aussi compassés , & plus froids que d'autres , donnez-leur une piece écrite ».

J'avoue qu'ils ne font plus eux : mais qui les en empêche ? Les choses qu'ils ont apprises ne leur sont-elles pas aussi intimes à la quatrième représentation , que s'ils les avoient imaginées ?

« Non. L'impromptu a un caractère que
» la chose préparée ne prendra jamais ».

Je le veux. Néanmoins ce qui, sur-tout, les symétrise, les empese & les engourdit, c'est qu'ils jouent d'imitation ; qu'ils ont un autre Théâtre & d'autres Acteurs en vue. Que font-ils donc ? Ils s'arrangent en rond ; ils arrivent à pas comptés & mesurés ; ils quêtent des applaudissemens ; ils sortent de l'action ; ils s'adressent au Parterre ; ils lui parlent, & ils deviennent maussades & faux.

Une observation que j'ai faite, c'est que nos insipides personnages subalternes demeurent plus communément dans leur humble rôle, que les principaux personnages. La raison, ce me semble, c'est qu'ils sont contenus par la présence d'un autre qui les commande : c'est à cet autre qu'ils s'adressent ; c'est-là que toute leur action est tournée. Et tout iroit assez bien, si la chose en imposoit aux premiers rôles, comme la dépendance en impose aux rôles subalternes.

Il y a bien de la pédanterie dans notre Poétique : il y en a beaucoup dans nos compositions dramatiques : comment n'y en auroit-il pas dans la représentation ?

Cette pédanterie qui est par-tout ailleurs si contraire au caractère facile de la Nation, arrêtera long-temps encore les progrès de la pantomime, partie si importante de l'Art Dramatique. ●

J'ai dit que la Pantomime est une portion du Drame ; que l'Auteur s'en doit occuper sérieusement ; que si elle ne lui est pas familière & présente, il ne saura ni commencer, ni conduire, ni terminer sa scène avec quelque vérité ; & que le geste doit s'écrire souvent à la place du discours.

J'ajoute qu'il y a des scènes entières où il est infiniment plus naturel aux personnages de se mouvoir que de parler, & je vais le prouver.

Il n'y a rien de ce qui se passe dans le monde, qui ne puisse avoir lieu sur la scène. Je suppose donc que deux hommes, incertains s'ils ont à être mécontents ou satisfaits l'un de l'autre, en attendent un troisième qui les instruisse : que diront-ils jusqu'à ce que ce troisième soit arrivé ? Rien. Ils iront, ils viendront, ils montreront de l'impatience ; mais ils se tairont. Ils n'au-

ont garde de se tenir des propos dont ils pourroient avoir à se repentir. Voilà le cas d'une scène toute ou presque toute pantomime : & combien n'y en a-t-il pas d'autres

Pamphile se trouve sur la scène avec Chrémès & Simon. Chrémès prend tout ce que son fils lui dit pour les impostures d'un jeune libertin qui a des sottises à excuser. Son fils lui demande à produire un témoin. Chrémès, pressé par son fils & par Simon, consent à écouter ce témoin. Pamphile va le chercher ; Simon & Chrémès restent. Je demande ce qu'ils font pendant que Pamphile est chez Glycérion, qu'il parle à Criton, qu'il l'instruit, qu'il lui explique ce qu'il en attend, & qu'il le détermine à venir & à parler à Chrémès son pere ? Il faut ou les supposer immobiles & muets, ou imaginer que Simon continue d'entretenir Chrémès ; que Chrémès, la tête baissée & le menton appuyé sur sa main, l'écoute tantôt avec patience, tantôt avec colere, & qu'il se passe entr'eux une scène toute pantomime.

Mais cet exemple n'est pas le seul qu'il

y ait dans ce Poëte. Que fait ailleurs un des vieillards sur la scene , tandis que l'autre va dire à son fils que son pere fait tout , le déshérite , & donne son bien à sa fille ?

Si Térence avoit eu l'attention d'écrire la Pantomime , nous n'aurions là-dessus aucune incertitude. Mais qu'importe qu'il l'ait écrite ou non , puisqu'il faut si peu de sens pour la supposer ici ? Il n'en est pas toujours de même. Qui est-ce qui l'eût imaginée dans l'*Avare* ? Harpagon est alternativement triste & gai , selon que Frofine lui parle de son indigence ou de la tendresse de Marianne. Là , le dialogue est institué entre le discours & le geste.

El faut écrire la Pantomime toutes les fois qu'elle fait tableau ; qu'elle donne de l'énergie ou de la clarté au discours ; qu'elle lie le dialogue ; qu'elle caractérise ; qu'elle consiste dans un jeu délicat , qui ne se devine pas ; qu'elle tient lieu de réponse ; & presque toujours au commencement des scenes.

Elle est tellement essentielle , que de deux Pieces composées , l'une eu égard à

la Pantomime , & l'autre fans cela , la facture fera fi diverfe , que celle où la Pantomime aura été confidérée comme partie du Drame , ne fe jouera pas fans Pantomime , & que celle où la Pantomime aura été négligée , ne fe pourra pantomimer. On ne l'ôtera point dans la représentation au Poëme qui l'aura , & on ne la donnera point au Poëme qui ne l'aura pas. C'est elle qui fixera la longueur des fcenes , & qui colorera tout le Drame.

Moliere n'a pas dédaigné de l'écrire ; c'est tout dire.

Mais quand Moliere ne l'eût pas écrite ; un autre auroit-il eu tort d'y penser ? O Critiques , cervelles étroites , hommes de peu de fens , jufqu'à quand ne jugerez-vous rien en foi-même , & n'approuverez-vous ou ne défapprouverez-vous que d'après ce qui eft ?

Combien d'endroits où Plaute , Aristophane & Térence ont embarraffé les plus habiles interpretes , pour n'avoir pas indiqué le mouvement de la fcene ? Térence commence ainfi les *Adelphes* : « Storax , » *Æschinus* n'est pas rentré cette nuit ».

Qu'est-ce que cela signifie ? Micion parle-t-il à Storax ? Non. Il n'y a point de Storax sur la scène dans ce moment. Ce personnage n'est pas même de la Pièce. Qu'est-ce donc que cela signifie ? Le voici. Storax est un des valets d'Æschinus. Micion l'appelle ; & Storax ne répondant point, il en conclut qu'Æschinus n'est pas rentré. Un mot de pantomime auroit éclairci cet endroit.

C'est la peinture des mouvemens qui charme , sur-tout dans les Romans domestiques. Voyez avec quelle complaisance l'Auteur de *Paméla* , de *Grandison* & de *Clarice* s'y arrête ? Voyez quelle force, quel sens , & quel pathétique elle donne à son discours ? Je vois le personnage : soit qu'il parle , soit qu'il se taise , je le vois , & son action m'affecte plus que ses paroles.

Si un Poète a mis sur la scène Oreste & Pilade se disputant la mort , & qu'il ait réservé pour ce moment l'approche des Euménides , dans quel effroi ne me jetterait-il pas , si les idées d'Oreste se troublent peu à peu , à mesure qu'il raisonne avec son

son ami ; si ses yeux s'égarerent , s'il cherche autour de lui ; s'il s'arrête , s'il continue de parler , s'il s'arrête encore , si le désordre de son action & de son discours s'accroît ; si les furies s'emparent de lui & le tourmentent , s'il succombe sur la violence du tourment , s'il en est renversé par terre , si Pilade le relève , l'appuie & lui essuie de sa main le visage & la bouche ; si le malheureux fils de Clytemnestre reste un moment dans un état d'agonie & de mort ; si , entr'ouvrant ensuite les paupieres , & semblable à un homme qui revient d'une léthargie profonde , sentant les bras de son ami qui le soutiennent & qui le pressent , il lui dit en penchant la tête de son côté , & d'une voix éteinte : *Pilade , est-ce à toi de mourir ?* Quel effet cette pantomime ne produira-t-elle pas ! Y a-t-il quelque discours au monde qui m'affecte autant que l'action de Pilade relevant Oreste abattu , & lui essuyant de sa main le visage & la bouche ? Séparez ici la pantomime du discours , & vous tuerez l'un & l'autre. Le Poète qui aura imaginé cette scène ,

S

aura sur-tout montré du génie , en réservant pour ce moment les fureurs d'Oreste. L'argument qu'Oreste tire de sa situation , est sans réponse.

Mais il me prend envie de vous esquisser les derniers instans de la vie de Socrate. C'est une suite de tableaux qui prouveront plus en faveur de la Pantomime , que tout ce que je pourrois ajouter. Je me conformerai presque entièrement à l'Histoire. Quel canevas pour un Poète !

Ses disciples n'en avoient point la pitié qu'on éprouve auprès d'un ami qu'on assiste au lit de la mort. Cet homme leur paroissoit heureux. S'ils étoient touchés , c'étoit d'un sentiment extraordinaire mêlé de la douceur qui naissoit de ses discours , & de la peine qui naissoit de la pensée qu'ils alloient le perdre.

Lorsqu'ils entrèrent , on venoit de le délier. Xantippe étoit assise auprès de lui , tenant un de ses enfans entre ses bras.

Le Philosophe dit peu de choses à sa femme : mais combien de choses touchantes un homme sage qui ne fait aucun

cas de la vie , n'avoit-il pas à dire sur son enfant ?

Les Philosophes entrèrent. A peine Xantippe les apperçut-elle , qu'elle se mit à se désespérer & à crier , comme c'est la coutume des femmes en ces occasions : *Socrate , vos amis vous parlent aujourd'hui pour la dernière fois. C'est pour la dernière fois que vous embrassez votre femme , & que vous voyez votre enfant.*

Socrate se tournant du côté de Criton , lui dit : *Mon ami , faites conduire cette femme chez elle.* Et cela s'exécuta.

On entraîne Xantippe ; mais elle s'élançe du côté de Socrate , lui tend les bras , l'appelle , se meurtrit le visage de ses mains , & remplit la prison de ses cris.

Cependant Socrate dit encore un mot sur l'enfant qu'on emporte.

Alors le Philosophe , prenant un visage serein , s'affied sur son lit ; & pliant la jambe d'où l'on avoit ôté la chaîne , & la frottant doucement , il dit :

Que le plaisir & la peine se touchent de près ! Si Esope y avoit pensé , la belle

fable qu'il en auroit faite !.... Les Athéniens ont ordonné que je m'en aille , & je m'en vais..... Dites à Evénus qu'il me suivra , s'il est sage.

Ce mot engage la scène sur l'immortalité de l'ame.

Tentera cette scène qui l'osera. Pour moi , je me hâte vers mon objet. Si vous avez vu expirer un pere au milieu de ses enfans ; telle fut la fin de Socrate au milieu des Philosophes qui l'environnoient.

Lorsqu'il eut achevé de parler , il se fit un moment de silence , & Criton lui dit :

C R I T O N.

Qu'avez-vous à nous ordonner ?

S O C R A T E.

De vous rendre semblables aux Dieux ; autant qu'il vous sera possible , & de leur abandonner le soin du reste.

C R I T O N,

Après votre mort , comment voulez-vous qu'on dispose de vous ?

S O C R A T E.

Criton , tout comme il vous plaira , si vous me retrouvez.

Puis regardant les Philosophes en souriant , il ajouta :

J'aurai beau faire , je ne persuaderai jamais à notre ami de distinguer Socrate à sa dépouille.

Le Satellite des Onze entra dans ce moment , & s'approcha de lui sans parler.

Socrate lui dit :

S O C R A T E .

Que voulez-vous ?

L E S A T E L L I T E .

Vous avertir de la part des Magistrats.....

S O C R A T E .

Qu'il est temps de mourir ? Mon ami ; apportez le poison , s'il est broyé , & soyez le bien-venu.

L E S A T E L L I T E ,

(en se détournant & pleurant .)

Les autres me maudissent ; celui-ci me bénit.

C R I T O N .

Le soleil luit encore sur les montagnes.

S O C R A T E .

Ceux qui diffèrent croient tout perdre à cesser de vivre , & moi je crois y gagner.

S ij

Alors l'esclave qui portoit la coupe entra. Socrate la reçut & lui dit :

S O C R A T E.

Homme de bien, que faut-il que je fasse ? car vous savez cela.

L' E S C L A V E.

Boire, & vous promener jusqu'à ce que vous sentiez vos jambes s'appesantir.

S O C R A T E.

Ne pourroit-on pas en répandre une goutte en action de grâces aux Dieux ?

L' E S C L A V E.

Nous n'en avons broyé que ce qu'il faut.

S O C R A T E.

Il suffit..... Nous pourrions du moins leur adresser une prière.

En tenant la coupe d'une main, & tournant ses regards vers le Ciel, il dit :

O Dieux qui m'appellez ! daignez m'accorder un heureux voyage.

Après il garda le silence, & but.

Jusques-là ses amis avoient eu la force de contenir leur douleur ; mais lorsqu'il approcha la coupe de ses lèvres, ils n'en furent plus les maîtres.

Les uns s'envelopperent de leur manteau. Criton s'étoit levé, & il erroit dans la prison en poussant des cris. D'autres, immobiles & droits, regardoient Socrate dans un morne silence, & des larmes couloient le long de leurs joues. Apollodore s'étoit assis sur le pied du lit, le dos tourné à Socrate; & la bouche penchée sur ses mains, il étouffoit ses sanglots.

Cependant Socrate se promenoit, comme l'esclave le lui avoit enjoint; & en se promenant, il s'adressoit à chacun d'eux, & les consoloit.

Il disoit à celui-ci : *Où est la fermeté, la philosophie, la vertu ?.....* À celui-là : *C'est pour cela que j'avois éloigné les femmes....* A tous : *Eh bien ! Anyte & Mélite auront donc pu me faire du mal !..... Mes amis, nous nous reverrons..... Si vous vous affligez ainsi, vous n'en croyez rien.*

Cependant ses jambes s'appesantirent, & il se coucha sur son lit. Alors il recommanda sa mémoire à ses amis, & leur dit d'une voix qui s'affoiblissoit :

S iv

Dans un moment je ne ferai plus....., C'est par vous qu'ils me jugeront..... Ne reprochez ma mort aux Athéniens , que par la sainteté de votre vie.

Ses amis voulurent lui répondre ; mais ils ne le purent : ils se mirent à pleurer , & se turent.

L'Esclave , qui étoit au bas de son lit , lui prit les pieds & les lui ferra ; & Socrate , qui le regardoit , lui dit :

Je ne les sens plus.

Un instant après , il lui prit les jambes & les lui ferra ; & Socrate , qui le regardoit , lui dit :

Je ne les sens plus.

Alors ses yeux commencerent à s'éteindre , ses levres & ses narines à se retirer , ses membres à s'affaïsser , & l'ombre de la mort à se répandre sur toute sa personne. Sa respiration s'embarraffoit , & on l'entendoit à peine. Il dit à Criton qui étoit derrière lui :

Criton , soulevez-moi un peu.

Criton le souleva. Ses yeux se ranimerent ,

& prenant un visage serein, & portant son action vers le Ciel, il dit :

Je suis entre la terre & l'Elysée.

Un moment après ses yeux se couvrirent, & il dit à ses amis :

*Je ne vous vois plus. . . . Parlez-moi. . . .
N'est-ce pas-là la main d'Apollodore ?*

On lui répondit qu'oui, & il la ferra.

Alors il eut un mouvement convulsif dont il revint avec un profond soupir, & il appella Criton. Criton se baissa : Socrate lui dit, (& ce furent ses dernières paroles :)

*Criton.... sacrifiez au Dieu de la santé...
je guéris.*

Cébès, qui étoit vis-à-vis de Socrate, reçut ses derniers regards, qui demeurèrent attachés sur lui ; & Criton lui ferma la bouche & les yeux.

Voilà les circonstances qu'il faut employer. Disposez-en comme il vous plaira ; mais conservez-les. Tout ce que vous mettriez à la place, sera faux & de nul effet. Peu de discours, & beaucoup de mouvement.

Si le spectateur est au Théâtre, comme devant une toile où des tableaux divers se

succédroient par un enchantement , pour² quoi le Philosophe qui s'assied sur le pied du lit de Socrate , & qui craint de le voir mourir , ne seroit-il pas aussi pathétique sur la scene , que la femme & la fille d'Eudamidas dans le tableau du Pouffin ?

Appliquez les lois de la composition pittoresque à la pantomime , & vous verrez que ce sont les mêmes.

Dans une action réelle à laquelle plusieurs personnes concourent , toutes se disposeront d'elles-mêmes de la maniere la plus vraie ; mais cette maniere n'est pas toujours la plus avantageuse pour celui qui peint , ni la plus frappante pour celui qui regarde. De-là la nécessité pour le Peintre d'altérer l'état naturel , & de le réduire à un état artificiel ; & n'en fera-t-il pas de même sur la scene ?

Si cela est , quel art que celui de la déclamation ? Lorsque chacun est maître de son rôle , il n'y a presque rien de fait. Il faut mettre les figures ensemble , les rapprocher ou les disperser , les isoler ou les grouper , & en tirer une succession de tableaux tous composés d'une maniere grande & vraie.

De quel secours le Peintre ne seroit-il pas à l'Acteur, & l'Acteur au Peintre ? Ce seroit un moyen de perfectionner deux talens importants. Mais je jette ces vues pour ma satisfaction particuliere & la vôtre. Je ne pense pas que nous aimions jamais assez les spectacles pour en venir là.

Une des principales différences du Roman domestique & du Drame, c'est que le Roman suit le geste & la pantomime dans tous leurs détails ; que l'Auteur s'attache principalement à peindre & les mouvemens & les impressions, au lieu que le Poëte dramatique n'en jette qu'un mot en passant.

« Mais ce mot coupe le dialogue, le ralentit & le trouble ».

Oui, quand il est mal placé ou mal choisi.

J'avoue cependant que, si la pantomime étoit portée sur la scène à un haut point de perfection, on pourroit souvent se dispenser de l'écrire ; & c'est la raison peut-être pour laquelle les Anciens ne l'ont pas fait. Mais parmi nous, comment le lecteur, (je parle même de celui qui a quelque habitude du Théâtre) la suppléera-t-il en lisant, puisqu'il

ne la voit jamais dans le jeu ? Seroit-il plus Acteur qu'un Comédien par état ?

La pantomime seroit établie sur nos théâtres , qu'un Poëte qui ne fait pas représenter ses pieces , sera froid & quelquefois inintelligible , s'il n'écrit pas le jeu. N'est-ce pas pour un lecteur un surcroît de plaisir, que de connoître le jeu tel que le Poëte l'a conçu ? Et accoutumés , comme nous le sommes , à une déclamation maniérée , symétrisée , & si éloignée de la vérité , y a-t-il beaucoup de personnes qui puissent s'en passer ?

La pantomime est le tableau qui existoit dans l'imagination du Poëte , lorsqu'il écrivoit ; & qu'il voudroit que la scene montrât à chaque instant, lorsqu'on le joue. C'est la maniere la plus simple d'apprendre au public ce qu'il est en droit d'exiger de ses Comédiens. Le Poëte vous dit : Comparez ce jeu avec celui de vos Acteurs , & jugez.

Au reste , quand j'écris la pantomime , c'est comme si je m'adressois en ces mots au Comédien : C'est ainsi que je déclame ; voilà les choses comme elles se passoient dans mon imagination , lorsque je composois. Mais je

ne suis ni assez vain pour croire qu'on ne puisse pas mieux déclamer que moi, ni assez imbécille pour réduire un homme de génie à l'état machinal.

On propose un sujet à peindre à plusieurs Artistes; chacun le médite & l'exécute à sa maniere, & il sort de leurs ateliers autant de tableaux différens. Mais on remarque à tous quelques beautés particulieres.

Je dis plus. Parcourez nos galeries, & faites-vous montrer les morceaux où l' amateur a prétendu commander à l'Artiste & disposer de ses figures. Sur le grand nombre, à peine en trouverez-vous deux ou trois où les idées de l'un se soient tellement accordées avec le talent de l'autre, que l'ouvrage n'en ait pas souffert.

Acteurs, jouissez donc de vos droits; faites ce que le moment & votre talent vous inspireront. Si vous êtes de chair, si vous avez des entrailles, tout ira bien, sans que je m'en mêle; & j'aurai beau m'en mêler, tout ira mal, si vous êtes de marbre ou de bois.

Qu'un Poète ait ou n'ait pas écrit la panto

mime , je reconnoîtrai du premier coup s'il a composé ou non d'après elle. La conduite de sa piece ne fera pas la même , les scènes auront un tout autre tour ; son dialogue s'en ressentira. Si c'est l'art d'imaginer des tableaux , doit-on le supposer à tout le monde , & tous nos Poètes dramatiques l'ont-ils possédé ?

Une expérience à faire , ce seroit de composer un ouvrage dramatique , & de proposer ensuite d'en écrire la pantomime à ceux qui traitent ce soin de superflu. Combien ils y feroient d'inepties !

Il est facile de critiquer juste , & difficile d'exécuter médiocrement. Seroit-il donc si déraisonnable d'exiger que , par quelque ouvrage d'importance , nos juges montrassent qu'ils en savent du moins autant que nous ?

Les voyageurs parlent d'une espece d'hommes sauvages qui soufflent aux passans des aiguilles empoisonnées : c'est l'image de nos Critiques.

Cette comparaison vous paroît-elle outrée ? Convenez du moins qu'ils ressemblent assez à un solitaire qui vivoit au fond d'une vallée

que des collines environnoient de toutes parts. Cet espace borné étoit l'univers pour lui. En tournant sur un pied, & parcourant d'un coup d'œil son étroit horizon, il s'écrioit : Je fais tout ; j'ai tout vu. Mais tenté un jour de se mettre en marche & d'approcher de quelques objets qui se déroboient à sa vue, il grimpe au sommet d'une de ses collines. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'il vit un espace immense se développer au-dessus de sa tête & devant lui ! Alors changeant de discours, il dit : Je ne fais rien ; je n'ai rien vu.

J'ai dit que nos Critiques ressembloient à cet homme ; je me suis trompé. Ils restent au fond de leur cahute, ne perdent jamais la haute opinion qu'ils ont d'eux.

Le rôle d'un Auteur est un rôle assez vain ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons au public.

Et le rôle du Critique ? Il est bien plus vain encore ; c'est celui d'un homme qui se croit en état de donner des leçons à celui qui se croit en état d'en donner au public.

L'Auteur dit : Messieurs, écoutez-moi ;

car je suis votre maître : Et le Critique : c'est moi, Messieurs, qu'il faut écouter ; car je suis le maître de vos maîtres.

Pour le public, il prend son parti. Si l'ouvrage de l'Auteur est mauvais, il s'en moque, ainsi que des observations du Critique, si elles sont fausses.

Le Critique s'écrie après cela : O temps ! O mœurs ! Le goût est perdu ! & le voilà consolé.

L'Auteur, de son côté, accuse les spectateurs, les Acteurs & la cabale. Il en appelle à ses amis ; il leur a lu sa pièce avant que de la donner au Théâtre : elle devoit aller aux nues. Mais vos amis, aveuglés ou pusillanimes, n'ont pas osé vous dire qu'elle étoit sans conduite, sans caractères & sans style ; & croyez-moi, le public ne se trompe guere. Votre pièce est tombée, parce qu'elle est mauvaise.

« Mais le *Misanthrope* n'a-t-il pas changé celé » ?

Il est vrai. O qu'il est doux, après un malheur, d'avoir pour soi cet exemple ! Si je monte jamais sur la scène, & que j'en sois

chassé par les sifflets ; je compte bien me le rappeler aussi.

La Critique en use bien diversément avec les vivans & les morts. Un Auteur est-il mort : elle s'occupe à relever ses qualités , & à pallier ses défauts. Est-il vivant : c'est le contraire. Ce sont ses défauts qu'elle relève , & les qualités qu'elle oublie ; & il y a quelque raison à cela : on peut corriger les vivans , & les morts sont sans ressource.

Cependant le Censeur le plus sévère d'un ouvrage , c'est l'Auteur. Combien il se donne de peines pour lui seul ! C'est lui qui connoît le vice secret ; & ce n'est presque jamais là que le Critique pose le doigt. Cela m'a souvent rappelé le mot d'un Philosophe : *Ils disent du mal de moi ! Ah ! s'ils me connoissoient comme je me connois !....*

Les Auteurs & les Critiques anciens commençoient par s'instruire ; ils n'entroient dans la carrière des Lettres, qu'au sortir des écoles de la Philosophie. Combien de temps l'Auteur n'avoit-il pas gardé son ouvrage, avant de l'exposer au public ! De-là cette

correction qui ne peut être que l'effet des conseils , de la lime & du temps.

Nous nous pressons trop de paroître , & nous n'étions peut-être ni assez éclairés , ni assez gens de bien , quand nous avons pris la plume.

Si le système moral est corrompu , il faut que le goût soit faux.

La vérité & la vertu sont les amies des Beaux-Arts. Voulez-vous être Auteur ? voulez-vous être Critique ? commencez par être homme de bien. Qu'attendre de celui qui ne peut s'affecter profondément ? & de quoi m'affecterai-je profondément , sinon de la vérité & de la vertu , les deux choses les plus puissantes de la nature ?

Si l'on m'assure qu'un homme est avare , j'aurai peine à croire qu'il produise quelque chose de grand. Ce vice rapetisse l'esprit & rétrécit le cœur. Les malheurs publics ne sont rien pour l'avare. Quelquefois il s'en réjouit. Il est dur. Comment s'élèvera-t-il à quelque chose de sublime ? Il est sans cesse courbé sur un coffre-fort. Il ignore la vitesse du temps & de la brièveté de la vie. Con-

centré en lui-même , il est étranger à la bien-faisance. Le bonheur de son semblable n'est rien à ses yeux en comparaison d'un petit morceau de métal jaune. Il n'a jamais connu le plaisir de donner à celui qui manque , de soulager celui qui souffre , & de pleurer avec celui qui pleure. Il est mauvais pere , mauvais fils , mauvais ami , mauvais citoyen. Dans la nécessité de s'excuser son vice à lui-même , il s'est fait un système qui immole tous les devoirs à sa passion. S'il se proposoit de peindre la commiseration , la libéralité , l'hospitalité , l'amour de la patrie , celui du genre-humain , où en trouvera-t-il les couleurs ? Il a pensé dans le fond de son cœur que ces qualités ne sont que des travers & des folies.

Après l'avare , dont tous les moyens sont vils & petits , & qui n'oseroit pas même tenter un grand crime pour avoir de l'argent ; l'homme du génie le plus étroit & le plus capable de faire des maux , le moins touché du vrai , du bon & du beau , c'est le superstitieux.

Après le superstitieux , c'est l'hypocrite.

Le superstitieux a la vue trouble , & l'hypocrite a le cœur faux.

Si vous êtes bien né , si la nature vous a donné un esprit droit & un cœur sensible , fuyez pour un temps la société des hommes ; allez vous étudier vous-même. Comment l'instrument rendra-t-il une juste harmonie , s'il est défaccordé ? Faites-vous des notions exactes des choses ; comparez votre conduite avec vos devoirs ; rendez-vous homme de bien , & ne croyez pas que ce travail & ce temps, si bien employés pour l'homme soient perdus pour l'Auteur. Il rejaillira de la perfection morale , que vous aurez établie dans votre caractère & dans vos mœurs , une nuance de grandeur & de justice qui se répandra sur tout ce que vous écrirez. Si vous avez le vice à peindre , sachez une fois combien il est contraire à l'ordre général & au bonheur public & particulier , & vous le peindrez fortement. Si c'est la vertu ; comment en parlerez-vous d'une manière à la faire aimer aux autres , si vous n'en êtes pas transporté ? De retour parmi les hommes , écoutez beaucoup ceux qui parlent

bien , & parlez - vous souvent à vous-même.

Mon Ami , vous connoissez Ariste. C'est de lui que je tiens ce que je vais vous raconter : il avoit alors quarante ans. Il s'étoit particulièrement livré à l'étude de la Philosophie. On l'avoit surnommé le Philosophe , parce qu'il étoit né sans ambition , qu'il avoit l'ame honnête , & que l'envie n'en avoit jamais altéré la douceur & la paix. Du reste , grave dans son maintien , sévère dans ses mœurs , austère & simple dans ses discours , le manteau d'un ancien Philosophe étoit presque la seule chose qui lui manquât ; car il étoit pauvre & content de sa pauvreté.

Un jour qu'il s'étoit proposé de passer avec ses amis quelques heures à s'entretenir sur les Lettres ou sur la Morale (car il n'aimoit pas à parler des affaires publiques) , ils étoient absens , & il prit le parti de se promener seul.

Il fréquentoit peu les endroits où les hommes s'assembloient. Les lieux écartés lui plaisoient davantage. Il alloit en rêvant , & voici ce qu'il se disoit ;

J'ai quarante ans. J'ai beaucoup étudié. On m'appelle le Philosophe. Si cependant il se présentait ici quelqu'un qui me dit: Ariste, qu'est-ce que le vrai, le bon & le beau, aurois-je ma réponse prête? Non. Comment! Ariste, vous ne savez pas ce que c'est que le vrai, le bon & le beau, & vous souffrez qu'on vous appelle le Philosophe!

Après quelques réflexions sur la vanité des éloges qu'on prodigue sans connoissance, & qu'on accepte sans pudeur; il se mit à rechercher l'origine de ces idées fondamentales de notre conduite & de nos jugemens; & voici comment il continua de raisonner avec lui-même.

Il n'y a peut-être pas, dans l'espece humaine entiere, deux individus qui aient quelque ressemblance approchée. L'organisation générale, les sens, la figure extérieure, les viscères, ont leur variété. Les fibres, les muscles, les solides, les fluides ont leur variété. L'esprit, l'imagination, la mémoire, les idées, les vérités, les préjugés, les alimens, les exercices, les connoissances, les états, l'éducation, les goûts, la fortune,

Les talens, ont leur variété. Les objets, les climats, les mœurs, les lois, les coutumes, les usages, les gouvernemens, les religions, ont leur variété. Comment seroit-il donc possible que deux hommes eussent précisément un même goût, ou les mêmes notions du vrai, du bon & du beau? La différence de la vie & la variété des événemens suffiroient seules pour en mettre dans les jugemens.

Ce n'est pas tout. Dans un même homme, tout est dans une vicissitude perpétuelle, soit qu'on le considère au physique, soit qu'on le considère au moral: la peine succède au plaisir, le plaisir à la peine; la santé à la maladie, la maladie à la santé. Ce n'est que par la mémoire que nous sommes un même individu pour les autres & pour nous-mêmes. Il ne me reste peut-être pas, à l'âge que j'ai, une seule molécule du corps que j'apportai en naissant. J'ignore le terme prescrit à ma durée; mais lorsque le moment de rendre ce corps à la terre sera venu, il ne lui restera peut-être pas une des molécules qu'il a. L'ame, en différens périodes de la

vie, ne se ressemble pas.davantage. Je balbutiois dans l'enfance. Je crois raisonner à présent. Mais tout en raisonnant, le temps passe & je m'en retourne à la balbutie. Telle est ma condition & celle de tous. Comment seroit-il donc possible qu'il y en eût un seul d'entre nous qui conservât pendant toute la durée de son existence le même goût, & qui portât les mêmes jugemens du vrai, du bon & du beau? Les révolutions causées par le chagrin & par la méchanceté des hommes, suffiroient seules pour altérer ses jugemens.

L'homme est-il donc condamné à n'être d'accord ni avec ses semblables, ni avec lui-même, sur les seuls objets qu'il lui importe de connoître, la vérité, la bonté, la beauté? Sont-ce là des choses locales, momentanées & arbitraires; des mots vuides de sens? N'y a-t-il rien qui soit tel? Une chose est-elle vraie, bonne & belle, quand elle me le paroît? & toutes nos disputes sur le goût se résoudroient-elles enfin à cette proposition: nous sommes, vous & moi, deux êtres différens; & moi-même je ne suis
jamais

jamais dans un instant , ce que j'étois dans un autre ?

Ici Ariste fit une pause ; puis il reprit :

Il est certain qu'il n'y aura point de terme à nos disputes , tant que chacun se prendra soi-même pour modele & pour juge. Il y aura autant de mesures que d'hommes , & le même homme aura autant de modules différens , que de périodes sensiblement différens dans son existence.

Cela me suffit , ce me semble , pour sentir la nécessité de chercher une mesure , un module hors de moi. Tant que cette recherche ne sera pas faite , la plupart de mes jugemens seront faux , & tous seront incertains.

Mais où prendre la mesure invariable que je cherche & qui me manque ? Dans un homme idéal que je me formerai , auquel je présenterai les objets , qui prononcera , & dont je me bornerai à n'être que l'écho fidèle ? . . . Mais cet homme sera mon ouvrage . . . Qu'importe , si je le crée d'après des élémens constans ? . . . Et ces élémens constans , où sont-ils ? Dans la nature ? Soit ;

T.

mais comment les rassembler? . . . La chose est difficile ; mais est-elle impossible? . . . Quand je ne pourrois espérer de me former un modele accompli , ferois-je dispensé d'essayer? . . . Non . . . Essayons donc . . . Mais si le modele de beauté auquel les anciens Sculpteurs rapportèrent dans la fuite tous leurs ouvrages , leur coûta tant d'observations , d'études & de peines , à quoi m'engage-je? . . . Il le faut pourtant , ou s'entendre toujours appeller Ariste le Philosophe , & rougir.

Dans cet endroit , Ariste fit une seconde pause un peu plus longue que la première , après laquelle il continua :

Je vois du premier coup d'œil que , l'homme idéal que je cherche étant un composé comme moi , les anciens Sculpteurs , en déterminant les proportions qui leur ont paru les plus belles , ont fait une partie de mon modele . . . Oui. Prenons cette statue , & animons-là . . . Donnons-lui les organes les plus parfaits que l'homme puisse avoir. Donnons-la de toutes les qualités qu'il est donné à un mortel de posséder , & notre

modele idéal fera fait.... Sans doute.... Mais quelle étude ! Quel travail ! Combien de connoissances physiques , naturelles & morales à acquérir ! Je ne connois aucune science , aucun art dans lequel il ne me fallût être profondément versé... Aussi aurois-je le modele idéal de toute vérité , de toute bonté , & de toute beauté... Mais ce modele général idéal est impossible à former , à moins que les Dieux ne m'accordent leur intelligence & ne me promettent leur éternité. Me voilà donc retombé dans les incertitudes d'où je me propoisois de sortir.

Ariste , triste & pensif , s'arrêta encore dans cet endroit.

Mais pourquoi , reprit-il après un moment de silence , n'imiterai-je pas aussi les Sculpteurs ? Ils se sont fait un modele propre à leur état , & j'ai le mien.... Que l'homme de lettres se fasse un modele idéal de l'homme de lettres le plus accompli , & que ce soit par la bouche de cet homme qu'il juge les productions des autres & les siennes. Que le Philosophe suive le même plan... Tout ce qui semblera bon & beau

T ij

à ce modele , le fera : tout ce qui lui semblera faux , mauvais & difforme , le fera . . . Voilà l'organe de ses décisions . . . Le modele idéal fera d'autant plus grand & plus sévere , qu'on étendra davantage ses connoissances . . . Il n'y a personne , & il ne peut y avoir personne , qui juge également bien en tout , du vrai , du bon & du beau. Non ; & si l'on entend par un homme de goût , celui qui porte en lui-même le modele général idéal de toute perfection ; c'est une chimere.

Mais de ce modele idéal qui est propre à mon état de Philosophe , puisqu'on veut m'appeller ainsi , quel usage ferai-je , quand je l'aurai ? Le même que les Peintres & les Sculpteurs ont fait de celui qu'ils avoient. Je le modifierai selon les circonstances. Voilà la seconde étude à laquelle il faudra que je me livre.

L'étude courbe l'homme de lettres ; l'exercice affermit la démarche , & relève la tête du soldat ; l'habitude de porter des fardeaux affaisse les reins du crocheteur ; la femme grosse renverse sa tête en arriere ;

L'homme bossu dispose ses membres autrement que l'homme droit. Voilà les observations qui , multipliées à l'infini, forment le statuaire & lui apprenent à altérer, fortifier, affoiblir, défigurer & réduire son modele idéal, de l'état de nature, à tel autre qu'il lui plaît.

C'est l'étude des passions, des mœurs, des caractères, des usages, qui apprendra au peintre de l'homme à altérer son modele, & à le réduire, de l'état d'homme, à celui d'homme bon ou méchant, tranquille ou colere.

C'est ainsi que, d'un seul simulacre, il s'manera une variété infinie de représentations différentes qui couvriront la scene & la toile. Est-ce un Poëte? Est-ce un Poëte qui compose? Compose-t-il une satire ou un hymne? Si c'est une satire, il aura l'œil farouche, la tête renfoncée entre les épaules, la bouche fermée, les dents ferrées, la respiration contrainte & étouffée: c'est un furieux. Est-ce un hymne? il aura la tête élevée, la bouche entr'ouverte, les yeux tournés vers le ciel, l'air du transport & de

438 DE LA POÉSIE DRAMATIQUE.

l'extase , la respiration halétante : c'est un enthousiaste : Et la joie de ces deux hommes , après le succès , n'aura-t-elle pas des caractères différens ?

Après cet entretien avec lui-même ; Ariste conçut qu'il avoit encore beaucoup à apprendre. Il rentra chez lui ; il s'y renferma pendant une quinzaine d'années. Il se livra à l'Histoire , à la Philosophie , à la Morale , aux Siences & aux Arts ; & il fut à cinquante-cinq ans homme de bien , homme instruit , homme de goût , grand Auteur , Critique excellent.

F I N.

58590466

